FORCES SPÉCIALES & UNITÉS D'ÉLITE

AU CŒUR DE LEURS ÉMOTIONS

FORCES SPÉCIALES COACHING

Vivre et survivre avec le stress :
1 ex-otage et 15 opérateurs témoignent.

SOLAR

FORCES SPÉCIALES & UNITÉS D'ÉLITE

AU CŒUR DE LEURS ÉMOTIONS

SOUS LA DIRECTION
DE TEDDY PALASSY

SOMMAIRE

Titre

Avant-propos - Pourquoi & Pour quoi

Le stress

Les forces spéciales et unités d'élite

Préface - Stress en miroir

Les témoignages

Afghanistan

- Témoignage 1 - Winn, ancien pilote du 4e RHFS
- Témoignage 2 - Sly, ancien chef de groupe du CTLO Trépel
- Témoignage 3 - Antoine, ancien maître-chien CPA 30
- Témoignage 4 - Luis, ancien membre du RAID
- Témoignage 5 - Julien, ancien CTLO commando Jaubert
- Témoignage 6 - Romain, ancien membre du 1er RPIMA

À distance

- Témoignage 7 - Tatiana, ancienne négociatrice du RAID

Belgique

- Témoignage 8 - Lio, ancien gradé du GROUP Diane (DSU)

France

- Témoignage 9 - Phil, ancien membre de la BI et BRI PP

Témoignage 10 - David Fritz Goeppinger, ancien otage du Bataclan

Afrique

Témoignage 11 - Louis Saillans, ancien chef de groupe commandos marine

Témoignage 12 - Seb, ancien nageur de combat commando Hubert

Témoignage 13 - Gaspard, ancien pilote du 4e RHFS

Témoignage 14 - Matt, ancien chef de groupe au CTLO Trépel

Témoignage 15 - Scoub, ancien chef de groupe du CTLO CPA 10

Syrie

Témoignage 16 - Énora Chame, ancien officier de renseignement des forces spéciales

Nota Bene

Caisse à outils

Remerciements

Bibliographie

Copyright

AVANT-PROPOS

Pourquoi & Pour quoi

Réussir une mission périlleuse a fait partie de leur quotidien ainsi que de leur devoir. Ces femmes et ces hommes ont appartenu à des unités parmi les plus prestigieuses de France, suivi des sélections hors du commun, avec un sens de l'abnégation qui caractérise les valeurs humaines qu'ils portent.

Vous avez découvert le chemin de la réussite de plusieurs opérateurs, qui ont témoigné dans notre précédent ouvrage, *Forces spéciales & Unités d'élite : des parcours d'exception*, vous allez plonger maintenant au cœur de leurs émotions.

Que peut ressentir un homme d'élite lors de situations stressantes ? Comment fait-il pour dominer l'angoisse, la peur face à l'ennemi ? Comment gérer son stress lorsque la vie d'autrui en dépend directement ? Quel rôle joue la famille dans ces moments-là ? Comment vont-ils maintenant ? Certes, ils sont entraînés pour ces situations, mais ils restent des maris et des femmes, mères et pères de famille. Il n'y a aucune inconscience dans leurs décisions, tous veulent rentrer vivants.

Vous allez découvrir des témoignages, qui sont livrés en toute humilité et transparence, de situations vécues et de la force psychologique qui a été nécessaire à tous les opérateurs. Vous pouvez parfaitement vous inspirer de

l'état d'esprit de ces combattants d'élite dans un autre contexte, qu'il soit personnel ou professionnel.

À travers ces pages, vous percevrez le stress dans tous ses états, vous ressentirez les émotions de la victoire, mais aussi celles des coups durs. L'émotion et le stress sont des états à ne pas banaliser, il faut savoir les reconnaître pour progresser et les utiliser dans l'action. Vous constaterez que la préparation, la motivation, le groupe et la technique peuvent vous aider à dépasser les événements difficiles. Vous verrez que ce n'est pas simple, mais que, en agissant, tout est possible…

Atteindre son plein potentiel est un chemin de vie.

Teddy Palassy

LE STRESS

« C’est l’ensemble des modifications qui permettent à un organisme de supporter les conséquences d’un traumatisme naturel ou opératoire. »

Hans Selye (1907-1982)
Médecin québécois. Il est le fondateur et le directeur de l’Institut de médecine et chirurgie expérimentale de l’Université de Montréal et un pionnier des études sur le stress.

LES FORCES SPÉCIALES ET UNITÉS D'ÉLITE

Les forces spéciales et unités d'élite françaises interviennent pour préserver votre sécurité en France et à l'étranger. La confusion entre toutes ces unités est légitime car elles opèrent selon des modes d'actions stratégiques émanant de l'État français.

Pour y voir un peu plus clair afin de ne pas vous perdre durant la lecture, voici l'essentiel de ce que vous devez connaître.

D'un côté, vous avez les forces spéciales qui sont l'élite de l'Armée française, de par leur sélection et leurs capacités de résilience et d'adaptabilité.

Elles sont sous les ordres du Commandement des opérations spéciales (COS). Elles n'opèrent qu'en dehors du territoire national et mènent des guerres partout dans le monde pour défendre les intérêts de la France, protéger, secourir et libérer tout citoyen français en danger.

Chaque armée possède ses forces spéciales :

- la Marine nationale, avec la force des fusiliers marins et commandos (FORFUSCO) :
  - les commandos marine (Jaubert – de Penfentenyo – Trépel – de Montfort – Ponchardier – Kieffer),
  - les commandos marine nageurs de combat (Hubert) ;

- l'Armée de terre, avec le commandement des forces spéciales terre (COM FST) :
  - 1er régiment de parachutistes d'infanterie de marine (1er RPIMa),
  - 13e régiment de dragons parachutistes (13e RDP),
  - 4e régiment d'hélicoptères des forces spéciales (4e RHFS), une unité d'hélicoptères ;
- l'Armée de l'air avec la brigade des forces spéciales air (BFSA) :
  - commando parachutiste de l'air no 10 (CPA 10),
  - commando parachutiste de l'air no 30 (CPA 30),
  - escadron de transport 3/61 Poitou,
  - escadron d'hélicoptères 1/67 Pyrénées.

De l'autre côté, vous trouverez les unités d'intervention qui opèrent le plus souvent sur le territoire national ou à l'étranger pour de la sécurisation de sites et la protection de ressortissants français.

Ces unités n'ont pas vocation à faire la guerre à l'étranger, mais bien à protéger les citoyens sur le sol français ou les diplomates à l'étranger.

- Il y a, d'une part, la force d'intervention de la Police nationale (FIPN) avec :
  - les unités de Recherche, assistance, intervention et dissuasion, appelées RAID,
  - la brigade de recherche et d'intervention de la préfecture de police de Paris (BRI-PP) ;
- et d'autre part :
  - le Groupe d'intervention de la Gendarmerie nationale (GIGN), qu'on ne présente plus.

Le choix d'intervention de ces unités se fait en fonction des zones de compétences territoriales (zone Police et zone Gendarmerie).

Il y a encore une branche, beaucoup plus secrète qui mène des actions clandestines, c'est le service Action de la Direction générale de la sécurité extérieure (DGSE), mais cela reste secret…

Une chose à retenir encore, c’est que toutes les forces spéciales sont des unités d’élite, mais toutes les unités d’élite ne sont pas des forces spéciales.

PRÉFACE

Stress en miroir

Mi-décembre 2014, Dan démarre son stage en immersion à la BRI, c'est la dernière étape du processus de sélection pour y entrer ; j'en suis persuadée, il va y arriver. Il touche enfin son rêve du bout des doigts après tant de sacrifices depuis plusieurs années.

Pour moi, c'est un mélange de sentiments : d'un côté la fierté de voir l'homme que j'aime intégrer la BRI et de l'autre, l'inquiétude et l'appréhension de ce qui pourrait lui arriver. S'ajoute à cela le devenir de notre vie familiale, nouvelle vie qui commence à trois avec l'arrivée il y a sept mois de notre petit Tom.

Dan était déjà dans la police, affecté à la BAC d'une banlieue sensible parisienne. Je connaissais déjà cette inquiétude au quotidien que j'arrivais plutôt bien à gérer, mais cette peur qui m'a submergée pendant la prise d'otages de l'Hyper Cacher m'était jusqu'alors inconnue.

La différence avec toutes les autres interventions, c'est cette médiatisation que j'ai vécue en direct avec lui sans être à ses côtés. Consciemment ou inconsciemment d'ailleurs, j'ai occulté certaines choses, sûrement un réflexe de protection durant ces trois jours extrêmement difficiles à vivre.

Ce dont je me souviens, c'est son départ matinal le jeudi 8 janvier et son retour à la maison le soir aux alentours de minuit. Il est à peine rentré qu'on le rappelle déjà une heure après pour repartir immédiatement. Je n'ai pas connaissance des missions pour lesquelles il est appelé mais je me doute bien que c'est en lien avec le contexte actuel des attentats de ces derniers jours (*Charlie Hebdo*, la fusillade à Montrouge et la policière tuée).

Dan repart ce soir-là et je n'ai plus aucune nouvelle pendant plus de vingt heures, jusqu'au vendredi 9 janvier 21 heures.

Cette journée du 9 janvier 2015 sans aucune nouvelle a été très dure sur le plan émotionnel. Elle a été guidée par l'espoir et nourrie par la peur, une peur envahissante et totalement rationnelle au regard de la situation. Cette peur ne me quitte pas de la journée. Seule chez moi, Tom est chez mes parents pour plusieurs jours afin que je puisse préparer les cartons pour notre déménagement, je regarde BFM TV en continu pour me tenir informée de chaque instant.

Je suis incapable de dire par quel biais j'apprends qu'il y a une prise d'otages à l'Hyper Cacher. Par mes amis, ma famille ou BFM ?

Toute la journée, je ne cesse de recevoir des appels de la part de mes amis ainsi que de ma famille. Ils me réconfortent, me rassurent. Ce fut une grande aide qui m'a fait énormément de bien.

Tout se mélange, l'angoisse, le stress, la peur, l'impuissance, je ne peux rien faire à part attendre, imaginer et me faire des films. J'essaie tant bien que mal de me rassurer en me disant qu'il est en stage, qu'ils ne l'enverront pas en première ligne, surtout quand je comprends que les terroristes ont des explosifs et que tout peut dégénérer ou exploser à n'importe quel moment. L'idée qu'il ne puisse jamais revenir, y laisser sa vie, me paralyse. Mon fils, notre fils, ne peut pas perdre son père, je ne peux pas, je ne veux pas perdre Dan.

J'aurais dû éteindre cette télé, me déconnecter de tous les réseaux mais c'est impossible, c'est plus fort que moi, je n'y arrive pas. Forcément Dan

ne répond ni aux appels, ni aux textos, et pour moi le besoin de savoir ce qu'il se passe est trop fort. L'ignorance est pire, elle me prend aux tripes sans réelle solution.

Le plus dur, c'est l'attente, une attente interminable qui prend fin aux alentours de 17 h 30 lorsque je vois l'intervention de la BRI et du RAID à la télé. Les otages sont délivrés et le terroriste abattu. L'angoisse laisse alors la place au soulagement, la pression redescend, tout est fini et rien ne lui est arrivé !

Dan me téléphone vers 21 heures et je pars le récupérer au 36 Quai des Orfèvres.

Avec le recul aujourd'hui, je me rends compte que partager la vie d'un policier demande beaucoup d'abnégations et de sacrifices. Il est parfois compliqué de partager des moments difficiles avec son compagnon, surtout quand il ne souhaite pas toujours aborder les « traumatismes » vécus.

Léa

Femme d'opérationnel

LES TÉMOIGNAGES

AFGHANISTAN

TÉMOIGNAGE 1

WINN, ANCIEN PILOTE DU 4e RHFS

« La sonnerie de mon Nokia 3310… »

Quatre heures du matin, la sonnerie de mon téléphone d'alerte Nokia 3310 retentit. Mon équipage est sollicité pour un décollage immédiat, je jaillis de mon lit, je m'habille très vite et j'embarque mon équipement d'alerte, qui est toujours prêt. Avec mon équipier, nous courons jusqu'à la salle de briefing pour prendre les quelques infos et renseignements sur la situation. L'équivalent d'une compagnie d'infanterie, environ 160 soldats, accompagnant un groupe de journalistes, vient de se faire accrocher très sévèrement par des insurgés et ils demandent un appui aérien immédiat. Nous fonçons jusqu'à la zone d'envol, je démarre les moteurs du Tigre et, en quelques minutes, nous quittons Kaboul et volons vers la zone de combat.

Tout s'est passé très vite, je me souviens juste que je dormais il y a quelques instants, et me voici en train de piloter un hélicoptère d'attaque, au bout du monde, alors que le jour qui se lève à peine laisse apparaître toute la beauté de ces montagnes abruptes et rocailleuses. J'aime ce moment de calme, je l'apprécie à sa juste valeur, car je ne sais que trop bien qu'il ne va

pas durer. Je mets à profit ces quelques minutes pour ingurgiter mon snack d'alerte – deux barres de céréales et trois petites bouteilles d'eau.

Quand j'arrive à portée de radio des troupes au sol, malgré les grésillements parasites et le réseau radio très encombré, l'extrême tension est palpable, et je ressens la détresse des commandos au son de leurs voix. Comme d'habitude, malgré la montée d'adrénaline, nous essayons d'afficher calme et sérénité dans le ton de nos voix dans tous les messages radio que nous envoyons aux commandos. Au sol, les combats font rage, je vois des explosions de roquettes à plusieurs endroits, et malgré une situation très confuse, le JTAC (c'est un contrôleur aérien qui sait gérer les avions et hélicoptères et qui fait partie intégrante des unités de combat) nous désigne une première cible. Je vire à droite, pour placer le Tigre sur un axe d'attaque, et nous ouvrons le feu.

Le temps ralentit soudain, je n'entends plus les communications, ni les alarmes sonores dans le cockpit, ni même mon équipier que j'aperçois dans mon petit rétroviseur et qui semble pourtant hurler et gesticuler au ralenti, je vois juste des voyants d'alarmes qui clignotent et illuminent mon cockpit. Je me ressaisis rapidement, je prends de lentes et profondes respirations, je me force à cligner des yeux pour évacuer les gouttes de sueur qui coulent sur mon visage et j'essaie de décontracter ma mâchoire… Ça y est, le son revient petit à petit, et j'entends les commandos au sol nous hurler que nous sommes pris à partie de la droite. On fait le point rapidement, de façon très méthodique et machinale, comme à l'entraînement, les détecteurs d'alerte sont endommagés, on a perdu une centrale inertielle et des systèmes électriques, et j'ai des vibrations dans les commandes de vol, mais tout est stable, ce n'est pas grave, ça vole encore.

Les commandos sont presque imbriqués avec les rebelles, ils s'affrontent désormais avec des grenades à main, ils ne sont séparés que d'une quinzaine de mètres, par une ruelle et deux petits murets. Alors que j'entends le message « nous avons quinze blessés, dont un grave à la

gorge », il nous est demandé de faire feu sur un bâtiment vraiment très proche de celui dans lequel se sont réfugiés nos camarades. Notre ailier, un hélicoptère Gazelle, tire un missile HOT[1] qui atteint sa cible avec une précision qui fait froid dans le dos, puis nous engageons à nouveau le combat. Et nous ouvrirons le feu, encore et encore jusqu'à instaurer une zone de sécurité tout autour du dispositif, et cela, jusqu'à l'évacuation de tous les blessés puis de l'ensemble des soldats français.

Après avoir épuisé toutes les munitions ainsi que les dernières réserves de kérosène, nous nous posons enfin sur une base intermédiaire, sains et saufs, mais avec un Tigre très endommagé. Je reste assis dans mon cockpit, je tiens mon visage entre mes mains, je suis en sueur, je prends une grande respiration, et dans un sursaut, je me réveille… c'était encore un cauchemar. Je revis souvent cette mission dans mes rêves.

Flûte, cette foutue sonnerie de téléphone d'alerte ne quitte plus mon cerveau, elle me réveille continuellement, cela fait pourtant déjà plus d'un an. Je ne parviens pas à retrouver le sommeil, alors je me lève péniblement pour prendre un café, car j'ai promis à mes trois filles de passer la journée avec elles pour les préparatifs de Noël. Comme la plupart de mes frères d'armes, je culpabilise de toutes mes absences vis-à-vis de ma famille, alors quand je suis en France, j'essaie de jouer le rôle de « super papa ». Même si je ne garde que peu de souvenirs de l'action en elle-même, je me souviens en revanche très bien des heures suivantes, des débriefings, des comptes-rendus à la hiérarchie – qui discute généralement pendant des heures d'une décision de donner la mort alors que j'ai été obligé de la prendre en une fraction de seconde – ou de l'envie de rester digne devant les autres en affichant une décontraction surjouée malgré l'envie que j'avais de pleurer, ou encore de mesurer le sacrifice de toutes ces années de travail et d'entraînement, qui permettent de gérer le stress physique et qui m'ont, ce jour-là, permis de rentrer en vie à la maison.

Voici quelques jours que je suis rentré d'Afghanistan, après un séjour long et éprouvant. Mon téléphone d'alerte me réveille quasiment toutes les nuits, j'erre un peu comme un zombie dans la maison, je suis au bout du rouleau, mais je ne veux pas que cela se voie et que les autres le sachent, et je dois bien reconnaître que, par moments, je m'ennuie un peu, car je suis en manque, et le besoin d'adrénaline ne me quitte plus. Je suis perdu dans mes pensées lorsque j'entends : « Téléphone… pour toi. » C'est un frère d'arme qui m'appelle. Après un bref échange de banalités, il me sollicite pour une nouvelle mission, une libération d'otage à l'étranger ; il a besoin de moi, il me veut dans son équipe. Je pense à ma famille, je veux dire non, mais je sens déjà ce petit rictus poindre à la commissure de mes lèvres : j'ai besoin d'y aller, encore une fois, une toute petite fois, rien qu'une dernière fois… et je dis oui.

Après une longue période de préparation, où tout a été revu dans les moindres détails, la mission répétée, rejouée jusqu'à obtenir un geste parfait. Nous avons embarqué sur un bâtiment de la Marine nationale, le président de la République française a donné son feu vert pour lancer l'opération, je marche dans le corridor qui m'amène au pont d'envol, après avoir vérifié encore, encore et encore mes chargeurs, le silencieux de mon HK-MP7, ou encore placé des garrots tourniquets sur mes jambes et mes bras. Si je suis touché par une balle, ces garrots pourront sans doute me sauver la vie. Je croise un commando qui va rejoindre son groupe, il est calme, me sourit et dit : « À tout à l'heure. » Je ne le sais pas encore, mais c'est la dernière fois que je le verrai vivant ; il donnera sa vie dans quelques heures au nom de la liberté d'un de ses frères.

Autour du spot de décollage, le Tigre est prêt, les mécaniciens s'affairent, eux aussi répètent leurs vérifications pour me donner un hélicoptère parfait, et mon compagnon pour cette aventure est déjà dans son cockpit, il écoute de la musique, le regard dans le vide – chacun a ses petits trucs et manies pour se concentrer avant une opération. Je décolle pour me

mettre sur mon *run* d'attente, je dois rester là durant plusieurs heures en stand-by et n'aurai à intervenir que s'il y a un gros problème, mais très vite, nous sommes appelés en renfort, nous percevons dans le son de la voix du JTAC, couverte par des bruits de rafales de fusils automatiques, que la situation est tendue. J'ai instantanément ce goût du sang, ce goût un peu métallique qui revient dans ma bouche, mon Tigre fend la nuit et je fais cracher tous leurs chevaux aux deux moteurs pour arriver sur la zone et commencer un long travail de nettoyage, rétablir une zone hermétique entre les rebelles et nos commandos, prendre encore des vies, et encore d'autres vies, pour défendre celles de mes camarades.

Durant les rares moments de répit, je réalise à quel point je banalise la situation, de passer entre deux antennes de télécommunication à plus de 200 km/h, alors que la couverture nuageuse m'a contraint de voler de plus en plus bas, dans une nuit noire, en me faisant tirer dessus régulièrement. Alors que la situation semble revenir au calme petit à petit, un éclair blanc transperce la nuit et je vois comme une fusée au décollage, qui vire très rapidement vers moi. Non, je ne rêve pas, c'est bien un missile sol/air qui vient d'être tiré sur mon Tigre. Je mets du temps à réaliser que le système d'autoprotection aurait déjà dû lancer des contre-mesures pour détourner le missile, mais il n'en est rien ; alors, d'un ton très calme, j'annonce à la radio : « C'est pompon, c'est pour nous. » À cet instant, je vois l'image de mes trois anges, mes petites chéries, qui sont probablement en train de dormir paisiblement en France, et non, je ne veux pas que tout s'arrête là ; et non, je refuse de mourir ce soir, je vais rentrer à la maison, comme toujours, et je vais les aimer encore un peu plus qu'avant. J'appuie alors sur presque tous les boutons qui se trouvent sur les commandes de vol pour finalement tirer plusieurs séquences de leurres, et, dans un geste de désespoir, je pousse le manche du Tigre vers l'avant en coupant ma respiration…

Et là, je vois la lueur du missile qui explose dans les 6 heures de mon hélicoptère. Lorsque je me suis enfin posé, des petits cercles de poils blancs étaient apparus sur mon visage, dans ma barbe, et je ressentais des brûlures dans les terminaisons nerveuses de mes coudes. Ces effets n'ont jamais disparu, je les porte toujours comme un poids, avec moi, comme des amis qui ne me quittent jamais et qui me rappellent régulièrement au souvenir de mes camarades qui, ce jour-là, ont perdu la vie là-bas et de l'énorme de chance d'être encore là.

Je suis assis dans le salon, devant mon café froid, le regard plongé dans le vide lorsque les rires et les chahuts de mes trois filles qui descendent les escaliers tambour battant brisent la torpeur de ce début de matinée. Leurs visages d'anges, affichant un grand sourire, et leurs pyjamas colorés contrastent tellement avec la noirceur de mon esprit, elles me sautent dessus et me couvrent de câlins, je suis tellement proche d'elles alors que je me sens par moments tellement loin, une partie de moi est restée là-bas. Je leur prépare le petit déjeuner, elles sont toutes les trois assises autour de la table ronde de la cuisine, je leur tourne le dos, pour presser leurs jus d'orange sur le plan de travail, lorsque l'une d'entre elles fait tomber son bol de lait. Je me retourne brusquement au bruit strident du bol qui se brise sur le sol et me fait tressaillir, me rappelant celui, sourd, des impacts de balles sur la carlingue de l'hélicoptère. Ce stress permanent me fatigue, il m'épuise et je me retrouve soudainement et malgré moi projeté dans mon cockpit, en Afrique, avec mon coéquipier.

Nous avons pris en chasse un pick-up armé qui vient d'échapper à un dispositif d'encerclement par les Forces spéciales françaises autour d'un petit village. Nous volons à très basse altitude et nous suivons des traces de pneus très fraîches qui laissent des marques dans le sable fin du désert. À une vitesse de 130 nœuds, nous rattrapons très vite le pick-up, qui ralentit aux abords d'un oued où un troupeau de dromadaires semble se désaltérer autour d'un puits. Je confirme très vite que les occupants du véhicule et les

cinq Bédouins disséminés autour du troupeau sont tous armés de AK-47. À la radio, je reçois l'ordre de faire un tir de sommation, pour immobiliser le véhicule et fixer les combattants en attendant l'arrivée des renforts. Mon coéquipier place le Tigre sur son *run* d'attaque, j'ajuste ma visée et, lorsque j'ouvre le feu, à une cinquantaine de mètres à l'avant du 4 × 4, un déluge de balles impacte mon aéronef. Cette fois, j'ai clairement entendu les impacts dans la boîte de transmission, située à environ un mètre derrière moi.

Ça y est, je suis de nouveau en mode « ralenti », c'est assez surprenant, mais je m'y habitue petit à petit et, pour tout dire, j'aime assez cette sensation. Cette fois-ci, c'est vraiment du sérieux, j'ai perdu tous les systèmes de navigation, et le système hydraulique de mon appareil est touché, c'est un système vital dans un hélicoptère lourd. Je mesure alors très vite que nous sommes à plus d'une heure de vol de la base française la plus proche, impossible de se poser nulle part sans risquer de se faire capturer, et je connais très bien le sort tout particulier réservé à un équipage qui tomberait entre les mains de ces rebelles. Il faut agir rapidement et faire preuve de bon sens, impossible de poser, il faut absolument continuer à faire voler ce Tigre.

Tout devient confus ! Des commandos qui sont toujours au village demandent des renseignements, les chefs veulent savoir ce qu'il se passe, et le seul hélicoptère présent dans le secteur, un AS532 Cougar, me réclame les coordonnées de ma position pour me rejoindre et m'aider. Malheureusement, le Tigre est en piteux état, et je n'ai plus aucun moyen de donner ma position exacte. Je dois gérer avec tous ces types qui continuent d'ouvrir le feu d'un air décidé, prêt à en découdre.

J'envoie donc un message Mayday à la radio puis quelques comptes-rendus de situation tout en alignant mon canon de 30 mm sur le pick-up, mais mes mains ne réagissent plus comme d'habitude, le geste est grossier, je tremble, mon visage est couvert de sueur. J'ouvre le feu mais le tir est tellement mauvais qu'il me faudra plus de quarante obus pour mettre feu au

véhicule. Enfin, un épais nuage de fumée noire se dégage du pick-up, c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour indiquer ma position, et le Cougar, qui aperçoit le nuage de fumée, peut maintenant nous rejoindre très vite et prendre le relais, car si j'ai une toute petite chance de m'en sortir, je dois quitter la zone maintenant. Nous prenons un cap/distance approximatif pour rejoindre la base. Nous avons déjà perdu beaucoup de liquide hydraulique extrêmement inflammable, qui s'échappe vers les moteurs évoluant à plus de 800 degrés. L'appareil peut prendre feu à tout moment et nous agissons avec une grande précaution sur les commandes de vol pour faire virer l'hélicoptère le moins possible.

En quittant la zone, j'aperçois alors un combattant se poster près d'une cabane, il porte un vêtement ample de couleur orange, je me souviens qu'il était au volant du pick-up. Il porte encore son fusil d'assaut en bandoulière sur son ventre, il sera une menace pour l'hélicoptère qui arrive ; j'ai peur et je suis en colère, j'aligne mon canon sur lui, il me regarde, il a compris… je tire et je l'exécute froidement. Dans le cockpit, les yeux rivés sur l'horizon, le temps semble interminable. Avec mon coéquipier, nous parlons de nos enfants, de nos proches, mais aussi de la mort, elle est là, elle nous accompagne. Nous regardons le niveau de liquide hydraulique qui diminue inexorablement, et c'est au bout d'une heure et quarante minutes que nous apercevons enfin la base aérienne, où nous nous poserons finalement, encore une fois, en un seul morceau.

L'amitié et l'admiration que je portais à mon coéquipier ainsi que le bon sens, l'efficacité, la complicité et l'humour présent tout au long de la mission, ont permis de réduire le stress de la pensée, et de garder la tête froide dans les moments cruciaux de l'opération. Je me rappelle néanmoins que, quelques heures après le poser, malgré plusieurs litres d'eau ingurgités, j'avais toujours les lèvres sèches, avec un fort goût de sang dans la bouche.

Ce fut ma dernière opération, et lorsque je suis finalement rentré en France, j'ai décidé de prendre ma retraite. Je tiens à remercier mon

institution et le Service de santé des armées, qui m'a accompagné dans les dernières heures de ma carrière militaire. Et même si je ne pourrai jamais oublier ce que j'ai fait, j'ai toujours eu le sentiment d'avoir pris les bonnes décisions. Aujourd'hui, je continue de voler et d'enseigner, en essayant de transmettre ces savoir-faire, l'envie de se dépasser et le goût du travail bien fait.

1. Le HOT (« Haut subsonique optiquement téléguidé ») est un missile antichar.

TÉMOIGNAGE 2

SLY, ANCIEN CHEF DE GROUPE DU CTLO TRÉPEL

« Je forme la colonne d'assaut, le chien est venu nous renforcer. »

Nous progressons dans cette vallée que nous connaissons par cœur tant nous y avons fait des reconnaissances. La lune est pleine, le ciel dégagé, des éléments qui ne nous rassurent pas, car l'ennemi peut ainsi nous repérer plus facilement.

C'est alors que commencent des tirs très nourris en face de nous. À peine le temps de se poster que nous pouvons repérer, à environ 400 mètres, une lisière de laquelle proviennent les tirs. Un bruit incessant de kalachnikov en ordre de marche, qui contraste avec le calme de la vallée. Un sentiment d'excitation s'empare alors de moi. Depuis deux mois que nous les traquions, enfin, ils sont là !

Je lance mes ordres afin de manœuvrer et réduire la menace. Il nous faut plus de deux heures pour les déstabiliser, neutraliser certains, en faire reculer d'autres. C'est le moment de s'atteler à ce pour quoi nous sommes de « sortie » : capturer le facilitateur dans un endroit protégé par des grands murs, appelé « compound ». Pendant que les appuis aériens s'occupent de

réduire la première menace, nous voilà replongés dans une concentration extrême afin de mener à bien notre mission. Encore une heure, et c'est chose faite. Mission accomplie : le facilitateur capturé, sa famille mise à l'écart, et tout ceci sans usage de la force malgré l'action que nous venons de vivre durant les deux heures précédentes.

Étrangement, j'ai ressenti davantage de stress lors d'un saut en ouverture retardé à 4 000 mètres en pleine nuit noire, équipé lourd, quelques années plus tard en Afrique. Je pense que ce mélange d'excitation, qui permet de mettre en applications toutes ces années de « drill » et de sacrifices, a pris le dessus. Nous avions entre 40 et 45 kg de matériel sur nous, cette nuit-là, c'est sûr que notre bonne condition physique nous a bien aidés, mais le mental a clairement été décisif, car nous bondissions comme des gazelles à travers les sentiers et les murs de terre. Je restais concentré, surtout que l'opération n'allait pas s'arrêter là…

Les insurgés restent dans la vallée avec insistance, et ce, malgré l'appui nourri de nos anges gardiens, les hélicoptères Tigre et Gazelle. Je reçois l'ordre d'aller repérer un autre compound, car deux insurgés ont été détectés par les hélicoptères. Mise au point entre les groupes sur place, et nous voilà de nouveau en infiltration vers l'objectif. Durant cette nouvelle infiltration, je me sens confiant, fier de ce que mes hommes et ceux des autres groupes ont accompli. Nous traversons les villages avec prudence, pour ne pas commettre de bavure, car distinguer un taliban d'un simple berger reste quasiment impossible, encore plus de nuit sous jumelles de vision nocturne.

Le calme est revenu dans la vallée lorsque nous arrivons à la porte du compound. Nous voilà alors plongés dans une troisième phase de l'opération qui consiste à reconnaître l'endroit, sachant que deux insurgés y ont été repérés. Nous décidons finalement de rentrer en douceur, JVN à poste. Nous tombons sur des familles, femmes et enfants que nous avons mis à l'abri. Deux hommes se présentent à nous comme des chefs de famille, affirmant qu'il n'y a personne d'autre dans la maison. Nous restons

sur nos gardes et, peu à peu, chaque pièce est investiguée. Au fur et à mesure, la tension qui m'anime, au lieu de diminuer, augmente, et ce, malgré ce calme, qui en fait s'avère être déstabilisant.

Au bout d'une heure, arrivés au pied de l'escalier en colimaçon qui mène à la dernière pièce, nous bloquons. Un mauvais pressentiment s'empare de moi, ce calme n'est pas normal. Nous lançons un binôme en haut du fameux escalier et, à la dernière marche, un déluge de feu s'abat sur eux. La violence des détonations des kalachnikovs dans ce milieu clos est inouïe. À l'extérieur, les tirs reprennent également de plus belle. Je me retrouve sur le toit avec mon binôme, essayant de réduire la menace à travers une trappe où se trouve un des insurgés avec un de mes hommes allongé et inanimé.

À partir de là, tout semble se dérouler au ralenti, je n'entends plus rien, j'ai l'impression d'être dans un monde parallèle. Ce sont les sifflements des balles que je ressens très fortement autour de moi qui me ramènent à la réalité, ainsi que le cri strident de mon binôme sur le toit, qui veut sauter à travers la trappe pour secourir notre homme à terre. Au moment où je l'en empêche, nous essuyons une rafale de tirs provenant de cette pièce. Nous ripostons, et arrivons à neutraliser un des insurgés.

Il est temps pour moi de prendre du recul, d'analyser cette situation chaotique et de faire mes comptes-rendus sous le claquement et le sifflement des balles. J'essaye de rester concentré sur la situation, mais je ne peux m'empêcher de penser que, cette fois-ci, c'est bel et bien terminé. J'en ai encore des frissons aujourd'hui, rien que de l'écrire sur cette page. Pour moi, c'était fini, alors que je voyais depuis ce toit mes hommes, tous plus courageux les uns que les autres, en train d'essayer de réduire la menace à l'intérieur. Je pensais également aux autres groupes à l'extérieur, eux aussi courageux, dont je recevais à travers mes oreillettes des informations peu réjouissantes. Ils entendaient l'ennemi juste derrière le mur qui les en séparait et ils ne pourraient pas tenir très longtemps.

Nul ne sait vraiment comment on réagirait dans ces moments-là. J'ai déjà connu des actions de feu, mais pas de cette intensité ni de cette violence extrême. Néanmoins, la peur n'était pas le sentiment prédominant. Dans mon cerveau, j'avais affiché que c'était fini, mais que l'ennemi devrait lutter jusqu'au bout pour nous avoir, et que nous mourrions en héros. J'ai, bien évidemment, pensé à ma famille, à mes enfants, à la famille de tous ces hommes que je voyais se battre corps et âme à l'intérieur et à l'extérieur du compound. Étrangement, j'ai également pensé à nos 177 commandos marine qui ont débarqué ce jour du 6 juin 1944 sur une plage de Ouistreham afin de libérer la France de ses occupants. J'ai pensé aussi à ces faits d'armes où des soldats se sont retrouvés coincés et ont lutté au péril de leur vie. Je me disais que c'était notre tour de marquer l'histoire. Cela, je pense, m'a donné la force de me battre, de manœuvrer, d'essayer par tous les moyens possibles et imaginables de survivre en combattant.

Une heure et demie après le début de l'apocalypse, je me retrouve derrière cette dernière porte qui est le seul accès possible pour neutraliser la menace. Nous avons, avec mon binôme, été dans l'obligation de quitter le toit tellement les feux s'intensifiaient tout autour de nous. J'ai cru d'ailleurs le perdre lui aussi lorsqu'il a sauté du toit pour me retrouver.

Je forme la colonne d'assaut, le chien est venu nous renforcer. Je ne suis plus l'opérateur, mais bien le chef du groupe. Lorsque je vois mes deux binômes de tête, je ne peux m'empêcher de penser que je risque de les perdre. J'hésite même à prendre leur place, mais je dois garder mon poste, les autres comptent sur moi. Nous excitons le chien Apache en tirant devant lui et c'est alors qu'Antoine, son maître, le lâche enfin.

Puis plus un bruit, de nouveau un silence incroyable s'empare du compound et de ses alentours. Un de mes hommes, en appui au bas de l'escalier, m'annonce à la radio qu'il entend le chien mordre quelqu'un. Je demande confirmation et, sitôt la réponse obtenue, je déclenche l'assaut.

Nous nous lançons dans l'inconnu, sans savoir réellement ce qui nous attend derrière. Le premier binôme enjambe le corps de son frère d'armes, à terre depuis plus d'une heure, et pénètre dans la dernière pièce où le chien est en train de mordre le terroriste. Le deuxième binôme s'empare de notre homme à terre pour le mettre à l'abri au bas de l'escalier. Je me retrouve alors en face de la pièce, deux coups de feu retentissent…

Un des deux opérateurs ressort, me rejoint et me dit : « C'est fini. » Je ressens alors un énorme soulagement et leur dis instinctivement qu'ils sont des héros.

Nous nous réorganisons pour sécuriser la zone et apporter les premiers soins à notre homme mortellement blessé ainsi qu'à son binôme blessé également au début du contact.

Deuxième gros moment de solitude pour moi. Je me retrouve comme en retrait de la scène, après avoir finalisé mes différents comptes-rendus, en observant mon infirmier, mes opérateurs secourisme de combat qui s'affairent autour de notre homme. Un sentiment de vide s'empare de moi et je me dis que ce n'est pas possible, qu'il n'est pas mort, qu'on va pouvoir le réanimer. Après plusieurs longues minutes interminables, mon infirmier me lance un regard sans équivoque : « Strong » n'était plus parmi nous. Je refuse d'annoncer la mort de Strong, je décide de le cacher à mes hommes afin qu'ils restent concentrés, car on n'est pas encore tirés d'affaire.

À nos côtés se trouve le fameux chef du compound qui nous avait juré qu'il n'y avait personne d'autre que ses femmes et ses enfants. Il s'est uriné dessus tellement les contacts ont été violents. Je vois le regard de mes hommes qui le dévisagent, envahis certainement par de mauvais sentiments, que j'ai dû détourner en les ramenant à la mission. Rongé par la douleur de cette perte, je vais chercher au plus profond de moi la force mentale de garder les pieds sur terre, car il faut à présent évacuer la zone. Cette force, je l'ai de nouveau trouvée à travers la ferveur de chaque soldat devant moi,

des commandos marine, des gars du 13e RDP mais aussi ces valeureux soldats des forces conventionnelles qui formaient la FOS.

Tous ces hommes qui se sont serré les coudes et se sont organisés pour nous extraire tout en sécurité. Mon groupe fermait la marche, assurant les arrières à travers une zone encore très hostile.

Au total, après plus de sept heures de combat, nous sommes revenus au camp intermédiaire, laissant derrière nous un blessé et un mort qui ont pu être évacués par hélicoptère. L'exfiltration pédestre, qui a duré une heure, s'est faite dans le plus grand silence. Je me refaisais le film, comme certainement le reste du groupe. J'étais encore sous l'effet de l'action, comme dopé, mon corps ne sentait plus rien.

J'ai réuni mes hommes, nous nous sommes mis en cercle, bras dessus, bras dessous, je les ai félicités pour le courage, l'audace et le professionnalisme qu'ils ont démontrés. J'ai continué en insistant sur le fait que nous devions rester soudés, car nous aurions d'autres opérations à effectuer durant les deux mois qu'il nous restait à faire. Ensuite, dans mon coin, j'ai craqué et pleuré toutes les larmes de mon corps.

Des véhicules blindés VAB nous ont ramenés sur le camp de base très tôt au matin. Il faisait encore nuit et toute la task force nous y attendait. Nous ne nous rendions pas compte de ce que nous venions d'accomplir mais il a fallu se remettre rapidement dans le bain, car une semaine plus tard, nous étions de nouveau en opération, essuyant quelques tirs bien moins nourris, certes, mais avec un état d'esprit qui avait déjà évolué. Les autorités nous ont proposé de rentrer chez nous après cette opération ; nous avions vécu deux premiers mois déjà bien intenses et les fêtes de fin d'année approchaient. Pour eux, nous méritions de rentrer chez nous.

Nous avons tous refusé. J'ai pourtant ordonné à mes hommes de rentrer mais ils ont tous refusé sachant que j'avais fait le choix personnel de rester. J'ai éprouvé à ce moment-là un sentiment indescriptible mais que je savais privilégié. La force du groupe, c'est cela qui nous animait. Ensemble, on

irait jusqu'au bout, au péril de notre vie, c'était le sens de notre engagement. Les opérations qui ont suivi n'ont pas été simples à gérer. Mes hommes étaient animés d'un esprit vindicatif, et il a fallu beaucoup parler avec eux, car cela se ressentait dans nos actions.

Pour ma part, je n'arrivais pas à accepter d'avoir perdu un homme et d'avoir un blessé. Je me devais de rester, comment pourrais-je me présenter devant la famille de « Strong » si elle apprenait que j'étais rentré plus tôt ? elle m'aurait pris pour un lâche. Pourquoi lui ? pourquoi pas moi ? Non, je ne voulais pas ça, je voulais continuer le combat, montrer qu'il n'était pas mort pour rien et que nous lui ferions honneur en ce sens.

Nous savons qu'une autre opération est programmée pour la semaine suivante, qu'on nous demande d'assurer. Durant cette semaine, nous parlons beaucoup, avec mes hommes, des moments passés avec Strong ; un gars lance la discussion et les autres enchaînent naturellement, cela nous fait du bien et nous soude encore davantage.

Le réveillon de Noël arrive et nous voilà de nouveau sur le terrain, le seul groupe. À peine mis en place, nous essuyons des tirs de kalachnikov… Nous progressons vers le compound en question alors que les insurgés se sont finalement enfuis. Je remarque, durant cette opération, que mes hommes ne sont pas comme d'habitude : l'investigation, les pénétrations dans les pièces, le langage… ils sont animés par la vengeance, et il faut absolument que je leur parle.

C'est au retour que j'ai pris soin de débriefer, dans la technique : nous devions évacuer ce sentiment vindicatif pour notre propre sécurité, pour éviter de commettre des erreurs de jugement face à un éventuel ennemi. Et quand, pour le réveillon du jour de l'An, nous avons été à nouveau dehors, tout était rentré dans l'ordre et j'ai retrouvé mes guerriers bien concentrés.

Après cette opération, le moindre claquement de porte, bruit strident, couvert tombant au sol, me rendait nerveux. Je n'ai pu avoir un semblant de sommeil qu'au bout de quatre jours. Il nous a été rapidement proposé de

rencontrer des psychologues mais ce n'est que lorsque le nôtre, celui qui nous connaissait déjà très bien, Jacques, est arrivé spécialement de Lorient que cela nous a fait du bien. Nous étions un groupe soudé, et nous communiquions beaucoup entre nous, cela nous a également beaucoup aidés.

En rentrant à Lorient, notre psychologue m'a conseillé, et même ordonné, de me reposer au cours de notre mois de permission. De rester tranquille et de profiter de la famille. Après mes permissions, je lui ai raconté que, finalement, j'avais entrepris trois semaines de grands travaux dans la maison… Il m'a regardé, consterné, comme un enfant à qui on a dit de ne pas manger trop de bonbons car c'est mauvais pour les dents, et qui vient quand même de s'enfiler toute une boîte.

Six mois après, ce fut au tour de l'autre groupe CTLO de partir. Mais, en dernière minute, leur chef s'était blessé. J'ai proposé de partir avec eux et de prendre la tête du groupe. Je n'étais pas encore guéri, mais je voulais repartir, je voulais faire profiter de mon expérience du terrain là-bas pour qu'il n'y ait pas d'autre mort. Je ne supportais pas d'être là, tranquille, chez moi, pendant que d'autres combattaient. Mais fort heureusement, le commandant a refusé et a opté pour une autre solution.

Il m'a fallu une bonne année pour me remettre de cette mission. Tous mes gars ont eu leur syndrome, chacun à sa façon ; le mien, je pense, était de vouloir à tout prix repartir, je m'en voulais de ne pas être revenu au complet.

En 2012, le groupe a été de nouveau déployé. Ce fut le début du conflit au Mali…

J'ai passé huit ans dans l'Institution, après cette mission, et elle est restée pour moi la plus compliquée à gérer. Pas tellement avant, mais pendant et surtout après. Cette mission m'a rendu plus fort physiquement, mentalement et techniquement. Elle m'a laissé, forcément, des séquelles, car nul n'en sort indemne. La reconstruction a été facilitée grâce à la force

du groupe, la solidité du cercle familial et le soutien de différents organismes.

En 2018, j'ai quitté l'Institution et je partage dorénavant mon expérience en tant que réserviste dans la Marine nationale. J'encourage ceux qui n'osent pas se lancer par peur du qu'en-dira-t-on. L'Armée est la Grande Muette, cependant les mentalités évoluent, les conflits évoluent. L'entraînement est là pour nous préparer, mais les témoignages et l'histoire peuvent nous apporter ce petit plus dans la gestion de notre stress ; ce qui m'a également aidé lors de cette opération, ce sont les témoignages d'anciens, les reportages sur les actions de guerre, mais aussi toutes les personnes qui se lancent des défis fous et qui arrivent à se surpasser pour y arriver.

TÉMOIGNAGE 3

ANTOINE, ANCIEN MAÎTRE-CHIEN CPA 30

À la croisée des regards

« Si tu bouges, vous mourrez tous les deux ! »

Les paroles brûlantes de vérité de cet homme m'indiquent ce que mon regard ne peut encore distinguer et ce que mon cerveau refuse d'assimiler. Il est pourtant évident que les éléments se déchaînent. Du haut de ces sommaires et si proches persiennes pleuvent des munitions dont l'origine se rapproche plus d'un dragon que d'un canon.

Remarquer la couleur grisâtre d'un œil qui s'éteint est une plaie que ni le temps ni les mots n'estompent. Celui de « Strong »[1], au fond duquel j'ai plongé tous mes songes après des heures de combat, m'avait tout particulièrement bouleversé. Cet opérateur du commando Trépel[2] avait trouvé la mort quelques semaines auparavant en se dressant face à l'ennemi tapi dans l'ombre. Pour notre liberté, ce soldat de France avait perdu la vie.

Admettre que notre mort est sur le point de se produire et n'y trouver aucune parade n'est pas un aveu de faiblesse, mais bel et bien une fade évidence. Un jour ou l'autre, elle s'invite et s'immisce. Se trouver alors aux

côtés de l'être dont vous avez la responsabilité fait émerger une cruelle sensation. Lui survivrai-je ? Vais-je porter son corps sans vie, lui imposer le mien ? Face au pire, l'homme peut faire preuve d'un instinct quasi animal. M'identifier à lui résume ma fonction. Mes pas ont suivi ceux d'un quadrupède aux sens aiguisés. Année après année, ma perception s'est mêlée à la clairvoyance de ce réconfortant compagnon.

La charge qui repose sur le maître d'un chien dont l'action première est de discerner le bon du mauvais, jauger le risque vital avec une précision chirurgicale, est proche du serment que l'ont fait en assumant la parole et les actes de son propre enfant. La confiance est alors capitale et sa fiabilité n'a d'égal que l'espoir que vous portez en lui.

Si le bleu de mes yeux est resté vif jusqu'à l'accomplissement de notre dernière mission, ce n'est que grâce à la pureté de son cœur. La confiance n'est pas une option auprès de son binôme, Apache a été le mien. Un puissant chien de berger belge, malinois. Capable de quitter mon souffle pour tenter de sauver celui d'un frère d'arme, de se sacrifier sans sourciller. Digne réflexe du héros. Nos subtiles connexions sont pourtant sur le point d'être malmenées, je vais vivre aux côtés de cet animal au sang chaud une des épreuves les plus stressantes de ma carrière.

Aucune complication ne se présente encore en cette fin janvier, dont la matinée est juste glaciale. L'infiltration a débuté la veille, en fin d'après-midi. Seules les conditions météorologiques d'une nuit en pleine montagne ont brassé les corps, mais l'aguerrissement dont chaque soldat s'enrichit au fil des formations répond amplement à ces températures négatives. La chaleur corporelle de mon chien ajoute un soupçon de confort, je dois l'admettre.

Diamétralement opposé à la discipline de notre foulée, le sifflement des véhicules blindés se disperse dans toutes les directions. Le grondement se propage, toutes dimensions confondues.

La double spécialité que j'apporte permet de confirmer la présence d'explosif sur notre itinéraire et offre un atout majeur face à une menace identifiée : l'assaut. Si, par principe, nous devons nous tenir à distance du risque, la capacité au sein de laquelle j'évolue nous incite à bouleverser ce genre de codes.

À l'image d'un système de mise à feu maquillé derrière une simple tenture, d'une cache d'armes que seuls des corps rampants peuvent atteindre, tout peut dissimuler de quoi mutiler, voire tuer un soldat ou un groupe complet. Partant de ce principe, l'hypervigilance gagne également du terrain. La fatigue n'est plus seulement physique.

Si la juste tendresse du maître envers son chien engendre une véritable osmose, la discipline opérationnelle implique de respecter cet équilibre. En effet, flatter l'animal de quelques caresses est profondément apaisant et nous ramène indubitablement au schéma d'une vie paisible, en famille. Ce geste peut cependant écarter l'animal de sa mission première, protéger et ne se fier qu'aux seules mains de son maître, ne tolérer que la main amie. Toute socialisation entendue, l'idée reste de préserver cette précieuse interopérabilité.

La technicité de ce rapport est sur le point d'atteindre un degré rarement atteint. Je reconnais de plus en plus précisément l'environnement décrit durant les briefings. Plus aucune trace de vie dans les ruelles, hommes, femmes et enfants ont disparu. Le village perd son âme.

L'opération progresse avec minutie, chaque spécialiste met en place son matériel et s'approprie son axe de travail. Ce moment me permet de conditionner mon chien et de mettre en œuvre ma caméra thermique. La progression se fera dans un espace confiné.

Quelques réglages, mon attention se focalise sur cette technologie, alors qu'Apache reste calme, son souffle est léger.

Si la recherche d'explosif ou d'une quelconque présence humaine induit une lecture permanente des mouvements et réactions de l'animal, cet instant

que je nommerais « hors connexion » aura suffi à me détacher de ce que les insurgés préparaient insidieusement. Je fais face à un ensemble de compounds. Ces grandes bâtisses en terre présentent des murs immenses, des fenêtres de fortune, granges et greniers regorgent de recoins et forment ainsi des caches par excellence. Les éléments français sont disséminés sur une place où résistent de bien maigres arbres. La nature afghane est à l'image de ce conflit, bouleversante.

Je m'affaire. Mon chien est encore relié à moi par une sorte de cordon ombilical offrant une aisance de conduite non négligeable entre deux opérations de fouille. Nous serons bientôt plongés en pleine obscurité.

Le réveil caractéristique de cette tristement célèbre arme de fabrication soviétique arrache à chacun un sursaut, imposant une immédiate mise en application de chaque réflexe, à commencer par la notion vitale. Les insurgés sont cloîtrés, nichés dans l'ombre. L'effervescence des moyens engagés sur le terrain n'exclut jamais totalement la menace ; celle-ci s'impose brutalement. Elle s'abat, traverse chaque conscience et arrache ce qui peut l'être.

Les confrontations armées sont, à quelques exceptions près depuis le début de notre mandat, engagées depuis des positions dépassant la centaine de mètres. Du tireur dit « d'élite » au kamikaze évoluant à quelques ruelles de la zone d'action, en passant par le véritable nid de guêpes. La relative amplitude de réarticulation est souvent suffisante. Si la nuit noire assure un avantage certain aux forces françaises, le soleil, lui, brille pleinement et ni la proximité de l'ennemi, ni la configuration de la zone de fouille ne nous placent en position de force.

Une fraction de seconde s'écoule et c'est une pluie de métal qui s'abat déjà sur nous. Le claquement des culasses, le sifflement des munitions frappant chaque obstacle et la détonation des grenades ne laissent aucune place au doute : les soldats français doivent être décimés.

Je dois me mettre à couvert et riposter. Le si précieux cordon me liant à Apache est à cet instant une véritable pelote, une chaîne trop lourde, encombrante. Je risque la chute sans m'assurer de son bon délovage. Je tends alors mon bras gauche pour repousser mon binôme et exécuter un demi-tour pour nous placer en sécurité derrière le premier abri, en l'occurrence, un arbre famélique. Toute notion de temps prend une teneur indigeste, je ne sais pas si la charge avec laquelle je m'extirpe est trop lourde pour répondre à une quelconque souplesse ou si le contraste entre la fulgurance des projectiles et mon apparente lenteur est trop élevé. Je ressens mon indéniable vulnérabilité, et, armé de mon chien, je représente maintenant une cible de choix, parfaite. Si certains appliquent déjà des feux nourris, je suis encore à découvert, ce mouvement me semble interminable.

La chance n'est pas éternelle. Une violente décharge frappe mon bras gauche, à hauteur du triceps. Un arc électrique parcourt l'ensemble de mon corps… Sous cet angle, mon cœur aurait pu être touché. Je ressens un véritable coup de poignard et déteste déjà la sensation d'être blessé, le dos tourné.

Les coups s'abattent et moins de trente mètres nous séparent de l'ennemi. Mon esprit martèle que la karèze, système d'irrigation traditionnel oriental, est sur ma gauche, que de l'eau s'est mise à couler le long de mon bras après l'explosion d'une roquette ; que le simple ricochet d'une pierre m'a tout simplement atteint. Je me berce d'illusion, minimise et m'oppose au fait d'être sérieusement touché, que ma veste se gorge de sang.

Je m'affaisse lourdement. L'intensité des feux me donne littéralement l'impression de placer ma tête sous terre. Faisant corps avec l'élément, j'ose croire en une forme d'invisibilité. Nul n'est invincible, je comprends que je ne m'en sortirai pas vivant. Je ne suis ni à couvert, ni en mesure de riposter efficacement, mon arme d'épaule est restée au sol.

L’espace-temps me semble à nouveau confus, la clarté de cette matinée de janvier s’impose maintenant à moi, chaque bruit devient sourd. Je capte à ce moment les coups au sol, leur vibration. Je ne pense pas encore à Apache. Ce qui semble un éclair à mes yeux se révélera avoir duré plusieurs secondes. Je suis allongé, face contre terre. La durée du K.-O. aura incité mes frères d’armes à me croire mort. Je ne l’apprendrai que des années plus tard.

Alors que je suis un jeune père de famille, c’est paradoxalement l’image de mes propres frères qui s’invite, dont celle de mon frère jumeau. Je suis le benjamin et consens de quitter cette terre le premier. Je n’entends plus rien, il fait un temps superbe, rien n’est plus grave à présent. Une forme de paix prend place, je crois ressentir chaque impact comme un compte à rebours, avant de définitivement fermer les yeux.

L’instinct de survie s’empare à nouveau de moi et mon regard se pose soudainement sur l’arbre censé devenir notre point d’appui. Je ne suis absolument pas où je pensais avoir fini ma chute. Mon chien m’a-t-il traîné au sol ? Mon esprit m’a-t-il leurré ? Je n’en saurai rien. Un soldat y est déjà posté. Il m’est inconnu mais français, je le rejoins.

Nous sommes de ce fait trois. Quoi de plus risqué avec Apache, déterminé à bondir sur les insurgés, je le retiens autant que possible. Si l’animal ne peut parler, je le vois hurler et promettre son sacrifice pour se mêler au feu français. Je m’inspire de l’incandescence de son regard et dépasse l’actuelle difficulté physique. La douleur n’est pas un handicap, mon bras est comme anesthésié.

Je veux effectuer un bon et récupérer le reste de mon armement. Voici ce qu’aucun soldat pris sous le feu ne veut subir, perdre le prolongement de l’acte de guerre, son outil de survie.

Je souffre d’un profond sentiment d’inutilité, la frustration m’envahit et me pousse à reprendre l’ascendant. Un stress positif. Je préviens immédiatement le soldat posté contre moi afin qu’il couvre mon

déplacement. Hors de question, selon lui, que je prenne ce risque, m'exposer ne serait-ce qu'une seconde pourrait être fatal. « Si tu bouges, vous mourrez tous les deux ! » La meilleure arme devient soudain la patience.

Je ne peux plus l'ignorer, l'hémorragie est conséquente et notre survie ne dépend plus que de nos appuis. Apache est miraculeusement indemne, ce qui tend à me surprendre. Touché dès les premiers instants de l'accrochage, je ne peux que me rendre compte que, ni la quasi-liberté de mon chien, ni le nombre d'opérateurs réunis sur cet espace si exposé n'auront finalement permis aux insurgés d'alourdir ce bilan.

Pourquoi moi ? Cette question me suit toujours. Une bonne étoile était assurément au-dessus de nous. C'est ainsi, et la chance me sourit à nouveau.

Notre couverture s'organise sous un rideau de fumée, nous rejoignons une façade isolée de tout feu et mon binôme breton se charge de détailler et stabiliser ma blessure sous le contrôle radio de l'auxiliaire sanitaire, « fixé » avec mon chef de groupe à l'entrée de la karèze. Les tirs s'intensifient.

Mon chien doit à ce moment être muselé, alors qu'il me couvre de tout son corps. Je suis adossé à un mur et retrouve brusquement l'énergie qu'il dégageait après l'assaut mené pour récupérer Strong. Sa respiration est profonde, sifflante. Toute main posée sur moi devient à ses yeux une agression, il pourrait compromettre la bonne tenue de mes soins.

Ce point précis révèle l'état de stress dans lequel il est plongé. Je ne serai, à l'évidence, pas en mesure de poursuivre l'opération et mon chien ne repartira pas avec moi. Comment réagira-t-il ? Je n'en ai aucune idée, bien qu'un équipier lui apporte déjà un réconfort bienvenu.

La peau brûlée et le seul point d'entrée indiquent l'origine, mais pas l'étendue précise du problème. Je suis blessé par balle. J'ai besoin de sucre, mais vomirai plus tard ce chewing-gum au goût libérateur. Le pansement compressif ne suffit pas à stopper l'hémorragie, un garrot de type tourniquet est donc mis en place. Rien de confortable mais la sensation est compensée

par un sérieux regain de lucidité. Un soldat lourdement armé et très compréhensif essuie avec endurance les ordres que je lui donne. L'adrénaline opère. La dotation nous assurera, en plus des appuis aériens, une couverture écrasante jusqu'aux blindés, postés à plusieurs centaines de mètres.

Nous sommes loin d'être tirés d'affaire, les roquettes explosent à nouveau à proximité immédiate du véhicule sanitaire. La prise en charge implique de confier mon chien à un équipier particulièrement sensible à la question cynotechnique, poursuivant l'opération. Si Apache reste sociable auprès de mes pairs, la notion de combat que notre duo impose ne peut que complexifier l'organisation de mon groupe, qui assume pleinement l'ordre des choses. Apache est un membre à part entière et suivra le rythme, protégé jusqu'au dernier jour, avant son rapatriement.

J'ai brutalement l'impression de l'abandonner, voici la troisième et plus douloureuse sensation. Son regard est rempli d'incompréhension, il a cessé d'aboyer et ne fait que gémir, il souffre profondément. Je comprends que mes mots lui ont manqué et qu'il veut me voir poursuivre l'action auprès de lui, que nous devons continuer à avancer ensemble et combattre. Je deviens blême et mon corps indique qu'une forme de pression retombe, même si les détonations n'ont jamais cessé. Chaque trappe est maintenant verrouillée, l'infirmier s'affaire, le risque est toujours élevé et je quitte peu à peu mon animal des yeux. Mes poings se crispent. Soulagé de ne plus être un poids au cœur de ce village, je m'efforce de lui offrir dans un dernier clin d'œil la promesse de nos retrouvailles. J'ai confiance en lui, en mes frères et sœurs d'armes.

Quelques doses de morphine ne comblent que moyennement ce que j'accueille comme une douleur de fin de round. La fatigue prend place et la liaison par hélicoptère me renvoie à mes songes, je suis hors de combat auprès des miens. Le capital confiance est entamé mais je me résous à n'orienter ma réflexion que sur l'avenir. L'équipage m'adresse quelques

signes de soutien et le grondement de cet aéronef n'est plus qu'un lointain ronronnement.

Je débarque enfin, croise le regard d'autres militaires dont la blessure ne semble plus préoccupante et suis immédiatement pris en charge par le personnel de l'hôpital militaire de Kaboul, le bloc nous attend.

Si l'opération se déroule parfaitement, je conserve le souvenir de plusieurs et douloureux sursauts en salle de réveil. Stigmates d'un combat qui s'amorce à peine, de spasmes maîtrisés par des soldats vêtus de blouses aux couleurs éclatantes et armés d'une fraternelle bienveillance.

« On se réveille comme on s'endort », réflexion simple mais technique après une situation de stress aussi élevé. Je dois tolérer les manipulations, voir des inconnus masqués déchirer mes vêtements, sans me défendre… Être privé de cette enveloppe et fermer les yeux, en toute confiance. Préciser et répéter mon groupe sanguin à l'équipe sur le point de m'opérer n'aura pas été le courant le plus apaisant. Le mal est davantage psychologique et œuvre selon son propre chef.

Plus tard, la mère de mon enfant échange quelques mots avec moi par téléphone, l'émotion est trop forte au cœur de ce service. Je ne retiens pas mes larmes et vois la vie de famille s'imposer à moi sans aucun préavis. Passer d'un état de combattant à celui d'homme meurtri m'inquiète. Une escale avant mon retour en France n'augure rien de bon, ma nervosité se heurte au silence d'une base arrière. Le sommeil ne s'impose que par phases d'épuisement et l'agressivité prend facilement le dessus. Je décide donc de verbaliser mais comprends que la frustration guide mes pensées.

Chaque remarque du corps médical me ramène à ma condition de blessé « léger », je dois relativiser et m'estimer « chanceux »… Ces mots me paraissent maladroits, une infirmière essuie le chaos qui m'envahit. Mes paroles la poussent à sortir de ma chambre parisienne, de ce refuge intolérable à mes yeux. Je refuse d'entendre que la blessure est légère, porter le souvenir et le goût de la mort ne relève pas de la chance mais de

nos responsabilités de soldat. Quitter son groupe aussi brutalement est un crève-cœur, ce fardeau ne doit pas être vulgarisé. Seule la blessure balistique est apparente, l'état de stress est une ombre pesante. Tout le monde n'est pas disposé à entendre, à comprendre cet état d'âme. Les membres de mon groupe m'adressent depuis cette montagne de belles marques de fraternité. Ma réparation en dépend également et l'esprit de cohésion opère jusqu'à mon foyer.

Je me rends sur base pour accueillir mon binôme Apache à l'aube de son sixième anniversaire, les retrouvailles sont en demi-teinte mais notre rapport retrouve rapidement son sens le plus développé. C'est après quelques mois de repos et de rééducation que je reprends enfin le service au sein de mon unité. Mon ego me pousse à occulter les signes établissant clairement les traits de l'état de stress post-traumatique, l'activité sportive que je pratique et le regard que je porte sur mes responsabilités m'amènent donc à refuser tout traitement. J'apaise certains souvenirs en m'entraînant, en perfectionnant mes gestes. Le secteur vétérinaire impose une reprise progressive de l'activité d'Apache. Son âme restera marquée, emportée par la moindre détonation, je le remarquerai principalement lors de notre engagement au Nord-Mali.

Ce n'est que cinq années plus tard et après trois autres projections à l'étranger que la nécessité d'une prise en charge spécialisée s'est organisée, laissant alors un ensemble de symptômes s'exprimer en sécurité. Aujourd'hui, bon nombre d'entre eux persistent, j'ai dû quitter l'Institution.

Mon chien et moi sommes restés unis jusqu'à son décès, après une trop courte retraite. Merci mon frère, tu es devenu mon maître à penser.

De nombreuses expositions avaient déjà enrichi mon bagage opérationnel, mais se sentir seul sur l'instant est une réaction normale, nous confrontant à nos propres limites afin de les repousser. De près ou de loin, nous devons agir pour densifier l'action de groupe. L'adrénaline qu'offre chaque situation de stress est une ressource considérable ; voir en chaque

épreuve le moyen de se dépasser est à mes yeux le fil à ne jamais perdre de vue.

L'entretien de chaque strate de notre vocation implique une perpétuelle remise en question mais assure un service sans faille. Seul le sacrifie du maître Lefort, dans la nuit du 17 au 18 décembre 2010, aura plus intensément marqué mon esprit. Si mon regard a pu se poser sur le sien après ces heures de combat, je ne peux nier rêver chaque nuit d'une fin de mission toute différente.

Malgré les cicatrices, et à l'image de l'animal servant sans retenue, je retiens avoir offert toute mon énergie dans l'accomplissement de mon devoir.

1. Maître Jonathan Lefort (1982-2010), décédé au cours de la mission HK 35 (voir le témoignage de Sly, précédemment).

2. Le commando Trépel est un des sept commandos marine de la Marine nationale française. Basé à Lorient, il est spécialisé dans le contre-terrorisme terrestre et maritime, l'assaut à la mer, la libération d'otages et l'extraction de ressortissants.

TÉMOIGNAGE 4

LUIS, ANCIEN MEMBRE DU RAID

« La frustration se propage dans ma tête »

Des événements stressants, quand vous choisissez ce type de métier, vous en avez forcément vécu quelques-uns. C'est, ici, la reproduction d'un type d'événement qui m'a sûrement le plus stressé.

2010, 2011, etc. Afghanistan, ambassade de France à Kaboul… 5 500 km de Paris.

Les alertes sonnent… Les ballons américains ont repéré des tirs de roquettes. Ces ballons, tous ceux qui sont passés par Kaboul les reconnaîtront. Attachés et protégés au sol. Dans le ciel de Kaboul, vous ne verrez pas grand-chose, hormis des hélicos et les cerfs-volants qui sont si chers à l'écrivain Khaled Hosseini. Au milieu de tout ça, vous avez ces drôles de ballons truffés d'électronique qui permettent de détecter rapidement les tirs de roquettes parmi d'autres choses.

La protection de l'ambassadeur de France à Kaboul, dans ce contexte, engendre inévitablement des périodes de stress. Premièrement, les expériences successives de Kaboul démontrent une dégradation de la situation, qui fait monter votre tension. Ensuite, lors des stages de

préparation à la mission, on vous forme à beaucoup de situations, vous répétez beaucoup de gestes et de process que vous devrez appliquer le moment venu, mais surtout on vous informe sur les avancées des talibans dans la ville et sa région. On vous parle aussi des progrès technologiques que ces derniers font. Mines magnétiques après le blocage des portes de la voiture lors des convois, guet-apens et plans d'action plus agressifs, plus audacieux ou plus fous, roquettes plus précises et autres EEI (« engin explosif improvisé ») font partie de votre bagage.

Quand vous êtes dans l'avion de la SAFI Airways, compagnie blacklistée par la plupart des pays, cela implique que vous avez fait un certain chemin dans votre tête. Les déplacements en convois sont stressants, regarder devant, derrière, sur les côtés, le moindre enfant est suspect car ce sont eux qui, souvent, bloquent les portes ou collent les mines. Le moindre bruit de cailloux sur la carrosserie vous fait sursauter. Tous les sens sont en éveil, en alerte.

Imaginez-vous, traversant Kaboul avec des 4 × 4 blindés dont vous aurez peu de chance de sortir si une mine est posée sur votre portière ou sous la voiture, et encore moins d'options si vous passez à hauteur d'un EEI. Seriez-vous stressé ?

Quand vous êtes en voiture, vous avez encore une possibilité de choix. Le choix du parcours, de faire attention aux gens, de pousser les autres voitures si c'est là votre seule porte de sortie, voire de sortir de la voiture si vous avez le temps en cas de danger… le choix et l'action sont possibles.

Là, ça sonne dans les haut-parleurs, ça sonne dans Kaboul. Vous étiez tranquille dans l'ambassade à vous entraîner, à préparer une mission ou à manger. Le message dans les haut-parleurs est sans appel : tir de roquettes ! Nous courons dans l'ambassade nous mettre à l'abri. Nous récupérons matériels et armements et, bien sûr, le VIP, si c'est notre rôle. Le stress arrive, la frustration qui se propage également dans ma tête, car c'est la même situation qui se répète inlassablement.

J’ai, maintenant, quelques longues années de groupe. Ce qui signifie pas mal d’interventions, de missions, d’opérations et de sports de combat derrière moi. On nous apprend, on nous forme à être performants, réactifs, et je pense que c’est surtout notre génétique et notre éducation qui se prolongent à travers ce métier. Mais dans ces circonstances, forcés d’attendre, passifs, de savoir où cela va tomber… cette frustration m’est difficile.

J’ai souvent fait le rapprochement avec la foudre. C’est comme sortir sous la pluie avec une perche métallique et s’installer dans un champ à attendre que la foudre frappe, sans rien dire.

Les roquettes tombent, chaque année, avec davantage de précision et d’efficacité. Elles sont donc toujours plus stressantes, car à l’issue de la formation on sait pertinemment que ceux qui les fabriquent ont progressé dans la construction de ces engins de mort. On est dans une situation qui va à contresens de tout ce qu’on a toujours appris et fait. Une situation qui va à l’encontre même de sa propre génétique.

Quand on est au RAID (comme tous les groupes similaires), on a toujours été à la barre de sa propre vie, décisionnaire et acteur. Quand on est sur une intervention, on décide des techniques et de la tactique. On réagit à une action, on est proactif. La marge de manœuvre est plus ou moins grande mais on a la possibilité d’infléchir la situation et le déroulement.

Là, je suis assis, à attendre que ça s’arrête de tomber. Les murs vibrent comme si on faisait tomber une armoire normande dans la pièce d’à côté. Le son et les vibrations m’ont toujours fait penser à cette image. Peut-être que mon esprit a toujours voulu se raccrocher à du concret, à quelque chose de racontable plutôt qu’à une succession d’onomatopées pour essayer de faire comprendre la situation vécue. Une situation tellement singulière que l’on est le seul, avec une poignée de personnes, à pouvoir la comprendre. Alors qu’une armoire qui chute lourdement…

Mission après mission, on entend et on constate a posteriori que les roquettes tombent de plus en plus près. Quand ça tombe, on est assis et on n'a de cesse de se demander : « Quand vais-je m'en prendre une sur le coin de la gueule ? »

Mourir ne m'a jamais fait spécialement stresser, mon éducation, mes cursus sportif et professionnel m'ont plutôt orienté vers une démarche combative. Si je suis attaqué, quelle qu'en soit la forme, je dois me défendre jusqu'au bout. À la boxe, mon père me disait : « Tu continues de frapper tant que l'arbitre n'a pas dit stop ! »

Mais là, je n'ai aucun levier d'action. Je suis terré comme un lapereau dans son terrier. Et l'image est terrible pour moi. Cela me stresse de mourir comme un con. Bien sûr, il n'y a pas de mort intelligente mais il y a des morts plus glorieuses que d'autres. Je me fous de mourir avec des médailles, je veux juste pouvoir me défendre. Le fait est que, là, je suis impuissant. C'est terrible dans ma tête.

Tout l'événement est intériorisé, forcément. Des années d'entraînement et de compétition, de situations à haut risque, nous apprennent à masquer nos émotions. Nous sommes loin d'être des machines insensibles. Cependant, il ne me viendrait pas à l'esprit de montrer mon stress aux personnes autour de moi, celles-là mêmes qui comptent sur moi et affrontent leurs peurs personnelles.

Je ne suis pas dans la peur mais dans une frustration qui me peine. Une situation qui crée, chez moi, de l'inconfort. Dehors, c'est l'inconnu complet. C'est compliqué, quand vous avez pris une dizaine de roquettes, de savoir comment c'est à l'extérieur. Quels bâtiments sont touchés ? Y a-t-il des blessés ? Alors, pour occuper mon esprit, je me concentre sur mon matériel et sur l'action d'après.

Je ne peux pas agir maintenant mais je devrais, peut-être, agir après. Je checke mon fusil d'assaut, mon Glock, mon gilet. Je sais pourtant que tout est déjà en ordre puisque je le vérifie plusieurs fois par jour, comme tout

opérateur. Mais ce rituel m'offre un peu d'action pour équilibrer la frustration…

Parfois, les roquettes sont les prémices d'une attaque complexe. J'ai déjà vécu ça sur une précédente mission. La pluie de roquettes finit par cesser, nous restons à chaque fois dans le silence quelques instants. Comme si on attendait la petite dernière. Comme à la fin des feux d'artifice où il reste un dernier pétard oublié. On attend surtout la sonnerie qui annonce la fin du lock-down. La fin de l'enfermement.

Nous finissons par « aller au score », comme on dit chez nous. Les messages radio se succèdent et nous finissons par sortir et reprendre une activité « normale ». On fait le tour des copains et des gens de l'ambassade. On checke tout le bâtiment et on fait un petit débrief.

Souvent, il m'a fallu aller pratiquer du sport, quand la mission le permettait. Extirper ce mal-être par le sport, par une activité physique intense, pour contrebalancer cette frustration subie presque injustement. Ça a toujours été pour moi (comme pour d'autres copains) un moyen de se rééquilibrer mentalement après les événements importants. Se ressourcer dans un domaine que nous connaissons, que nous maîtrisons et qui nous a toujours procuré de la joie.

Les années passent, les missions se sont enchaînées et je garde au fond de moi cette frustration. Je l'ai toujours vécue comme une lâcheté incroyable. Pour un combattant, être dans l'incapacité de répondre est terrible. Des années plus tard, je rumine encore ces moments.

Même dans les pires situations, on arrive toujours, avec le temps, à se rappeler certains bons moments. Même à Kaboul, dans certaines situations compliquées et stressantes, j'ai malgré tout réussi à garder de bons souvenirs. Mais les tirs de roquettes, non. Quel serait le bon souvenir ? Assis par terre dans la cuisine ou sous un escalier, seul ou avec un membre de l'ambassade, à attendre de prendre une roquette sur la tête ? vraiment ?

Alors, non, je ne garde pas de séquelles, qui se transformeraient en syndrome post-traumatique, mais lorsque j'évoque ces moments, je sens dans mon ventre les sensations qui ressurgissent. En relatant ces événements, je suis à nouveau dans l'émotion. Je revis cette frustration.

L'actualité fait que l'on parle forcément moins de l'Afghanistan mais les roquettes tombent toujours dans le monde. À chaque fois que j'entends des histoires de roquettes, je ne peux m'empêcher d'avoir une pensée émue pour la personne qui vit la même chose, terrée dans son abri, et de ressentir cette boule au ventre.

Avec le temps et beaucoup de philosophie, parce qu'il faut toujours tirer un peu de positif des situations, cela m'a permis d'apprendre l'acceptation. Accepter ne veut pas dire tomber dans le fatalisme mais que, parfois, nous n'avons pas la possibilité d'agir comme on aimerait. Cela doit se faire rare mais, oui, parfois, il faut accepter de simplement se mettre à l'abri et attendre que l'orage passe.

C'est ainsi.

TÉMOIGNAGE 5

JULIEN, ANCIEN CTLO COMMANDO JAUBERT

« Triste fête »

Je sens une pression sur mon bras droit, comme un pincement, j'ouvre les yeux et je vois le visage de David. Il prononce très calmement ces quelques mots : « Ken, ils approchent, un petit groupe d'hommes. » Il fait jour maintenant, j'ai pu dormir, plusieurs dizaines de minutes. À tour de rôle nous nous sommes reposés. Un sommeil réparateur, après cette longue marche d'infiltration, cela m'a fait du bien. Au lieu d'attendre et de gamberger sur ce qu'il pourrait se passer, autant mettre ce temps à profit. Je me sens bien, je suis prêt. Je me relève, et je saisis mon arme qui ne m'avait pas quitté d'un millimètre. Je m'approche du mur et, furtivement, j'essaie de localiser le groupe d'individus. Ils sont bien là, plus très loin, mais je ne parviens pas encore à observer leurs armes qu'ils dissimulent comme à chaque fois. Notre position est idéale et s'ils tentent quoi que ce soit d'hostile contre nous, nous déchaînerons les enfers sur eux. Ils continuent d'approcher sans se douter un seul instant de notre présence.

Nous sommes le 14 juillet et nous avons été déployés sur le terrain avec pour mission d'intercepter un ou plusieurs groupes d'insurgés qui régulièrement viennent attaquer la base française de Tagab. En ce jour de fête nationale, le commandement redoute une attaque massive. Un feu d'artifice qui pourrait coûter cher dans les rangs des militaires français qui sont stationnés sur cette base. La tactique des talibans est souvent la même : se mêler à la population pour approcher des bases et ensuite passer à l'attaque. Les habitants de cette vallée vivent pour la majorité en paix et ne demandent que la tranquillité. Pour nous, la principale difficulté, réside dans le fait de devoir discriminer qui est ami et qui est ennemi. Souvent les combats se déroulent au milieu des habitations, et régulièrement la population en fait les frais. Car si nous, nous prenons le soin de protéger autant que possible les populations pacifiques, les talibans, eux, n'en ont strictement rien à foutre.

En hauteur, sur le toit de ce compound afghan dont nous avons pris possession durant la nuit et à l'abri derrière des murs de torchis épais, j'ai une vue imprenable et je me sens bien protégé. Le chef de la famille qui vit ici nous a invités à venir chez lui car il est contre les insurgés qui sèment la terreur et il n'a pas voulu quitter les lieux. Je compte trois hommes pour le moment mais peut-être sont-ils plus nombreux. Ils avancent, espacés les uns des autres de plusieurs mètres. Toujours pas d'armes en vue. L'un d'eux a un pashmînâ qui lui recouvre la partie supérieure droite de son corps. Il est en tête du petit groupe qui n'est plus qu'à une soixantaine de mètres de nous.

Il y a quelques secondes de flottement. Je me baisse pour une ultime vérification. Je suis adjoint de groupe et jette rapidement un œil sur les positions des gars présents. Chacun sait ce qu'il doit faire et je peux voir sur les visages qu'ils sont tous aux aguets, prêts à en découdre. Tout est calme. Le fameux calme avant la tempête.

Soudain l'individu le plus en avant lève la tête et détecte notre position. Il n'est plus qu'à une quarantaine de mètres. En un mouvement fluide il bascule sa kalach dissimulée et ouvre le feu dans notre direction. Les balles sifflent et claquent autour de nous : pour nous, c'est la libération.

Je tire trois coups rapides et l'homme bondit derrière un muret de pierre lui offrant une très bonne protection. Je saisis alors rapidement mon lance-grenade de 40 mm, vise et tire. Ma grenade explose derrière lui à quelques mètres, il ne semble pas blessé. Aussitôt dans ma tête, ces mots me viennent : « Je dois être plus précis. » Je prends quelques secondes pour effectuer cinq grandes respirations afin de me recentrer et analyser la situation. Je recharge mon lance-patate, me déplace de quelques mètres sur le toit car je ne veux surtout pas ressortir la tête deux fois de suite au même endroit (tirer/bouger), je prends une grande respiration et me découvre rapidement, prêt à faire feu. Il est toujours là, au même endroit. J'ajuste mon tir, bien conscient que je m'expose et presse la détente. Presque comme au ralenti, je vois l'explosion de ma grenade. J'ai fait mouche, il est hors de combat.

Quelques secondes après, les tirs cessent. Les quelques hommes qui composaient ce petit groupe étaient tous armés et ont tous étés neutralisés. Cet affrontement n'aura duré que quelques minutes et il va bientôt être temps pour nous de déguerpir car, au milieu de cette vallée de la Kapissa, le piège peut se refermer sur nous en un claquement de doigts. Nous ne sommes qu'une petite poignée de vingt-cinq hommes : un groupe du CTLO commandé par Chris (je suis son adjoint), un GAS (groupe d'action spéciale) et une cellule de commandement. Nous avons une grosse puissance de feu et la technologie est de notre côté, mais il ne faut pas moisir ici. Une dizaine d'hommes sont encore postés sur le toit et j'en descends afin de préparer la sortie de notre petite forteresse ainsi que notre exfiltration. Le CTLO doit ouvrir la voie, suivi par la cellule commandement et le GAS doit fermer la marche.

Le répit n'est que de courte durée. Nous essuyons des tirs nourris en tous genres et très vite nous comprenons que les talibans que nous avions neutralisés quelques minutes plus tôt n'étaient en fait que l'élément de tête d'un groupe bien plus important assoiffé de vengeance. Nous n'arrivons pas à savoir précisément où se trouvent nos ennemis, mobiles, mais eux, par contre, s'en donnent à cœur joie, maintenant qu'ils ont clairement identifié où nous sommes.

Au milieu du vacarme, un des gars encore sur le toit annonce : « Attention, il y a des tirs coup par coup plus précis, il y a certainement un sniper en face ! » J'entends cette info et je sais que, là où je suis, je ne crains rien. Des renseignements nous parviennent et nous rapportent que ça s'agite un peu partout dans la vallée, la situation reste sous contrôle, conforme à la planification. Soudain, dans mon oreillette, j'entends une voix qui annonce très distinctement les mots que nous redoutons tous : « Ben est à terre, il est blessé. » Le sniper vient de frapper.

Les gars du GAS qui étaient encore sur le toit s'activent pour descendre notre camarade qui a perdu connaissance. Il faut le descendre rapidement pour lui prodiguer les premiers soins et cela, sans risquer de faire des lésions supplémentaires. Une civière de fortune est alors improvisée avec un lit en bois qui se trouve à proximité, « ce n'est pas top, mais ça fera l'affaire ». Posé sur ce support, il est déhalé vers la terre ferme le plus doucement possible. Chaque seconde compte. Je suis avec d'autres à la réception. Furtivement, mon regard se pose sur l'expression de son visage. À cet instant, je sais. Je détourne volontairement la tête et je croise le regard de David, nous nous comprenons. Nos deux infirmiers se précipitent et, assistés de l'OPSC (opérateur premiers secours au combat), ils mettent tout en œuvre pour le sauver. Les secondes, les minutes, s'écoulent inlassablement jouant malheureusement en notre défaveur.

Les renseignements (observation drone, écoutes, etc.) affluent et ça ne sent vraiment pas bon pour nous. Les « talebs » (diminutif de « talibans »)

ont compris qu'ils nous ont coincés et que, pour eux, la manœuvre consiste simplement à nous encercler. Si nos ennemis bougent rapidement leurs pions, nous serons bientôt pris au piège. Le compound où nous sommes retranchés a effectivement des murs hauts et épais nous offrant une bonne protection des tirs directs, mais il n'a aussi qu'un seul point d'accès, ce qui ne nous laisse pas grand choix pour en sortir. Si j'étais un taleb je me placerais judicieusement avec un PKM (mitrailleuse russe) pour empêcher toute tentative de sortie.

Quelqu'un rompt le silence pesant depuis peu sur la radio et la sentence tombe : nous apprenons que c'est terminé, notre camarade n'est plus. Je sens une vague de tristesse et de colère m'envahir mais je sais aussi que le temps de l'émotion n'est pas pour maintenant. Je me dois de garder la tête sur les épaules car la partie est loin d'être terminée. Notre pacha (dénomination du commandant dans la Marine) est avec nous et il nous appelle : « Les chefs et adjoint, à moi. » Un briefing est improvisé. « OK, les gars, nos options sont simples : option une, on reste là jusqu'à la nuit mais ça veut dire qu'il va falloir tenir bon, sans certitude que ce soit possible ou encore qu'à la nuit tombée nous arrivions à nous exfiltrer ; options deux, on profite d'un moment optimal pour sortir et foncer jusqu'à un point de récupération situé à environ 1,5 km d'ici ; le problème, c'est que sur ce chemin, des positions ennemies sont identifiées. Vous en pensez quoi ? » Après quelques minutes de discussion, la décision est prise. Option deux. Hors de question de faire un remake de la bataille de Camerone. Il ne reste plus qu'à mettre au point les détails de notre plan mais cela n'est pas de mon ressort.

J'en profite pour m'isoler un peu afin de me recentrer, j'en ressens le besoin. En vue de la suite des événements, j'essaie de me poser, bien respirer et récupérer. J'optimise en mangeant un morceau et en m'hydratant car nous ne savons trop à quoi nous attendre quand nous nous jetterons en dehors de ces murs, il faut donc prendre des forces. Des phrases traversent

mon esprit : « Quoi qu'il arrive, reste lucide » ; j'ai un peu peur pour moi mais je suis surtout préoccupé par mes camarades, « pourvu qu'il n'y ait pas de blessé ». Pendant ce temps-là, nous continuons de prendre la foudre.

Tout est maintenant réglé. Le commandement américain et le commandement français ont envoyé tout ce qui vole et qui est armé sur notre zone pour nous appuyer. Un F16 va venir larguer une bombe GBU de 250 kg sur le point où est supposé être le sniper. Nous nous préparons à sortir. L'ordre de marche est le suivant : Chris, le chef du CTLO, ouvrira la marche avec l'équipe 1 du CTLO en risquant de tomber sur les mauvaises surprises, suivi par le commandement et les gars du GAS qui porteront notre camarade, et je fermerai la marche avec la deuxième équipe du CTLO afin de faire du combat retardateur et, si nécessaire, gagner un max de temps pour les gars de devant.

Pierre et moi élaborons un plan, nous repérons que dans la cour centrale du compound il y a une dépression (genre de large fossé) pile dans l'axe de la porte, et si je rampe dedans, il pourrait m'ouvrir d'un coup sec cet accès vers la sortie, comme cela, je ferais feu dans la végétation où pourraient être postés des talebs pour nous empêcher toute tentative de fuite. C'est parti !

Comme prévu, le pilote du F16 largue sa bombe et dégage la zone pour laisser aux canons CAESAR (canon de 155 mm) basés sur la base de Nijrab la possibilité de tirer quelques salves d'obus sur des positions ennemies identifiées. Les mortiers de 120 mm basés à Tagab rentrent eux aussi dans la danse et crachent sur les talebs un déluge de feu. Nous ressentons les explosions de la bombe et des obus mais nous sommes bien protégés.

J'en profite pour mettre en action notre plan. Je rampe et me positionne sous le regard de Pierre qui se tient prêt de son côté à ouvrir la porte. Je suis focus et me positionne du mieux possible. Dans ma tête, je me conditionne : « OK, si quand Pierre ouvre la porte, ça rafale en face, je tire ma grenade puis je rampe en marche arrière et je roule sur le côté droit. » J'ai la boule au ventre mais je regarde Pierre, nous communiquons par le regard. Le feu

vert arrive, nous lançons notre action, nous allons bientôt savoir si l'option deux était la bonne. Tout le monde est prêt. « OK », je regarde Pierre et lui fais un hochement de tête pour lui signifier que c'est quand il veut.

Dans un mouvement rapide, il ouvre la porte et j'ajuste mon tir pour balancer une grenade de 40 mm dans la végétation en face à environ 80 m. Je recharge rapidement et j'en balance une seconde (normalement, ça fait du ménage). Aussitôt cette action accomplie, les gars se précipitent dehors en direction d'une piste couverte par de grands arbres qui part vers notre point de récupération où normalement des véhicules blindés sont censés nous attendre. César, qui est dans mon équipe, est déjà en dehors de l'enceinte et fait chauffer le canon de sa Minimi 7,62 mm en envoyant un maximum de ferraille sur nos ennemis. Je sors dans les derniers avec le reste de mon équipe et j'entame une course effrénée. Les balles sifflent et claquent. Peu importe, je dois rejoindre les arbres qui pourront m'offrir une protection adéquate.

Arrivé enfin derrière un monticule de terre, bien essoufflé par ce sprint, je me dois de rester lucide et de faire le point. Les tirs sont incessants mais je prends le temps de compter mes gars. « Putain de merde, il en manque un ! Il manque César ! » Je sais que la dernière fois que je l'ai vu, c'était lors de la sortie et, très vite, je comprends que je dois revenir en arrière pour aller le chercher. Je repars donc sur mes pas afin de le retrouver. Au bout d'un moment je le vois, il est seul et cherche du regard un indice qui lui indiquerait notre position. Concentré et pris sous le feu, il nous a perdus de vue et ne sait pas où est l'équipe. Je lui fais des grands signes en criant et il me voit enfin. Très vite il me rejoint. « Je vous avais perdus, les gars ! » Je sentais dans sa voix ainsi que dans son regard le soulagement de ne plus être seul. Pour ma part, j'étais aussi heureux d'avoir retrouvé mon pote sain et sauf.

Nous rejoignons les autres en cavalant et, dès que nous les retrouvons, nous reprenons la progression tous ensemble. En manœuvrant comme à

l'entraînement, nous effectuons des bonds successifs en appliquant des tirs précis. Ainsi, en nous protégeant les uns les autres, nous avançons petit à petit vers ce qui doit être normalement la fin de notre calvaire. Les hélicos, français ou américains, nous survolent régulièrement à très basse altitude, effectuant des tirs de missiles ou des passes canon. Ils nous permettent de progresser. Ils prennent des risques eux aussi. Leur présence est pour nous extrêmement bénéfique : un, ils sont d'une efficacité redoutable, et deux, c'est très rassurant pour nous de savoir qu'ils sont là et qu'ils font leur maximum pour nous.

J'arrive maintenant avec mon équipe sur le lit d'une rivière asséchée. Une mitrailleuse fait feu pour nous empêcher de passer. Les équipes en tête ont réussi à franchir, grâce à l'appui des hélicos qui font des passes canon pour faire baisser les têtes de nos ennemis. Un Kiowa (hélico américain) se présente et ouvre le feu. Je crie pour me faire entendre : « Go ! », on se lève tous et on fonce ! Je franchis le dernier. L'espace d'un instant, le temps se fige, je regarde immobile en direction de la mitrailleuse et une voix dans ma tête me dit : « Mais qu'est-ce qu'ils tirent mal ! À leur place, je ne me serais pas loupé. » Je perçois les choses comme au ralenti. D'un coup, de nombreux impacts tout autour de moi me rappellent à la réalité et je plonge au sol. Je ne dois pas rester là et termine de franchir cette zone découverte presque en rampant. Le stress me donne de la force, je suis comme galvanisé.

Au bout d'un long moment nous arrivons enfin au point de récup. « Mais c'est une blague ! » Je constate avec effroi que les VAB ne sont pas là et qu'il va donc falloir les attendre. Dans mon oreillette, une info tombe, on vient de recevoir un renseignement selon lequel un gars sur une moto avec un blouson rouge chercherait à nous localiser pour venir se faire exploser sur nous. « OK, bien pris. » Quelques secondes après, César m'interpelle, son arme est braquée dans le prolongement d'une « ruelle » et il désigne une direction de la tête. Là, face à nous, je peux voir très

clairement un individu correspondant point pour point à la description du fameux gars à moto. Nous l'observons et il en fait de même. Il est à environ 60 m. Nous lui faisons signe de dégager mais rien n'y fait. Il est là, il ne bouge pas d'un pouce, il nous observe. Il sait qu'il ne pourra pas nous approcher et qu'il est trop loin pour nous occasionner des dommages. César tire une courte rafale quelques mètres juste devant lui. Il ne bouge pas d'un cheveu, son regard est rempli de haine. César, toujours calme, me dit : « S'il s'approche de nous d'un millimètre, je le coupe en deux. » Je suis à gauche de César, braquant également mon arme dans sa direction. Gabriel nous rejoint et fait de même. L'homme à la moto comprend alors que nous sommes déterminés et il décroche en partant dans la direction opposée.

Quelques minutes plus tard, les VAB arrivent enfin et, dans un silence relatif, j'embarque le dernier de mon équipe en croisant les doigts pour qu'il n'y ait plus de problème jusqu'à notre retour sur base. Les véhicules pénètrent dans l'enceinte sécurisée de la base de Tagab, ils roulent encore un court moment puis stoppent. Les portes arrière s'ouvrent et nous débarquons. Enfin ça y est, c'est terminé. Nous sommes en sécurité.

Tous ensemble, nous allons à l'infirmerie afin d'y déposer le corps sans vie de notre camarade. Les gorges et les cœurs sont serrés. Les larmes coulent. Je me dirige ensuite avec mes frères d'armes vers l'enceinte qui nous est réservée et nous nous y retrouvons tous. Les visages sont fermés, les têtes sont basses. Même si nous savons que les insurgés ont subi de lourdes pertes, pour nous, cette journée résonne comme un échec. Je me déséquipe et je m'aperçois que je suis intégralement trempé de sueur, je n'avais pas eu conscience d'avoir autant transpiré. On se serre dans les bras les uns les autres, bien conscients que nous venons de sortir de l'enfer.

Chris et moi sommes convoqués avec les autres chefs et adjoints de groupe au bâtiment commandement car les premiers comptes-rendus sont déjà partis vers la France mais il reste des points à éclaircir. Comprendre ce qui s'est passé. Une fois ces obligations terminées, je passe dans ma piaule

déposer mon matos. Puis je me dirige vers le bâtiment des sanitaires. Je me déshabille et me glisse sous l'une des douches. L'eau chaude coule sur moi, j'y reste longtemps, très longtemps. Je refais le film des événements et je pleure. Certains passages sont vagues mais je prends conscience que cette journée restera gravée à jamais dans ma mémoire. Je pense à la famille de Ben. Les futurs 14 juillet n'auront plus jamais un goût de fête…

TÉMOIGNAGE 6

ROMAIN, ANCIEN MEMBRE DU 1er RPIMA

« C'est à cet instant précis que j'eus le souffle plus court que d'habitude »

Nous sommes au petit matin, je veille la transmission sur la haute fréquence quand soudain un écho retentit et rompt le silence radio :

« Contact ! Contact ! Contact ! Nous sommes pris à partie sous le feu ennemi des talibans. »

Je venais à peine de souffler mes 19 bougies et je débutais dans l'Institution, dans les parachutistes en qualité de tireur d'élite. C'était avant ma carrière en tant qu'opérateur des forces spéciales terre au sein du prestigieux 1er RPIMA (SAS Français), où je terminerai ma carrière en tant que spécialiste en combat nautique et en effraction après avoir servi onze ans sous le drapeau en gravant les échelons petit à petit. Tout commença lors de mon premier déploiement à l'étranger…

Automne 2008 dans la région d'Uzbeen. Nous arrivions au pied de cette montagne afghane, après deux nuits d'infiltration depuis la FOB Tora (une base opérationnelle avancée française). J'étais dès lors tenu aux ordres de

monter un poste de tir d'appuis au centre de notre dispositif, un barrage au pied du sentier de Surobi, ce même sentier qui a vu couler le sang de bon nombre de nos camarades victimes de l'embuscade du 18 août 2008 survenue deux mois avant notre déploiement – Paix à vos âmes, camarades, et force aux survivants.

Ce matin-là, j'étais plus irritable que d'habitude, ce n'est pas une simple plaisanterie pour détendre l'atmosphère qui aurait suffi à apaiser mon esprit préoccupé. Je craignais que cette attaque ne se reproduise avec ma propre unité, malgré toute notre préparation et l'ampleur du dispositif qui avait été mis en place par le GTIA (groupement tactique inter-arme). La confusion tentait de s'emparer de moi. Ce ne fut pas chose facile mais je réussis vite à faire abstraction de cette tentative d'évasion psychologique en me focalisant pleinement sur l'application de mes procédures, en attente du « vert action », quand soudain tout se déclencha à une vitesse folle et l'ennemi nous prit à partie en un rien de temps !

J'ai alors collationné immédiatement à mes camarades sur le terrain la communication à la radio : « Les gars, ça part, CONTACT ! »

Les premiers coups de feu se sont vite distingués dans ce long silence obscur, sur la crête de la montagne, plus haut en face de moi. Les hostilités étaient lancées et le combat était engagé ! C'est à cet instant précis que j'eus le souffle plus court que d'habitude et qu'un premier frisson me parcourut le dos de long en large !

Les talibans progressaient à une vitesse remarquable, les échanges de feu se percevaient de plus en plus aisément, au point que je pouvais distinguer les différentes armes exploitées, c'est vous dire le degré d'attention face à une telle situation !

À chaque coup de feu, le frisson pointait de nouveau le bout de son nez et s'intensifiait mais je ne perdais pas une miette de ce qui se passait dans mon secteur d'observation et de surveillance : malgré la boule au ventre, j'étais fin prêt à la riposte…

À cet instant, j'ai pensé à ma famille, plus particulièrement mes parents, avec la crainte de ne pas survivre, de ne jamais pouvoir rentrer à la maison, mais ensuite la peur ne m'a pas plus occupé que ça. La peur, je l'ai plutôt interprétée comme un trop-plein d'adrénaline que je peinais à contenir. Je restais focus en tentant de m'appliquer à soigner mon discours interne tout en me murmurant à moi-même : « Ça y est, jeune para, on y est, le moment tant attendu s'est manifesté, c'est ton baptême du feu, il va falloir assurer, faire preuve de courage et faire honneur à tous ceux qui t'ont formé et permis d'en arriver jusque-là ! »

Un hélicoptère américain de combat de type Apache nous vint alors en aide, faisant pleuvoir une pluie de roquettes afin d'appuyer notre repli et celui de nos homologues OMLT américains en première ligne pris sous le feu ENI[1].

Cet effet « frisson », ou l'impression que le sang se glace littéralement, je l'ai déjà ressenti à plusieurs reprises et il s'est toujours présenté de manière soudaine, singulièrement brutale à chaque fois…

Sur cette opération extérieure, j'ai eu l'occasion de vivre maintes et maintes fois le grand frisson. Mais j'ai surtout été marqué dans d'autres circonstances quand j'étais en poste sur la base de Warehouse non loin du centre de Kaboul.

Les attaques nocturnes se faisaient plutôt rares en période hivernale et, à vrai dire, c'était plutôt calme des deux côtés. Le camp n'en était pas moins constamment sous haute surveillance à 360° ; entre les miradors et les patrouilles diverses, il était impossible pour l'ENI de pénétrer dans une des enceintes de la coalition de l'OTAN sans déclencher une alerte, mais nous n'étions jamais à l'abri de rien, preuve en est ci-dessous.

Ce soir-là, j'étais accompagné de mon binôme, nous revenions d'une « popote » buvette de campement où les soldats, toutes unités et tous grades confondus, se réunissaient pour partager le pot de l'amitié après une journée

de travail sur base ou après un retour de mission sur le terrain. La nuit était froide, en ce soir de novembre, et plus calme que d'habitude.

Nul ne s'attardait à traîner dehors compte tenu des températures glaciales mais malgré ce calme plat, il suffit d'un court instant pour que le silence devienne particulièrement plus inquiétant que d'habitude… Un de ces silences qui vous interpellent !

Soudain, la terre s'est mise à trembler après un grondement infernal et une détonation assourdissante. Nous en avons même perdu l'équilibre, c'est vous dire la violence, et la proximité, de l'explosion de la Chicom[2].

J'ai senti mon cœur s'accélérer subitement, au point d'avoir la vision troublée un court instant mais, au son de la sirène d'alerte, là, il s'est totalement emballé, jusqu'à provoquer des picotements sur la tête, car nous savions qu'une attaque en appelait souvent une autre, conformément à la fameuse loi selon laquelle un problème n'arrive jamais seul.

Cet état de stress fut brutal mais n'a duré qu'un court instant car le professionnalisme a vite repris le dessus. Nous avions pour consignes de nous regrouper dans un abri prévu à cet effet, rejoignant le groupe de QRF (*Quick Reaction Forces*), prêt à appliquer les conduites à tenir, à savoir : laisser passer la foudre et intervenir une fois que les tirs de mortier ENI qui pilonnaient le camp auraient enfin cessé.

Chaque opérateur est amené à connaître un quotidien des plus extrêmes. Nous vivons des situations atypiques et hyper stressantes tout au long de notre carrière, voire de notre vie, mais nos réactions seront toujours totalement adaptées, même si elles diffèrent selon l'expérience de chacun.

Hélas, dans notre métier, pendant longtemps, dévoiler son stress était plutôt tabou et nous n'avions pas d'autre choix que de vivre avec, en silence, sans trop partager, de peur d'être mal jugé si on laissait transparaître ce qui pouvait passer pour une marque de faiblesse aux yeux de notre hiérarchie et de notre communauté. Aujourd'hui, le masque est

tombé et les opérateurs ont droit à un minimum de suivi psychologique et de prévention face au PTSD (syndrome post-traumatique) !

Lorsque les effets d'événements marquants se manifestent, ils provoquent de nombreuses réactions en chaîne, qui parfois nous poursuivent par la suite pendant de très nombreuses années, voire toute notre vie.

Je vous fais part de cela car il m'arrive souvent de repenser à ces événements. Au tout début, cela me traquait jusque dans mes nuits, sous forme de mauvais rêves, et je me réveillais en sursaut, traumatisé, jusqu'au point parfois de redouter le sommeil, de voir surgir la crainte rien qu'à penser qu'il était l'heure d'aller se coucher. Mais le temps fait son œuvre.

Puis est arrivée une période où le mal, qui n'avait plus sa place dans mes nuits, a tenté de refaire surface en se frayant un chemin de jour, déboulant parfois sous forme de flash, et me faisait revivre certaines scènes de combat et certains gestes, que l'on ne peut, hélas, aucunement mettre aux oubliettes.

Bien heureusement, on dit qu'il existe un mal pour chaque bien.

D'autres éléments, plus ou moins marquants, bouleversants, viennent prendre la place des précédents et la pression psychologique s'ajoute à la fatigue mentale qui, tôt ou tard, vous obligera à retrouver le sommeil. Le corps et l'esprit s'adaptent à une vitesse remarquable si les bons outils sont employés et que l'environnement est favorable à une évolution positive, voire à la guérison.

J'ai pu et su trouver le chemin de la résilience à travers le sport qui fut un excellent exutoire, la lecture, l'écriture, et un dévouement acharné envers mon métier d'entraîneur « sport de combat » pour une équipe professionnelle à l'étranger.

C'est comme si j'éprouvais le besoin d'avoir l'esprit constamment occupé par quelque chose. Et puis à quoi bon servent toutes ces

compétences et ces connaissances sinon pour instruire et partager son expérience ?

J'ai, récemment, vécu dans ma vie personnelle des moments stressants qui m'ont, une fois de plus, mis à l'épreuve et je peux vous dire que, malgré ma grande expérience, la tâche fut difficile. Comme si la vie n'était qu'une perpétuelle mise à l'épreuve… Mais si je suis toujours là pour vous raconter un bout de mon histoire, cela signifie bien que surmonter tout cela est possible !

À chaque problème sa solution. Chacun possède ses propres facultés, mais avoir une connaissance de quelques outils vous permettra de vous dépasser lors de certains événements, de ne pas laisser une situation stressante vous emporter dans la noirceur des abysses et perdre le contrôle de votre propre vie.

Une pente est toujours à double sens, on a toujours le choix : soit descendre, soit monter. Alors faites le bon choix et ne vous laissez jamais entraîner vers le bas !

L'ŒIL DE L'EXPERT
Par Christophe Baroche

« CETTE FOIS, C'EST LA FIN »

Quelle pensée terrible que de constater que l'on ne sortira pas vivant d'une situation. Que votre mort est certaine. Tous les paramètres vous amènent à considérer que vous ne pourrez pas survivre à la confrontation. Le plus souvent ce constat est froid, raisonné : ils sont plus nombreux, mieux armés, toute fuite est impossible, il n'y a pas de renfort…

Vous pouvez vous révolter contre cette réalité, entrer en panique, vous figer, ou affronter la situation. Vous pouvez aussi faire le clair dans vos idées, certains disent « mettre ses affaires en ordre », comme le font les condamnés. Certains feront une prière pour préparer le dernier voyage, « être en paix avec soi-même », d'autres s'en iront loin dans un souvenir apaisant, d'autres encore vont faire les comptes d'une vie dont une partie va se rappeler en ces instants dramatiques. Un résumé déroulant des personnes, des moments importants, va s'opérer. Ne croyez pas que cela va prendre plusieurs minutes, la situation ne le permet pas. Votre organisme, boosté par le stress, va permettre ce film rapide. Il n'a pas lieu en plein milieu de l'affrontement mais lors d'une accalmie ou juste avant le début des hostilités.

Les opérateurs de ce livre et d'autres n'ont pas échappé à ces moments. Certains pourront même le vivre à plusieurs reprises. Ils penseront à leur famille, femme, enfants, frères, parents, à ceux qu'ils vont laisser, ils vont penser à ce qu'ils leur diraient s'ils en avaient la possibilité, ils pourront même prononcer ces paroles comme s'ils étaient là.

Ils peuvent aussi penser à ce qui justifie leur sacrifice : *Pourquoi en suis-je là ?*

C'est bien souvent « les anciens » qui feront surface alors, ceux qui les ont précédés dans la carrière. Ceux qu'ils ont connus, côtoyés, dont ils se sont nourris et inspirés ou ceux inconnus mais dont l'histoire leur a été rapportée, et auxquels ils se sont identifiés. Ceux dont les exploits et l'esprit de sacrifice ont motivé leur choix, souvent au nom d'un idéal de vie.

Penser au futur, penser au passé, pour affronter le présent. C'est en quelque sorte s'inscrire concrètement et symboliquement dans une histoire de filiation de sang et d'armes.

S’inscrire dans l’histoire de tous ceux qui m’ont précédé et, à leur exemple, aller au bout de la mission qui m’a été donnée, quelles qu’en soient les conséquences, c’est le sens de cet engagement. Faire honneur à tous en ne reculant pas, et mourir avec éclat. Cet héroïsme est la seule solution pour accepter une mort certaine, se battre jusqu’au bout aux côtés des siens dans la tradition des aînés et pour ceux qu’on laisse.

On s’aperçoit que cette mise au point va générer une volonté, une force, une motivation, une énergie incroyable et non un renoncement. Être conforme à l’image de soi par fidélité aux autres autour de soi peut renverser la situation. Il n’y a rien de magique là-dedans ; c’est l’amour des siens qui donne cette force, cette capacité à affronter la mort tout en l’ayant acceptée et, dans le meilleur des cas, à vaincre.

À cet instant, la lucidité est totale, l’opérateur va plonger en lui-même comme il ne l’a peut-être jamais fait. La situation le convoque en lui-même. L’urgence ordonne d’aller à l’essentiel et de plonger dans des ressources peut-être à peine envisagées.

Après un événement de ce type, vous comprendrez que l’on ne peut pas tout à fait voir la vie comme avant. Il peut se produire une redéfinition des priorités, les artifices tombent, le regard sur les choses et les autres se fait plus exigeant. Il efface nos dernières illusions, la fin arrivera. Ne croyez pas que cela donne un sentiment de supériorité, c’est plutôt l’humilité qui est renforcée. Si vous en croisez qui roulent des mécaniques, c’est qu’ils ne reviennent pas de cet endroit-là.

Ancien psychologue au sein du RAID pendant seize ans, principalement comme psycho-analyste opérationnel à la négociation, Christophe Baroche est actuellement psycho-criminologue à la Direction nationale de la Police judiciaire.

1. Cet acronyme désigne l’ennemi en général. (N.D.É.)

2. Munition soviétique d’environ 100 kg, datant de l’époque des premiers conflits entre l’Afghanistan et la Russie dans les années 1980.

À DISTANCE

TÉMOIGNAGE 7

TATIANA, ANCIENNE NÉGOCIATRICE DU RAID

« Ou ils meurent, ou ils meurent… Quel autre choix avons-nous ? »

Je dois prendre une décision. Évidemment, je ne suis pas seule à choisir. Nous sommes trois, à la cellule, sur ce cas : Christophe, notre psychologue clinicien, ainsi qu'un autre négociateur. Notre responsable de groupe, lui, est au Yémen depuis plusieurs jours déjà pour gérer l'enlèvement de quatre Français à Saana… La phrase de mon chef de service résonne dans ma tête : « Tatiana, nous n'avons que des coups à prendre sur cette affaire. »

Mais de quoi parlons-nous ? Que pourrais-je craindre de pire que ce que je pressens à ce moment-là ? Le sous-entendu d'une « sanction » me paraît tellement superflu par rapport au risque que nous venons de prendre, non pas pour nous, mais pour nos trois otages… Les avons-nous condamnés ? Avons-nous fait le bon choix ? Que dirons-nous à leurs familles si le pire devait arriver ?

Le pire… Moi qui suis naturellement optimiste, je ne pense à cet instant-là qu'au pire… Pourquoi ai-je pris cette décision ? Les ai-je condamnés sous prétexte qu'il fallait prendre une direction ? Mais ai-je pris

la bonne option ? Évidemment, nous nous sommes concertés et nous avons choisi de prendre ce risque. Mais n'avons-nous pas commis une erreur collective ? Le sentiment que nous faisions le bon choix simplement parce que nous étions d'accord tous les trois. Et si nous nous étions trompés ?

Je crois, aujourd'hui encore, que c'est l'une des plus douloureuses décisions qu'il m'ait été donné de prendre… Je retourne dans tous les sens le problème dans ma tête. Je cherche des réponses auprès de mes camarades, un regard, un signe d'approbation qui me conforterait dans le fait que nous n'avions pas d'autre choix que de tenter l'impensable pour nous. Nous avons pris cette décision ensemble et nous devons l'assumer, mais une partie de moi est en prise au doute. La nuit va être longue, très longue… peut-être la plus longue nuit de ma carrière. Nous sommes en 2008 et nous sommes activés pour l'enlèvement de trois personnes en Afghanistan.

L'Afghanistan, ce pays considéré comme le carrefour de l'Asie, en partie montagneux, absolument magnifique. Cependant, à ce moment-là, ce sont bien les montagnes qui vont nous être compliquées à gérer.

Notre chef d'unité est parti à Kaboul pour un échange professionnel somme toute assez classique. Ce qui l'est moins, c'est qu'il en est revenu avec une affaire… pour le moins peu courante. Lors de son passage à Kaboul, il entend parler de l'enlèvement de trois salariés d'une ONG française dont l'activité principale est le développement d'une alternative à la production du pavot.

L'ONG est française, mais les trois salariés enlevés sont un Colombien et deux Afghans. La dure réalité est que, à l'époque, la Colombie est elle-même sujette à de nombreux enlèvements sur ses ressortissants et va donc rapidement se désintéresser de celui-ci qui a fait le choix de s'expatrier à Kaboul. Quant aux deux Afghans… ils sont afghans, personne n'en tient réellement compte.

Bien que nous n'ayons aucun Français concerné par ce kidnapping, notre chef de service va proposer son aide. L'ONG étant française, il estime que nous sommes légitimes à intervenir. Il va proposer le soutien des négociateurs du RAID pour assister l'ONG dans les négociations avec les ravisseurs.

Nous prenons rapidement contact avec l'ambassade de France à Kaboul qui nous retrace dans les grandes lignes les circonstances de l'enlèvement. Les trois salariés de l'ONG ont été enlevés quelques jours auparavant alors qu'ils quittaient leurs locaux pour se rendre sur une mission. Des hommes armés ont arrêté le convoi et les ont enlevés. Plus tard, l'ONG a reçu un appel des ravisseurs expliquant qu'ils détenaient leurs collaborateurs et qu'ils devaient leur remettre une rançon s'ils ne voulaient pas les récupérer morts.

Fait relativement classique, malheureusement, pour les forces de l'ordre, mais qui l'est beaucoup moins pour les personnes ciblées comme pour celles qui sont destinataires de ces appels. Paniqué, inquiet, le responsable de l'ONG va donc contacter l'ambassade de France afin de demander conseil. Menaces, ultimatums, somme d'argent importante, trop importante pour l'ONG, le temps est compté et les options très minces. C'est à ce moment-là que nous entrons dans la boucle.

Eu égard à la saisine, nous ne nous déplacerons pas dans le pays comme nous le faisons habituellement dans ce genre d'affaires. Nous allons devoir gérer à distance. Les appels ont lieu en pachto, l'une des deux langues officielles de l'Afghanistan. Aucun d'entre nous ne parlant cette langue, notre première mission consiste à trouver un traducteur de confiance qui sera notre voix. C'est notre première difficulté. Trouver une personne qui aura la capacité, la compétence et l'honnêteté de traduire fidèlement nos propos. Nous sommes garants de ce que nous disons mais nous n'avons malheureusement aucune idée de ce qui sera traduit. Problème supplémentaire : n'étant pas à proximité, nous n'aurons pas les échanges en

temps réel et ne pourrons pas ajuster la négociation en temps réel. C'est une configuration particulièrement dégradée qui va entièrement complexifier notre travail, notre analyse, nos stratégies.

Heureusement nous avons un excellent contact à l'ambassade. C'est lui qui va nous désigner un interprète avec lequel il travaille et auquel il voue une confiance totale. Celui-ci va rapidement nous expliquer et mettre en lumière nos différences culturelles afin de nous faire prendre conscience que certaines de nos postures, de nos stratégies, de nos pensées mêmes, ne seront pas en phase avec la réalité du pays. Il faut tout repenser. Nous allons devoir adopter les codes du pays. Prendre de la hauteur fait partie de notre travail mais là, c'est aller bien au-delà de cela… c'est notre système de valeurs qui va être mis à mal.

À notre demande, le responsable de l'ONG va rejoindre la cellule « négo » sur place à l'ambassade. Nous aurons des contacts journaliers et il assistera à tous les appels ainsi qu'aux débriefings. Il comprend le pachto, ce qui me rassure… un peu… Je me dis qu'il sera une sorte de caution, un garant de ce que nous mettons en place à distance.

Notre interprète est une personne calme, qui parle très bien le français et qui est à l'écoute de ce que nous lui exposons. Il répond facilement à nos craintes et nous aide à comprendre les rouages de ce pays inconnu afin de nous permettre d'orienter au mieux nos stratégies et nos appels. Nous allons longuement échanger avec lui ainsi qu'avec le responsable de l'ONG, particulièrement inquiet pour ses salariés. Nous allons préparer minutieusement chacun de nos appels et aviser notre interprète sur l'importance de certains aspects.

Le premier appel que nous mettons en place est toujours un moment particulier, c'est celui où l'on essaie de comprendre à qui nous avons affaire et si nos interlocuteurs sont bien en présence des otages qu'ils prétendent détenir. La question de savoir si ceux-ci sont toujours en vie au moment où

l'on se parle est bien évidemment cruciale pour nous avant même d'entamer toute tractation. Tous ces aspects seront évoqués et mis en place.

Après plusieurs heures de négociation auxquelles nous assistons à distance, la preuve de vie de nos otages nous est donnée. « Soulagés », nous pouvons commencer à rentrer dans le vif du sujet. Ils ont ce que nous souhaitons récupérer et nous avons ce qu'ils demandent en retour. Nous espérons donc ainsi trouver un accord qui nous satisfasse tous. Bien évidemment, la prudence est toujours de mise, d'autant plus que nous n'avons aucune force sur place. L'issue de cette affaire ne repose que sur la compétence de la négociation.

Plusieurs jours de négociation auront lieu avant que nos interlocuteurs nous fassent une proposition à laquelle personne ne s'attendait. Ils vont nous proposer de scinder le groupe et de négocier pour chaque otage de manière individuelle. Nous refusons cette hypothèse, bien trop risquée. La libération se fera obligatoirement pour les trois. Ce point sera finalement accepté par nos ravisseurs. Cependant, ils vont nous proposer l'impensable. Ils nous annoncent qu'ils libéreront un otage afghan, qui devra se rendre à l'ambassade récupérer ladite rançon qu'il devra ensuite ramener auprès des ravisseurs.

IMPENSABLE ! Comment pourrions-nous accepter une chose pareille ? voir notre otage libéré pour le remettre ensuite à ses geôliers… C'est absolument contre nature, contre nos principes, nos valeurs, nos process. Notre travail consiste à les libérer, certainement pas à les renvoyer en situation de séquestration !

Sur le moment, c'est la stupéfaction qui domine jusqu'à ce que nous comprenions que la proposition est extrêmement sérieuse. Je peux encore me souvenir de cette phrase prononcée par nos ravisseurs : « Nous vous donnons notre parole. Une fois qu'il sera revenu avec la rançon, nous vous contacterons pour vous donner l'adresse où vous pourrez les récupérer. »

« Notre parole » ? Que vaut la « parole donnée » d'un ravisseur prêt à tuer des otages si on ne lui remet pas la rançon exigée ? Évidemment, à nos yeux, absolument rien. Nous ne pouvons pas prendre le risque de perdre trois otages, juste sur une parole donnée. Une aberration.

Pourtant, avec une extrême gravité et le plus sérieusement du monde, notre interprète va nous aider à prendre conscience que nous sommes en Afghanistan et qu'ici, contrairement à l'Europe, la parole donnée a un vrai sens, qu'elle compte, qu'elle est respectée.

Par ailleurs, poursuit-il, aucune force ne pourra faire de la surveillance filature. Les montagnes sont leur refuge, ils les connaissent par cœur et nous serons vite repérés si nous tentions de suivre notre otage. Je reste bouche bée… nous n'avons donc pas beaucoup d'options.

Si nous refusons, ils tuent les trois. Si nous gardons celui qu'ils libèrent, nous condamnons les deux autres… Si nous acceptons, nous prenons le risque qu'ils les tuent après avoir récupéré la rançon. Ou ils meurent… ou ils meurent…

À ce moment-là, nous ne pouvons que constater que seule notre inaction les condamne définitivement à coup sûr. Il nous faut prendre une décision, personne ne peut décider pour nous. Le plus difficile, au-delà de la prise de décision, c'est notre capacité à accepter les conséquences de celle-ci, les conséquences de nos choix, quoi qu'il arrive.

Nous avons mis sur la table tous les scénarios possibles. Celui-ci est le seul qui nous laisse entrevoir un possible espoir de revoir nos trois otages vivants. Nous n'avons d'autre choix que de tenter cette option, en conscience. Avec l'accord de notre hiérarchie nous accédons à cette demande.

Une autre épreuve va nous attendre. Comment expliquer à un otage, enfin libéré de l'emprise de ses geôliers, qu'il va falloir qu'il y retourne… de lui-même… pour ses camarades. C'est insensé, lorsque l'on y repense. Je me mets à sa place et je me dis : « Mais qui sommes-nous pour demander

à un être humain de se remettre en condition d'otage au péril de sa propre vie ? » Avec le seul argument hypothétique que son acte de bravoure peut sauver la vie de ses deux autres compagnons d'infortune. J'ai du mal à me faire à cette idée.

Quelque temps plus tard, notre otage, arrivé à l'ambassade, sera informé de la situation. Bien évidemment, personne ne va l'obliger. Il serait logique et normal qu'il refuse cette mission totalement irréaliste, voire folle. Et pourtant… cet homme, sorti de sa condition d'otage, libéré, vivant, va accepter sans l'ombre d'une hésitation. Au fond de lui-même, culpabilisé d'avoir été libéré et d'avoir laissé ses camarades sans aucune certitude de les revoir, accepte l'impensable pour nous. Le remords, la culpabilité d'être libre, mais surtout la foi, le conduit à accepter la mission qui lui est confiée, tout en sachant que nous ne pourrons pas le suivre afin de ne pas prendre de risque pour ses compagnons. Seul… il ira se remettre dans la position d'otage après avoir joui d'une liberté furtive de quelques heures.

Le moment tant redouté arrive. L'interprète nous annonce le départ de notre futur ex-otage vers ses geôliers. Nous savons que nous nous apprêtons à vivre des heures difficiles. Au moment même de son départ, je regrette déjà cette situation. Nous allons perdre le contact avec lui, avec les geôliers, pour des heures, peut-être pour des jours, peut-être pour toujours.

Je ressens une sensation étrange, inconfortable. Le stress que j'éprouve m'empêche d'être confiante, de me projeter avec optimisme. Ça tourne en boucle dans ma tête. Avons-nous fait le bon choix ? Les avons-nous condamnés ? Et si le pire arrivait ? Je n'ai que des questions et aucune réponse. Nous gérons aussi le stress du directeur de l'ONG qui nous a fait confiance. Seul notre interprète semble « serein », du moins en apparence. Sans doute sa foi inébranlable le maintient-elle dans cette posture.

Les heures passent sans que nous ayons de nouvelles. Le soir survient. Je n'arrive pas à rentrer chez moi. Je ne veux pas me retrouver seule. J'ai besoin d'en parler avec mes deux confrères. J'ai le sentiment qu'eux seuls

peuvent comprendre. Là-bas la nuit tombe. Ils jouent la montre. Ils vont forcément attendre la nuit pour sortir de leur cachette. Ne pas attirer l'attention sur eux… Attendre encore et encore. Je me rassure avec le fait que tout cela est normal. Ils ne vont pas prendre de risque. La nuit se passe… une nuit sans sommeil…

Au petit matin, un appel… les ravisseurs donnent l'adresse d'un lieu où, disent-ils, nous allons retrouver les otages. Un lieu de culte : une église. J'essaie d'être le plus optimiste possible mais je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi une église. Allons-nous retrouver nos otages ou seulement leurs cadavres… Ce n'est pas terminé. Cela ne le sera vraiment que lorsque nous serons allés sur les lieux et que nous les aurons retrouvés. Encore quelques heures à attendre avant que les autorités sur place fassent appeler l'interprète.

Nous les avons retrouvés. Ils sont vivants et ils vont bien ! Ils sont vivants…

Le son de la voix de l'interprète me revient dans le combiné : « La parole donnée ici est sacrée, vous avez fait le bon choix. »

Vous avez lu et continuerez à lire dans cet ouvrage des témoignages puissants sur le stress ressenti de certains opérateurs eu égard à leurs missions. J'aurai pu partager avec vous une autre histoire, plus « impressionnante », mais c'est celle-ci qui m'est venue à l'esprit : le stress présent alors que ma propre vie n'était pas en danger, mais un stress extrême parce que j'avais celles d'autres personnes entre mes mains.

J'ai dû puiser dans des ressources internes pour ne pas flancher, pour continuer à penser en étant le plus rationnel possible et en ne cédant pas à l'émotion, en la canalisant suffisamment afin qu'elle ne soit pas la seule à décider. Comprendre l'émotion, l'accueillir, ne pas la refouler mais tenter de la maîtriser m'a permis de rester présente dans la situation.

M'appuyer sur mes pairs, me reposer sur nos compétences et m'engager, m'a aidée à dépasser le stade de l'inaction. Savoir être résilients

nous a permis de durer dans le temps sans jamais flancher.

Bien plus tard, à Paris, je rencontrerai le Colombien et le directeur de l'ONG. Des moments particulièrement forts. Je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de rencontrer les deux Afghans, notamment celui à qui nous devons le dénouement heureux de cette affaire ; mais je leur dédie ces quelques lignes en hommage à leur courage.

BELGIQUE

TÉMOIGNAGE 8

LIO, ANCIEN GRADÉ DU GROUP DIANE (DSU)

« Mindfuck »

Jusqu'à aujourd'hui, je ne sais toujours pas quelles interventions ont été mentalement les plus éprouvantes pendant cette période d'attaques terroristes qui ont touché nos pays. Il est évident que, pour certaines d'entre elles, souvent les plus violentes et les plus médiatisées, nos sens ont été marqués au fer rouge. Pour d'autres missions où, a posteriori, « rien » de particulier ne s'est passé dans le déroulement de l'intervention, il est moins évident d'avouer qu'elles nous ont marqués. Bien au contraire. Je me rends compte qu'on a très souvent nié la chose. « Après tout, il ne s'est rien passé ! » C'est ce que j'appellerai après un *mindfuck*.

Le 21 novembre 2015, la Belgique, et plus particulièrement Bruxelles, sombre dans un chaos et un immobilisme total, suite à la décision de l'OCAM (Organe de coordination pour l'analyse de la menace) de relever le niveau de menace du niveau 3 vers le niveau 4. Ceci est le niveau le plus élevé, correspondant à une menace d'attentat « sérieuse et imminente ». Cette situation extrêmement particulière est due aux attentats tragiques

ayant touché Paris une semaine auparavant. Toutes les stations de métro et de train sont fermées en région bruxelloise. Par précaution, les écoles et les universités ont établi une période non définie de fermeture partielle ou complète. Plusieurs matchs de football et autres activités culturelles seront annulés ou reportés. On est en lock-down.

Depuis ce fameux 13 novembre 2015, beaucoup de choses avaient changé. Même pour nous. Nous étions la seule unité habilitée à pouvoir intervenir en cas de mission « anti-terro » sur le territoire belge, ce qui faisait de nous l'élément incontournable dans la finalisation opérationnelle des objectifs. Très vite, un certain nombre de suspects de ce massacre sont identifiés comme étant domiciliés à Bruxelles, ce qui nous conduit à devoir exécuter successivement plusieurs missions anti-terro dans des quartiers chauds de la capitale.

Le dimanche 22 novembre 2015, je suis à peine rentré à la maison après un enchaînement d'opérations que nous avions sommairement digérées depuis quasiment dix jours, que nous sommes à nouveau sollicités. Mon téléphone professionnel sonne… je décroche immédiatement. « Allô ? » C'est Ruud, un de mes collègues gradés à l'autre bout du fil. « Lio, il faut que tu reviennes *asap*… tout le peloton est rappelé… – Tout le monde ? » Normalement on est rappelé par section, ou par rapport à la nécessité de l'opération, mais jamais tout le peloton. Je ne pose pas davantage de questions mais je me dis que cette fois-ci, ça doit être extrêmement sérieux.

Arrivé à la caserne, je me rends sans plus attendre en salle de briefing où je vois à la tête des collègues qui sont déjà sur place que cette fois-ci… c'est pour de bon.

Depuis hier, le niveau de menace a été élevé à son maximum, mais je me dis qu'il doit y avoir autre chose. C'est notre commandant de peloton qui nous briefe et nous met en garde. Une source pertinente et recroisée serait à la base de l'info selon laquelle un grand groupe armé de djihadistes

serait en route pour faire un nouveau massacre, et ce, avant minuit, mais cette fois-ci dans le centre de Bruxelles.

Tout le monde étant arrivé dans nos locaux, le briefing qui suit est réduit à sa plus simple expression : une exposition très sommaire de la situation puis une idée de manœuvre proposée. On ne reçoit pas beaucoup de détails. Même l'endroit de déploiement n'est pas encore connu. Pressé par le temps, l'officier divise le peloton en deux. Une moitié se rend dans une autre salle où un briefing concis leur sera donné. Je reste avec mes camarades dans le local initial. On ne recevra pas beaucoup plus d'infos.

Pour la première fois de ma carrière, je sens une réelle tension pendant ce court briefing. Je pense que c'est surtout l'incertitude et le peu d'information qui me donnent une boule au ventre. De plus, les jours précédents ont été fatigants, notamment au niveau mental, et je me dis que ça doit être le surmenage qui me fait douter. Très vite, je me reprends. Je regarde autour de moi et je me murmure qu'on est tous dans le même bateau mais que je ne vais surtout pas me montrer vulnérable. Après tout, nous avons déjà vécu quelques très grosses opérations les jours avant et ce n'est pas celle-ci qui va me faire craquer. Cette pensée me donne un boost pour repartir de plus belle. J'essaye surtout de ne pas extérioriser mes émotions. Je suis chef d'équipe et c'est à moi de montrer l'exemple et d'aller de l'avant. On m'a toujours appris que les hommes sont le reflet du gradé qu'ils suivent. Si tu foires comme chef, généralement c'est toute l'équipe qui en pâtit. Je rebondis très vite sous l'impulsion, la confiance et la force que me donne le groupe, et on part ensemble préparer le matériel et les véhicules pour former la colonne.

C'est peu après avoir embarqué tout le matériel individuel et collectif dans les véhicules que je reçois le feu vert du commandement pour partir vers un premier point de rendez-vous avec la colonne d'assaut. J'essaye de faire abstraction des pensées émotionnelles qui veulent envahir mon cerveau et je passe l'ordre aux chauffeurs de faire mouvement. Pendant le

trajet, relativement court, entre notre caserne et l'endroit de rendez-vous, tout semble calme tout à coup. Bruxelles est sous couvre-feu, il n'y a plus personne dans les rues. De temps en temps un taxi apparaît au loin, ou une voiture de police, les feux bleus clignotants jaillis d'une rue adjacente, mais à part ça… rien. Un peu comme le calme avant la tempête. C'est presque effrayant de voir cette scène irréelle de rues désertes. Comme dans un mauvais film de zombies où l'apocalypse a frappé quelques heures plus tôt. Je n'ai pas trop le temps de réfléchir parce que, déjà, on y est. Vu le trafic quasi inexistant, on aura mis moins de sept minutes pour y arriver.

Il fait déjà nuit et on a rendez-vous à l'arrière d'un bâtiment administratif en bordure du canal de Bruxelles. Sur place, nous débarquons et je me dirige immédiatement vers mon officier de commandement. Je le connais bien. Très bien, même. Il a été pendant plus de dix ans mon commandant de peloton. C'est presque un pote. Il est ancien plongeur de combat et le genre de gars qui n'est pas vite impressionné… mais ce soir, je remarque immédiatement qu'il ne réagit pas comme d'habitude.

« Lio, il est 20 h 37, tu as 23 minutes pour te rendre à l'adresse à Molenbeek. »

Et là, on se regarde, et c'est le silence pendant trois secondes. Il sait ce que je vais lui dire, et je sais ce qu'il va me rétorquer…

« Patron, c'est impossible ce que vous me demandez…

– Lio, je sais, mais t'as plus que 22 minutes… », me dit-il en fronçant les sourcils.

Je sais pertinemment bien que je n'ai pas le choix. On doit officiellement commencer la perquisition renforcée avant 21 heures. Au peloton d'intervention, rien n'est impossible et on ne refuse rien, mais rentrer sans aucune préparation tactique dans une maison de quatre étages où logent plus que probablement des djihadistes décidés à en découdre avec n'importe quelle personne qui oserait les en empêcher, et ce, en plein centre de Molenbeek pendant un couvre-feu… c'est quasiment du suicide. Je

ressens à nouveau cette boule au ventre. En fait, cette boule n'est plus logée à hauteur de mes tripes mais plutôt dans ma gorge. J'ai presque l'impression d'avoir un réflexe nauséeux. Je le contiens en me retournant vers les hommes qui sont quelques mètres plus loin en aparté. Là, à nouveau, je ne fais rien transparaître de mon état d'esprit. Pourtant je pense que je n'ai jamais été aussi incertain mentalement. J'essaye de mettre de l'ordre dans mes idées et de faire abstraction des pensées toxiques, mais tout va très vite, trop vite. Je donne le briefing de campagne et nous nous dirigeons vers une vieille camionnette blanche qui va nous conduire à l'endroit d'intervention.

On rentre en file indienne dans ce vieux tas de ferraille par la porte coulissante. Puis on s'entasse comme des sardines, jusqu'à ne plus pouvoir bouger. La porte rouillée se referme… Plus un bruit. Plus personne ne bouge, ni ne parle. J'entends la respiration de mon frère d'armes à côté de moi. Pire, je crois même entendre les battements de mon cœur dans l'étouffoir de mon casque balistique. C'est comme si tout était mis sur « pause » pendant un instant. L'attente est longue avant de recevoir ce putain de feu vert pour pouvoir démarrer. Tout paraît calme mais également sous une tension presque palpable. C'est très étrange comme sensation. J'ai presque envie d'ouvrir la porte et de m'enfuir en courant, mais je n'ai pas trop le choix. J'attends avec empressement la communication radio du commandement pour donner le « Go ! » à mon chauffeur qui se trouve seul dans l'habitacle avant. Les secondes paraissent longues, très longues. J'ai l'impression que ma respiration s'accélère. Et puis, c'est le soulagement… on peut y aller. Le moteur Diesel de la camionnette démarre avec vacarme et on se met en route vers notre destination… peut-être finale. À partir de ce moment-là, le film dans ma tête reprend sa vitesse normale… la radio opérationnelle n'est plus muette et je donne les dernières directives à mon chauffeur tout en l'aiguillant par les petites rues de Molenbeek vers notre *target*.

C’est avec quelques grincements de disques de freins rouillés que notre sous-marin urbain s’arrête quasiment devant l’adresse. Et là, c’est à nouveau cette attente interminable. On ne peut pas rentrer d’initiative à l’adresse. On doit attendre une nouvelle approbation de la hiérarchie afin que la coordination entre toutes les « perquis » soit parfaite… mais là, on est plantés comme des *sitting ducks*. Je me dis que si un de ces malades qu’on vient pêcher a repéré la camionnette comme étant hostile dans ce quartier de merde, on risque de se prendre une grosse rafale de kalash dans la carrosserie… Cette pensée me glace le sang. Le pire, c’est qu’on serait pratiquement certains d’être condamnés sans pouvoir réagir. À nouveau j’ai envie d’ouvrir grand la porte coulissante et de faire descendre toute l’équipe, mais j’arrive à m’abstenir.

J’estime qu’on a dû attendre plus ou moins quarante-cinq secondes avant de pouvoir sortir de cette cible statique. À l’ouverture de la porte coulissante, une bouffée d’air froid pénètre dans nos poumons. Ça me réveille instantanément de ce mini-cauchemar dont j’avais tant hâte de me débarrasser. Les sens à l’affût du moindre signal défavorable, nous nous déplaçons tactiquement vers la porte du *target*. La mission consiste à rentrer dans le bâtiment, de préférence en silence. Prendre place tactiquement à tous les niveaux de la maison pour ensuite rentrer simultanément à tous les étages. Facile à dire mais moins évident à faire vu les circonstances particulières.

Je donne l’ordre à mes « effracs » d’attaquer la porte d’entrée. Coup de bol (parfois il faut en avoir…), la porte est déjà ouverte. Sans tarder, on leur emboîte le pas et on se déplace par équipe, chacune vers son étage respectif. Mon équipe composée de deux binômes se met discrètement en place devant la porte de l’appartement du 3^{e} étage. A priori, on nous a désigné ce palier comme étant la cache du *target* principal. La bâtisse est une vieille maison à deux façades, avec un escalier en bois grinçant de partout à chaque fois qu’on met un pied sur une marche. À ce stade de la progression,

mon sens auditif est tellement mis en mode « berger allemand » que j'entends le moindre bruit. Il fait noir dans cette cage d'escalier sans fin, mais j'y perçois le moindre objet comme en pleine lumière. Je suis devenu hypersensible à mon environnement.

Nous voici enfin arrivés à l'étage qui nous a été désigné, mon premier binôme se place devant la porte de l'appartement. Le palier est si étroit qu'on est pratiquement obligés de se mettre de biais dans ce putain de couloir. On est comme coincés entre le mur et la rampe de l'escalier. Je ne peux plus avancer, avec les deux gars devant moi, qui eux-mêmes sont coincés devant cette maudite porte. Se tourner sur moi-même est impossible et reculer n'est pas une option, vu que le deuxième binôme est positionné derrière moi. À partir de ce moment-là, c'est l'attente incessante. Je chuchote quelques mots code par la radio à mon officier coordinateur pour lui faire comprendre que mon équipe est en place et prête à passer à l'action. Il nous répond d'attendre son « Go » avant d'enfoncer la porte… Je retiens mon souffle et ne réponds plus verbalement mais je pousse deux fois sur mon *push to talk* pour lui faire comprendre que j'ai reçu son message.

L'attente est longue, très longue, trop longue. Je commence à avoir le temps de me faire un film dans la tête. Je me dis qu'on est comme des rats. Que c'est probablement un traquenard, que ce bouffon dans sa piaule va tirer une rafale à travers la porte ou nous balancer une grenade dans le couloir. Derrière ma visière balistique, je ne vois que le dos de la veste de mon numéro deux et l'arrière de son casque lourd. Mon camarade doit bien faire 1,95 m et 95 kg. Tout ça pour dire que j'ai une montagne devant moi et qu'il me cache toute la vue. Je n'ai aucune idée de ce qu'il se passe à peine 1,50 m plus loin. J'entends à nouveau le battement de mon cœur dans mes oreilles. On est dans une situation de point de non-retour. Et là, pendant un court instant, c'est une partie de ma vie où le temps part en vrille. Tout est en distorsion. Le temps passe au ralenti, presque à l'arrêt. Je suis comme

dans un huis clos, un endroit sous vide. Pendant un court instant, je me vois un peu en retrait, comme si j'avais une perspective en surplomb. Je suis persuadé qu'on va mourir dans les secondes qui viennent. Je prends ma prédiction et ses conséquences assez sobrement. En fin de compte, je me dis que si ça doit s'arrêter ici, je ne regrette pas grand-chose. Soudain, je suis brutalement tiré de mes pensées par le message radio qui pénètre par l'oreillette de mon casque. Quel soulagement, c'est le « Go » ! Cette geôle spatio-temporelle où j'étais coincé pendant quelques secondes est instantanément anéantie. Je donne une tape sur l'épaule de mon numéro deux qui, d'un grand coup de bélier, défonce la porte. Tout reprend son cours normal et on exécute cette perqui comme on en a déjà fait des centaines.

À l'intérieur, on tombe directement sur notre client. Il n'est pas surpris de nous voir et ne montre aucune résistance. Sa femme et sa mère se trouvent là également. Une fois tout sous contrôle, je me rends compte que j'ai agi et exécuté par automatisme. Sans réfléchir. Sans peur ni angoisse. Comme on nous l'a enseigné pendant la formation.

Une fois de retour à la caserne, on a eu un debriefing et, quelques heures après, on repartait pour une mission semblable. Sur le moment, je n'ai pas eu trop le temps d'y réfléchir, de penser à ce qui s'était passé dans ma tête. Ce que cette mission avait fait remonter en moi et la réaction sensorielle et physique que j'avais ressentie. Bien évidemment, je ne pensais surtout pas avouer à qui que ce soit du peloton que j'avais eu un moment de doute ou de faiblesse. L'admettre, c'était perdre sa place dans cette meute de mâles alpha.

Ce n'est que quelques semaines plus tard, après des dizaines d'autres opérations, que j'en parle par hasard, et avec prudence, à un frère d'armes. Un camarade qui a l'air d'être fatigué du rythme soutenu qu'on maintient dans l'exécution et la succession de ces missions « terro ». Lui aussi aura eu une expérience semblable pendant cette mission. Après coup et quelques

années plus tard, pour certains les langues se délient un peu… et ça me réconforte de ne pas être le seul à avoir connu des sentiments de peur et d'incertitude.

Après quinze ans de bons et loyaux services, je décide de quitter le job qui était ma vie. Ce travail qui était plutôt mon hobby m'avait exténué ces dernières années. J'étais fatigué mentalement mais je ne m'en rendais pas compte. C'est en passant dans la vie des « mortels » que je réalise rapidement que tout va trop vite dans ma tête. Je n'arrive pas à me concentrer, à structurer les choses comme je pouvais le faire avant. Mon cerveau fonctionne à trois cents à l'heure jour et nuit. Je dors très peu et de façon fragmentée, ce qui fait que je deviens imbuvable envers tout le monde. Je ne supporte plus rien. Le moindre bruit, un peu de désordre organisationnel ou le plus petit changement de programme me fait flipper. Pour moi, rien ne tourne comme je le veux. Le moindre problème de vie devient démesuré et je n'arrive plus à les gérer comme quelqu'un de normal. Moi qui avais toujours tout sous contrôle, je ne me reconnais plus… C'est quand, pour la première fois de ma vie, je m'enflamme verbalement envers mes enfants, que je comprends que ma situation mentale n'est plus la même. Un ami proche me fait également comprendre que j'ai changé. Que peut-être je devrais consulter un médecin.

C'est en faisant un bilan personnel, des années plus tard, que je m'autorise à constater que ce ne sont pas toujours les missions les plus spectaculaires qui s'entasseront dans ce sac à dos émotionnel que je porterai tout au long de ma vie. La charge de travail soutenue, pénible et incessante combinée avec ce que j'appellerai un *mindfuck*, une escroquerie de l'esprit, est gravée en moi jusqu'à la fin de ma vie. Cette dichotomie de l'esprit entre être certain de perdre la vie et la résultante qu'il ne se passe rien est pour moi aussi éprouvante que des interventions qui, opérationnellement, ont été beaucoup plus difficiles.

Aujourd'hui je pense que je vais mieux. En tout cas, j'ai changé. En quelque sorte, j'ai atterri dans la vraie vie. Une vie où j'essaye de profiter des moments précieux avec ma famille et mes amis. Cette vie qui est tellement précieuse mais dont on ne se rend pas toujours compte de la valeur qu'elle peut avoir. Cette vie qui est la mienne et qui, à plusieurs reprises, a failli s'arrêter brusquement.

L'ŒIL DE L'EXPERT
Par Christophe Baroche

DE CORPS, D'ESPRITS ET D'ÂMES

Une équipe ne fonctionne bien que lorsque les différents membres qui la constituent ressentent et expriment de la solidarité les uns envers les autres. Il y va de la survie individuelle et de celle du groupe. Cette cohésion, cet esprit de corps, cette fraternité d'armes n'est pas un vain mot chez les forces spéciales et unités d'élite.

Dans ces groupes plus restreints en nombre, et particulièrement en opération, ce lien spécifique va prendre corps de façon concrète.

En groupe, l'impact du choc est réparti, diffusé sur l'ensemble telle une mêlée de rugby. Le groupe est une entité dans la confrontation, une machine, « un corps » unifié : les membres ne sont plus qu'un, articulés les uns aux autres, sortis d'un même moule, « identiques » ; il y a interdépendance entre eux, animés par la même dynamique et par le même état d'esprit. Savoir, sans même le voir ou le vérifier, comment l'autre va réagir, se positionner, progresser, vous couvrir et contre-attaquer… : il faut atteindre un niveau de connaissance et de confiance très élevé, au moyen d'un ingrédient qui ne va pas forcément de soi lorsque l'on parle d'unités d'élite.

Un haut niveau de cohésion n'est possible que si une « affection » existe entre les membres d'un groupe. Le lien affectif entre les membres d'un groupe leur permet de s'identifier à chacun d'entre eux. *L'autre est un peu moi, je suis un peu lui.* Si l'on veut parler de lien fraternel, l'élément affectif est central. Il faut pouvoir être touché par l'autre dans son corps et son esprit. Cela n'est possible que s'il y a un partage de ce que l'on ressent. S'exprimer sur son vécu est une action que l'on exerce sur les autres et qu'ils exercent sur nous. Cela n'est pas une donnée immédiate, cette proximité se construit avec le temps, les événements, une vie en commun et une menace partagée.

Ce lien permet d'affronter et d'aller là où nous n'irions peut-être pas tout seuls. Le groupe sert à répartir l'anxiété, le stress, il le dilue entre chacun des membres. Parallèlement, la force et la confiance s'en trouvent démultipliées.

Dans l'action, cette fraternité permet de ne pas être trop préoccupé par sa petite personne et ainsi de mettre à distance ses émotions, ses pensées. Il faut rester concentré sur ce qui se passe, pour veiller sur l'autre qui fait de même pour

soi. Il s'agit peut-être là de la transposition tellement entendue dans l'enfance d'une parole parentale : « Fais attention à ton frère… veille sur ton frère. » L'autre devient plus important que soi-même. Chacun faisant pour l'autre ce qu'il ne ferait peut-être pas pour lui-même. Se préoccuper des camarades apparaît comme central dans ces groupes. Cette fraternité remplit une fonction de protection physique et mentale dans l'action. Elle permet aussi une forme de lâcher-prise, on s'en remet aux autres. S'il devait arriver quelque chose, le groupe ferait le maximum pour vous sortir de là et vous ramener en sécurité, même s'il devait disparaître en entier.

Cette fraternité est une responsabilité qui peut devenir très lourde, lorsque l'un des membres tombe. Ce « corps » doit affronter la perte d'une partie de lui-même. L'identification au mort est d'autant plus forte qu'il nous est semblable et le ressenti est d'autant plus douloureux que l'on n'a pas pu le protéger. Cette mort est partagée par chacun des membres qui continuent à former un tout. Chaque coéquipier en prend une partie à son compte.

Le groupe comme une famille va faire bloc autour de ce décès et se réorganiser à partir de cette perte. Le groupe est le lieu d'expression des émotions, il l'autorise. Il permet de les libérer collectivement tout en les cadrant. Le défunt va être pleuré, célébré, remémoré… et commémoré, sa place va demeurer. Le groupe ne peut et ne veut se désunir à ce moment particulier, il doit vivre cette douleur avec chacun des membres. Si une séparation devait intervenir à ce moment-là, elle serait vécue comme un abandon peut-être comme une mort de plus. L'équipe est un soutien sans équivalent qui doit combler le manque de celui qui n'est plus là : « serrez les rangs », il doit plus que jamais rester soudé. L'absent est un ciment supplémentaire entre chaque élément que rien ne pourra enlever et qui les maintiendra à jamais unis au nom de sa mémoire. Au sein du groupe on ne meurt jamais vraiment, tant qu'il y en a un qui reste pour dire que vous étiez là.

FRANCE

TÉMOIGNAGE 9

PHIL, ANCIEN MEMBRE DE LA BI ET BRI PP

« Une sensation de malaise s'empare immédiatement de moi »

La colonne est en place sur la porte d'accès livraison de l'Hyper Cacher, l'effraction chaude[1] est notre top inter, la tension est palpable. Le dernier message radio que nous avons reçu pendant que la colonne se met en place est le suivant : « Les gars, on va y aller, il y a de l'explo à l'intérieur… »

Je me souviens[2] des jours qui ont précédé l'assaut de l'Hyper Cacher, notamment le 7 janvier, date de la terrible action meurtrière sur *Charlie Hebdo* où des policiers parisiens ont également trouvé la mort. À cette époque, je faisais partie de la brigade d'intervention, une des composantes de la BAC[3]. Cet ensemble, piloté par la BRI, est immédiatement activé. La traque vient de commencer pour plusieurs jours… La France n'a pas vécu d'attaque de cette ampleur sur la capitale depuis bon nombre de décennies.

Sur cette période nous passons la plupart du temps en « lourd » (pour un opérateur, « s'équiper en lourd » signifie porter gilet, casque et matériel d'intervention), à vérifier les différents points sur lesquels nos objectifs peuvent se trouver. Nous intervenons en Picardie avec le RAID et le GIGN

pour fouiller une zone importante, composée essentiellement de villages, où les deux terroristes semblent se trouver.

L'équipement lourd devient de plus en plus contraignant dans ce type de configuration de fouille où du matériel plus léger, tel que des porte-plaques, est plus adapté pour les opérateurs. Mais à cette « époque », qui n'est pas si lointaine, les groupes d'intervention de la Police nationale évoluent essentiellement sur des crises en milieu urbain, pour la plupart localisées dans des bâtiments ou des maisons. Physiquement, je me trouve dans la catégorie des « chats maigres » : 1,71 m pour 65 kg ; avec le matériel (armement, équipement, gilet et casque lourd), j'atteins facilement les 90 kg. Le soir, fatigué, je demande à ma compagne de me masser les trapèzes pour m'aider à récupérer ; le poids du gilet lourd et surtout du casque met mon physique à rude épreuve.

Au fil des jours, mon état de fatigue s'accentue, sans toutefois être problématique. Je dors plutôt bien, malgré cette situation qui accapare mes pensées. Les phases de sommeil semblent être moins réparatrices lorsqu'il y a une tension sous-jacente. Inconsciemment je suis aux aguets de la moindre sonnerie, du moindre signal provenant de mon smartphone allumé H24…

Outre l'aspect opérationnel il me faut expliquer la situation à mes proches, en employant des mots abordables pour les plus jeunes qui ne comprennent pas, ou mal, ce qu'il se passe. À mon domicile, je n'ai jamais évoqué ce type d'intervention en présence de mes enfants. Beaucoup d'informations, souvent les mauvaises, circulent dans les établissements scolaires et il faut répondre un minimum à certaines questions. J'ai en mémoire un dessin de mon fils représentant une équipe de foot dont les joueurs ont la tête coupée, etc.

Le vendredi 9 janvier en fin de matinée, nous nous projetons pour fouiller des lieux susceptibles de servir de planque aux terroristes. Un long cortège de véhicules de police arpente les rues en direction de la zone. La

tension est palpable au niveau de la population qui s'écarte pour nous laisser passer comme elle ne l'a jamais fait auparavant. Le spectre du terrorisme est omniprésent dans les rues de la capitale. La veille, sur la commune de Montrouge, une policière intervenant sur un accident de la voie publique a été abattue d'une balle d'AK-47 dans le dos ; un de ses collègues est également grièvement blessé.

Treize heures, l'attaque de l'Hyper Cacher vient de commencer, nous recevons immédiatement pour instructions de nous rendre sur place ; une multitude d'informations circule sur nos smartphones, radio-police fonctionne parfaitement en parallèle de la voix officielle.

Sur le périphérique, la circulation est saturée et, très vite, nous nous trouvons dans l'incapacité d'avancer. Une seule solution s'offre à nous : continuer notre progression à pied, laissant nos véhicules dans le flot de la circulation, sous le regard médusé des automobilistes. Je n'ai pas vraiment de souvenir précis concernant mon état émotionnel en cet instant, le fait d'être en mouvement, dans l'action, empêche de se poser trop de questions. Mais une chose est certaine en tout cas, nous partons sur une situation de crise majeure avec une multitude d'otages.

La porte de Vincennes n'est qu'à une centaine de mètres, nous commençons à relever les collègues des différents services qui se sont postés autour du magasin afin de couvrir les accès.

Je me trouve en premier lieu le long de la rampe d'entrée du périphérique nord au niveau de la porte de Vincennes. Hormis la fatigue dont je parlais précédemment, je me sens bien, eu égard aux événements. Pour les opérateurs, une longue période d'attente commence, nous nous sommes dissimulés derrière une rambarde de béton pour nous protéger en gardant un appui feu sur la porte d'accès arrière du magasin, la porte principale étant couverte par le RAID. Pour nous prémunir du sol mouillé, nous disposons au sol quelques cartons qui traînent le long de la rampe,

histoire de ne pas avoir « le cul mouillé ». Je garde sur mon bureau une photo de cette phase d'attente plutôt atypique.

En arrière-plan, des collègues ont dévalisé la station-service à proximité pour que nous puissions nous sustenter un minimum avec les moyens du bord ; des Mars, des chips… de la malbouffe que nous sommes contents de trouver dans ces conditions.

Cette phase ne m'a pas paru particulièrement contraignante. Nous avons l'habitude d'attendre sur les interventions – qui, parfois, durent des heures. Sur mon point, nous patientons en silence, il ne me semble pas y avoir de tension particulière dans le groupe ; cependant je ne sais pas ce que ressentent mes camarades. Je consulte ponctuellement mon portable en évitant de répondre à mon entourage proche, préférant rester dans ma bulle.

Sur la rampe, le chef de colonne, qui allait devenir mon chef de groupe une fois à la BRI, demande deux gars pour renforcer la colonne qui se trouve au-dessus de nous le long du magasin. Je saisis cette opportunité pour bouger avec un copain de la BI ; il me semble que nous serons mieux placés en haut que le long du périphérique, où je commence à trouver le temps pesant. À cet instant je ne pense pas à un placement stratégique sur l'intervention mais simplement à la possibilité de bouger sur une autre zone.

Arrivés sur la partie supérieure, avec mon collègue nous rejoignons le groupe qui se trouve en configuration d'assaut d'urgence. On nous informe que le terroriste semble disposé à libérer un otage ; je crois me souvenir qu'il s'agissait d'un enfant. Les préparatifs pour assurer une éventuelle sortie se mettent en place. La tension monte d'un cran. Cependant cette libération n'aura pas lieu. Peu de temps après, une information capitale nous parvient : « le terroriste a de l'explo ». Je ne me souviens pas avec exactitude à quel moment cette information a été donnée (avant ou après l'annonce de la sortie potentielle d'un otage), mais ces quelques mots donnent naissance à un ressenti nouveau. Une sensation de malaise

s’empare immédiatement de moi ; elle part du ventre et remonte au niveau de mon crâne d’un seul coup, une réaction difficile à expliquer même aujourd’hui. Cependant, la cause est claire pour moi : la peur de cet inconnu, l’explosif. La BRI travaille depuis un certain temps sur cette thématique avec des dépiégeurs d’assaut ; à la Brigade d’intervention nous avons eu une formation sur ce sujet, à laquelle je n’ai pas encore pu assister.

Intervenir sur un individu armé ne me pose pas de problème ; j’entends par là que travailler sur un homme armé est plus commun pour nous que de travailler sur un kamikaze avec des explosifs. La méconnaissance de ce type de matériel, de ses effets, me met ponctuellement dans le rouge en amont de l’intervention. Dans un milieu confiné, nos protections balistiques ne seront pas efficaces face à des explosifs capables de souffler la structure.

Je ne me sens pas dans le match, obnubilé par cette information qui pollue mon esprit et mon travail. Je suis présent mais je subis factuellement des mots… car à ce moment nous n’avons qu’une information, et reste à savoir si elle est bonne. Lorsque nous commençons à évoluer vers la porte d’entrée, la tension est toujours omniprésente ; je suis dans l’action physiquement mais avec un sentiment perturbant de blocage qui interfère en partie sur mes moyens et je ne sais pas comment m’en débarrasser.

Nous devons lancer l’assaut quand le collègue du RAID fait sauter[4] la porte métallique arrière donnant sur la réserve du magasin. Paradoxalement, l’élément le plus limitant pour moi devient salvateur dans l’action.

L’opérateur du RAID déclenche l’effraction sur la porte, l’explosion me paraît forte malgré la distance et mon casque antibruit électronique. Toute la pression tombe instantanément, d’un seul coup, un *reset* complet. La colonne BRI se met immédiatement en marche pour lancer l’assaut ; la distance pour parvenir à la porte me semble énorme (l’effraction à l’explosif nous imposait de nous tenir éloignés). Avec deux collègues de la Brigade d’intervention nous nous trouvons face à la porte, derrière les véhicules en stationnement, tandis que l’ensemble de la colonne s’apprête à

investir le magasin. En nage, derrière le bouclier de Benoît et Éric, je vois l'entrée en partie au travers de l'Eotech[5] de mon G36 ; notre position n'est pas judicieuse car nous oublions la présence du THP[6] qui se tient en couverture façade. Au niveau de l'accès, le constat est simple : la colonne ne pourra pas passer, une multitude de débris jonche le sol et l'encadrement de porte. La BAC ne peut pas entrer dans le magasin en premier comme prévu. Une rafale provient de la réserve ; je suis incapable de dire si elle nous est destinée… machinalement, nous nous décalons tous sur la gauche. Quelques secondes plus tard j'entends une série de tirs et d'explosions provenant de l'entrée du magasin où les gars du RAID, nous sachant bloqués, donnent l'assaut. Je ne suis pas capable de livrer un quelconque ressenti physique ou émotionnel sur cette phase de l'assaut tellement j'étais focalisé sur l'action. Sur le côté droit, je vois furtivement un collègue au sol qui se fait tirer par des opérateurs en direction du périphérique.

Benoît, qui se trouve devant moi avec un bouclier, s'avance et le jette au sol pour commencer à évacuer les débris qui jonchent le sol. La colonne commence à progresser dans l'entrée de la réserve tout en la déblayant. Les tirs viennent de cesser à l'entrée du magasin. Étant dans l'incapacité d'entrer, je me dirige avec d'autres opérateurs, vers l'angle de la rue situé à une dizaine de mètres de mon point. Quand je passe l'angle du magasin, je tombe sur un corps adossé à l'Hyper Cacher, celui du terroriste qui vient d'être neutralisé par le RAID. Je le regarde furtivement en poursuivant ma progression.

À l'intérieur, il y a pas mal de particules en suspension, suite à l'assaut ; les corps des victimes jonchent le sol au milieu des denrées qui sont éparpillées sur toute la surface ; le magasin est en piteux état. Les opérateurs du RAID continuent à évacuer les otages qui sont cachés au niveau inférieur du magasin. J'ai l'impression que cela va relativement vite. Je me sens bien, eu égard à mon stress post-assaut, aucune émotion

particulière ne m'envahit, hormis de la compassion pour les victimes qui se trouvent à proximité.

Une fois les otages évacués, ou pendant l'évacuation, je ne me souviens pas précisément, un des dépiégeurs d'assaut de la BRI, Clem, capte notre attention en nous demandant d'évacuer le magasin sans délai. Son collègue, Franck, vient de localiser le sac de bâtons de dynamite du terroriste. Lors de l'assaut, pas mal de bâtons se sont retrouvés disséminés dans le magasin. Il leur faut maintenant sécuriser la zone rapidement ; il y a suffisamment de matière pour faire s'effondrer le bâtiment.

Une fois dehors j'apprends que le collègue blessé est un opérateur de la BI ; la balle a, semble-t-il, traversé son mollet. Ses jours, comme ceux des collègues RAID blessés, ne sont pas en danger.

Mon téléphone sonne à maintes reprises et les vibrations se propagent dans tout mon gilet lourd. Je prends enfin le temps de répondre. Mathieu, le parrain de mon fils, jeune lieutenant sur Paris, vient aux nouvelles pour rassurer ma compagne qui n'ose appeler… Ils ont, comme toute la France, assisté à l'assaut en direct par l'intermédiaire des médias.

Après l'intervention, nous restons sur place en attente des autorités venues saluer l'action des forces de police, puis je retourne au service avec les collègues de mon unité, la BI, à quelques encablures dans le bois de Vincennes. La BRI rentre au Quai des Orfèvres où elle sera accueillie par l'ensemble des flics de la Police judiciaire qui les applaudissent lors de la montée des fameux escaliers du 36.

De notre côté, nous décidons de passer la soirée ensemble, histoire de ne pas rentrer « comme ça » chez nous. Après avoir reconditionné notre matériel, nous nous dirigeons vers nos vestiaires respectifs pour prendre une douche et nous changer avant de sortir. En arrivant devant mon casier, je m'assieds pour enlever mes chaussures d'intervention. Devant moi, je constate qu'il y a quelques marques rouges au sol, des marques de crampons : mes semelles sont couvertes de sang et de matière organique. Je

me souviens de cette image car je bloque un instant en les regardant. Après avoir pris la douche et m'être changé, je sors du vestiaire pour rejoindre le groupe dans notre bureau. Au passage, je dépose les chaussures dans une poubelle ; je ne me voyais pas les nettoyer et les remettre par la suite !

Après l'Hyper Cacher, mon niveau de paranoïa monte d'un cran ; le spectre du « terro » reste omniprésent en ce début d'année 2015, nous savons que la menace est permanente. Cette paranoïa me touche plus dans ma vie privée que professionnelle. Je ne souhaite pas que ma compagne et mes enfants aillent dans des lieux tels qu'un cinéma ou une salle de spectacle. Le Bataclan me donnera raison. En arrivant sur le championnat de France de tir quelques mois plus tard, je retrouve bon nombre de collègues venant de toute la France, qui n'ont donc pas vécu directement les événements parisiens. À ma grande surprise ils sont encore plus paranos que moi, ce qui, je dois dire, ne manque pas de me rassurer ; en plus de leurs armes de tir sportif, la plupart portent leur 2022[7] constamment sur eux. C'est à ce moment-là que j'ai pris conscience de la nécessité de redescendre d'un cran ; ils me renvoient quelque part ma propre image, et je ne veux pas cela. Cependant, je ne réussis pas à le faire aussi rapidement que je le souhaite. D'autant plus que l'année 2015 est loin d'être terminée…

Dans cette même année, j'interviens également sur le Bataclan avec la Brigade anti-commando. Mon état d'esprit est complètement différent de ce qu'il était lors de l'action sur l'Hyper Cacher. Cependant, il y a un point commun : j'ai parfois des difficultés à me situer par rapport à la chronologie et la temporalité lors de l'intervention.

Ma situation personnelle est compliquée ; je viens de vivre des moments peu agréables qui m'accaparent psychologiquement. Le vendredi 13, j'attends ma compagne avec qui je viens de me remettre pour essayer de donner une seconde chance à notre couple, notre famille. Nous devons nous retrouver en soirée pour dîner dans une pizzeria, une fois sa réunion terminée. Nous avons prévu de prendre la route tôt le samedi matin

pour passer le week-end à Honfleur ; j'ai besoin, nous avons besoin, de changer d'air.

Je me rends sur place tranquillement en voiture quand les messages commencent à tomber à propos des explosions du Stade de France ; la confusion est complète, bombe agricole, explo… Pour le moment, nous sommes en stand-by, d'autant plus que le stade est sous la compétence du RAID. Une fois au restaurant, j'avertis ma compagne de la situation, mais à peine sommes-nous installés que le message « retour service » tombe. Parfois les planètes ne s'alignent pas au bon moment. Je la regarde en lui disant combien je n'ai pas envie d'y aller… !

Deux minutes plus tard je suis au volant de mon véhicule personnel en glissant tous les feux rouges pour retrouver le groupe à Vincennes et partir vers la capitale rejoindre la BRI.

Arrivé devant le Bataclan, je me sentais bien par rapport à l'action, l'expérience de l'Hyper Cacher m'avait donné plus de connaissances (notamment sur les explosifs) et d'aisance. Cependant, mes récents problèmes personnels sont toujours bien présents dans mon esprit. Outre une fatigue émotionnelle, ils ont également laissé une trace physique par le biais d'une perte de poids significative de quelques kilos qui se fait vite ressentir avec le matériel lourd sur le dos.

En entrant dans les lieux, la première chose que je me suis dite en voyant le carnage se résume en trois mots : « n'y pense pas ». En me mettant dans ma bulle, je peux également me dissocier de mes problèmes personnels. Vu le contexte, la priorité est la même pour tout le monde : faire le travail et s'en sortir.

Je me trouve au premier étage, sur la droite dans la colonne Bravo de la BRI, en attente de consignes. Plus bas, dans la fosse, il ne reste plus âme qui vive. C'est à cet instant, où l'assaut peut être déclenché à tout moment, qu'un stress m'envahit sous forme de doute. Un doute de merde mais qui a son importance : y a-t-il une cartouche dans la chambre de mon Colt M4 ?

Dans la précipitation, je n'ai pas fait de contrôle de charge lors des manipulations. Il y a une règle d'or dans la police : on ne reste jamais sur un doute.

C'est donc au beau milieu de cette situation, à quelques minutes du déclenchement de l'assaut des deux colonnes, que je me retrouve à faire un léger contrôle de charge… qui se terminera par un coup complet de culasse pour faire monter une cartouche dans la chambre – le plus discrètement possible, je dois avouer[8]…

L'assaut sera donné un peu plus tard.

Le lendemain matin vers 10 heures, l'intervention est finie depuis plusieurs heures ; je marche sur une plage ensoleillée de Normandie, mon commandant m'a donné le feu vert pour partir. J'en suis convaincu, cette coupure m'a vraiment été bénéfique. Le dimanche soir, de retour dans la capitale, nous repartions sur le terrain.

Quand on m'a proposé de participer à l'aventure de ce livre, je me suis posé la question de ma légitimité eu égard aux actions héroïques de certains de mes collègues lors des événements. Après réflexion, je me suis lancé en me disant que cela pouvait être l'occasion de transmettre une petite expérience, une tranche de vie personnelle plus axée sur les ressentis que l'action elle-même. Et, à défaut d'aider, d'éclairer, mettre l'accent sur une partie à prendre en compte lors des interventions : l'humain.

1. Charge explosive destinée à l'ouverture de porte dans cette situation.
2. Je me base sur mes souvenirs, il se peut que certains points soient imprécis.
3. Brigade anti-commando récemment renommée UCT, « unité de contre-terrorisme ».
4. Effraction chaude faite à l'explosif.
5. Viseur holographique.
6. Tireur haute précision.
7. Pistolet SIG-Sauer 2022, arme de dotation dans la Police nationale.
8. Par la suite, je ne m'en suis jamais caché afin de transmettre cette petite expérience aux opérateurs que j'ai eus en formation.

TÉMOIGNAGE 10

DAVID FRITZ GOEPPINGER, ANCIEN OTAGE DU BATACLAN

Le sacrifice de Ramsès

Ma situation de stress dure environ deux heures et trente minutes. Nous sommes le 13 novembre 2015. Ce soir-là, Paris est la cible d'attaques terroristes coordonnées. Alors que la terreur se déverse dans la capitale, je ne suis au courant de rien, puisque j'assiste au concert des Eagles of Death Metal au Bataclan. J'ai alors 23 ans et la fière allure d'un jeune rockeur, barman sûr de lui, profitant de la vie et de l'enivrement du vendredi soir. Il existe ce moment clé où tout bascule. « Tout » étant ma vie, mais aussi celle des plus de mille cinq cents personnes présentes dans la salle.

« Tout » démarre à 21 h 47 alors que les premières balles de 7,62 × 39 mm fusent en plein concert et remplacent le fracas de la batterie de Dave Catching. C'est à ce moment que les différents blocs de terreur se mettent en place : la peur, l'anxiété aiguë, la douleur, le sang, les cris, la certitude que notre vie prend fin. Ma singulière trajectoire dans l'attentat me permet d'être témoin de toutes les actions primordiales mais terribles de la soirée : l'irruption des terroristes, l'explosion de l'un d'eux très tôt, mais

aussi la prise d'otages, jusqu'à leur neutralisation par les opérateurs de la Brigade de recherche et d'intervention de Paris. Au total, l'attentat dure plus de trois heures et fait des centaines de blessés et traumatisés. Quatre-vingt-dix personnes sont assassinées.

Lorsque les terroristes entrent dans le Bataclan, je me trouve alors aux toilettes du balcon. À travers les murs épais, j'entends la batterie qui déraille et les premiers cris. Je suis quelqu'un de sang-froid. Plutôt dans l'action que dans l'analyse théorique d'une situation de danger et, à vrai dire, j'ai l'habitude d'agir par instinct. Je comprends très vite qu'il s'agit de coups de feu et qu'il faut bouger vite. Je pars retrouver deux amis installés au balcon et les mets en alerte, mais à la différence de moi, ils croient à une mise en scène du groupe. Malgré la quasi-certitude qu'il s'agit de tirs, je prends le risque de me pencher par-dessus le garde-fou du balcon. Ce que j'y vois me plonge dans un premier niveau de traumatisme : les corps des centaines de spectateurs allongés, des balles les transperçant et l'odeur de la poudre m'agressant les narines. J'observe, sidéré, une sorte de danse morbide, les gens meurent, les uns après les autres.

Mon esprit bascule, il faut survivre. Le *switch* entre l'habit du jeune rockeur et le survivant est quasi instantané, mais cette fausse « suradaptation » provoque un profond effondrement au fond de moi. La peur horrible de perdre la vie sous les balles d'inconnus ne me paralyse pas vraiment mais crée une sorte d'anesthésie émotionnelle. La peur est là, mais semble intangible, derrière un voile. Je suis dissocié. Les tirs semblent ne jamais s'arrêter. L'urgence est terrible et oppressante : si je ne quitte pas vite la salle de spectacle, je mourrai. L'idée que cela soit la fin de ma vie semble absurde, je buvais une bière il y a seulement quelques minutes. Mon cerveau agite mes membres pour réussir à prendre la fuite. Je quitte le balcon où j'ai perdu la trace de mes deux amis et rampe jusqu'à un petit couloir de service en bout de tribune. Je me souviens parfaitement du frottement sec et pénible de mon jean contre la moquette.

Arrivé dans l'étroit couloir, je rejoins une quinzaine de personnes tout aussi terrorisées que moi. Tout le monde cherche une issue à cet enfer mais personne n'en trouve. Seulement quelques secondes après, les coups de feu se rapprochent de la porte d'entrée de la petite coursive de service. Les coups sont suivis d'un mouvement de foule qui éparpille le petit groupe. Je tente le tout pour le tout et sors par l'une des deux fenêtres du couloir mais me retrouve pendu au-dessus de sept mètres de vide. À mes pieds, s'étale le passage Saint-Pierre-Amelot qui longe le Bataclan. Au niveau du bitume, une issue de secours s'ouvre et laisse s'échapper une trentaine de personnes qui courent dans tous les sens pour éviter les rafales qui les suivent. Au bout de dix minutes d'attentat, je pensais avoir atteint le sommet de la terreur, mais j'étais malheureusement à peine au début de son ascension. Je reste suspendu à bout de bras une dizaine de minutes au total. Plus de sang-froid, plus d'analyse, plus de rationalisation de ce que je vis, je vais mourir et j'en suis sûr. C'était cela l'effondrement en moi, la venue de ma fin. Aujourd'hui, je sais qu'aucun n'est prêt à accepter la froideur absolue du terme de la vie, personne.

Malgré la douceur du mois de novembre, je suis frigorifié. Je ne fais pas de sport et mes pauvres muscles sont déjà congestionnés à leur maximum. Je suis accroché à bout de mains sur une tôle d'aération dépassant du mur au-dessus des fenêtres. En forçant pour me retenir, je m'entaille les phalanges, mon sang coule dans mes manches, l'effondrement se poursuit. Dans mon terrible malheur, je ne suis pas seul puisqu'un homme a eu la même idée que moi. Au bord de ces fenêtres, on se prépare tous les deux à mourir. Autour de nous, c'est la fin des temps : les tirs continuent de fendre l'atmosphère et les cris de gens à l'agonie à même la rue me font l'effet d'un coup de pioche sur mon cœur. Quelques instants après, un homme d'une trentaine d'années vient nous déloger, il s'agit d'un des trois terroristes. Il porte une vieille arme usée que j'utilise depuis des années sur les jeux vidéo auxquels je joue. Il nous somme de descendre du rebord de

fenêtre et nous intime l'ordre de retourner sur le balcon. Le jeune homme avec moi s'exécute mais j'hésite. L'espace d'un instant la peur me quitte pour une rage brûlante. J'ai envie de me battre. Envie de lui coller mon poing dans la gueule pour m'enfuir. Sauver ma peau au prix d'une autre. Dans mes mains, les infinies possibilités qu'impliquerait cet acte : ma mort, la mort d'autrui. Je n'ai plus peur mais je comprends que si je passe à l'acte je prends un risque énorme. Je finis par obéir lorsqu'il plaque sa kalashnikov encore chaude contre mon sternum et je pars en direction de l'enfer, le balcon.

Face à nous (nous sommes une dizaine d'otages assis à même le sol du balcon), les deux terroristes se pavanent en s'exclamant tantôt sur l'État islamique, tantôt sur la politique française et plus spécifiquement sur le président, François Hollande. Je n'ai pas vraiment conscience du véritable glissement de situation que je viens de vivre : spectateur, fuyard, otage, otage, otage. Je suis désormais l'objet d'échange de deux terroristes assoiffés de sang. Ces rapides transitions ont réussi à abattre tout espoir de survie. Je rêve, mais celui qui nous a délogés de la fenêtre un peu plus tôt m'en extrait : « Tu penses quoi de ton président ? »

Je suis né au Chili, nous avons immigré en France, mes parents, mon frère et moi en 1996. Sans papiers durant deux ans et en instance d'expulsion nous avons finalement été graciés en 1998. Malgré une intégration totale aux valeurs de la République, nous n'avons jamais demandé la naturalisation par décret. « Je ne me sens pas français », disais-je à mes amis. L'ironie du sort a voulu que ce soit un terroriste qui m'interroge à ce sujet ce soir-là. Je regarde l'homme en jogging qui me braque, et m'interroge intérieurement : « Mais je pense quoi du président, moi ? J'en sais rien. » Alors je réponds, aussi sincèrement que possible : « Je ne pense rien » et renforce l'effet en agitant mes mains pour dire : *«* Nan mais vraiment, je pense que dalle de lui. *»* Mais le terroriste ne semble pas convaincu et insiste par deux fois. Je finis par lui répondre que

je ne suis pas d'*ici.* Il enchaîne en me demandant, curieux, d'où est-ce que je suis ? C'est ma réponse qui met fin à l'absurde discussion qui aura duré une minute. Absurde, idiote, comique presque. Dramatique surtout. À croire son désengagement, j'ai cessé de l'intéresser et il m'ignore en se tournant vers les autres et reprend ses diatribes là où il les avait laissées.

Son comparse abat méticuleusement des spectateurs recroquevillés dans la fosse tout en ayant le pied posé sur le rebord du garde-fou du balcon, détendu. Ma vie semble entre parenthèses, comme le chat de Schrödinger, je ne suis ni en vie, ni encore mort. Plus je passe de temps en enfer, plus je perds la raison, l'insouciance, le plaisir, le bonheur, plus je me perds dans l'obscurité. Je n'ai plus d'armes psychiques pour combattre et mon prétendu sang-froid m'a quitté. Ma suradaptation n'est plus. Je suis en miettes.

L'attentat a commencé depuis une trentaine de minutes lorsqu'un commissaire entre dans le Bataclan et fait feu sur la scène où se trouvait le troisième terroriste. En mourant, l'homme enclenche sa ceinture explosive. Les deux terroristes avec nous perdent pied, la menace change de camp.

L'intervention du commissaire de la BAC Nuit fait glisser la situation, les deux terroristes nous ordonnent d'aller dans le petit couloir dans lequel je m'étais réfugié plus tôt. En quittant la partie « spectacle » du Bataclan pour les coulisses, mes yeux gravent à jamais dans ma tête la salle. Ses sièges rouges, les sacs laissés là, les cris, l'odeur âcre de la poudre mêlée au sang. Sur le moment, j'avais déjà conscience que ces derniers instants creusaient ma mémoire, me brûlaient. Malgré la demi-heure en compagnie de la terreur, mon cerveau poursuit sa marche automatique. Je vis, mais comme un robot. J'accepte en moi la violence, la mort des autres, j'embrasse la possibilité d'y passer. Tout ça fait désormais partie de moi. Le couloir mesure environ six mètres de long pour un mètre trente de large. La fenêtre par laquelle j'ai tenté de prendre la fuite est toujours ouverte et laisse entrer l'air parisien. Nous sommes d'abord assis de part et d'autre de

la coursive alors que les terroristes marchent parmi nous. À l'arrivée, nous apprenons notamment que, comme l'homme sur scène, ils sont tous deux en possession de gilets explosifs.

Au total, la prise d'otage dure environ deux heures trente. Deux heures trente, que je passe debout face à l'une des deux fenêtres du couloir à observer l'immeuble face au Bataclan dans le passage Saint-Pierre-Amelot. Deux heures trente à vivre la terreur et à l'embrasser malgré moi. Nous sommes les objets des terroristes. Au fond de moi, mes envies de révolte sont rapidement tues par les menaces incessantes venant des deux ombres armées et piégées : « Si vous faites les héros, j'en tue un et je le balance par la fenêtre. »

Six appels au négociateur de la BRI permettent de temporiser et d'évacuer des centaines de blessés encore présents dans la salle. Cette promiscuité avec les autres otages me permet de les observer en cachette : ici, un grand homme chauve en costume ; là, un type aux cheveux longs qui me ressemble ; là-bas, une femme qui porte une robe à pois. Je m'accroche à ces visages, à ces silhouettes avec qui j'ai tant en commun, à ces gens avec qui je partage tant sans un mot. Je sais que l'humanité existe encore, je sais qu'elle brillera encore, une infime partie de moi veut y croire. C'est le dernier appel du négociateur qui fait s'abattre la foudre dans la petite coursive du Bataclan. Je finis au fond du couloir, à prier pour ne pas mourir. À m'accrocher à l'idée que tout ceci n'est qu'un instant dans l'abysse.

Une explosion coupe court au temps et à l'espace. Mes quatre-vingt-dix kilos sont projetés contre un mur, ma tête cogne, je suis par terre et la seule chose que j'arrive à articuler est : « À l'aide ! » Mon chuchotement se transforme en cri et je sens une main gantée m'attraper par le col et la ceinture, j'ai à peine le temps de relever la tête que je suis à quatre pattes devant l'immense bouclier sarcophage Ramsès de la BRI effondré sur les marches à l'entrée du couloir. De la poussière, des débris de mur et d'autres fluides flottent dans les airs, mais je distingue des hommes en noir, visage

dissimulé derrière une cagoule. Je quitte le couloir et retrouve l'odeur ferreuse de la salle de spectacle. Comme des torches dans le noir, des policiers sont postés à quelques mètres d'intervalle pour nous guider vers la sortie. Avant de s'en aller, il faut passer devant le bar du Bataclan et, par extension, devant la fosse où gît une pile de corps. C'est là que le dernier fil qui me reliait à la réalité lâche et la question la plus terrible du 13 novembre résonne en moi : « Pourquoi pas moi ? »

Les jours qui suivent ne sont qu'un écho interminable des moments passés durant l'attentat. Mes journées sont comme cassées. Je ne parviens pas à reprendre le cours de ma vie. Je quitte mon emploi et, quelques jours après, ma copine. L'unique chose que j'arrive à matérialiser est mon besoin de changement mais même cela semble impossible car, pour l'heure, je suis en convalescence psychique.

Ma culpabilité me suivra longtemps, des années. Elle me réveillera lorsque je la pensais endormie. Me dégoûtera de moments entre amis. Il m'arrive encore de la croiser au détour d'une conversation, d'une situation normale. En huit années, j'ai dû apprendre à vivre avec cette nouvelle enveloppe. Ce nouveau « moi » qui porte en lui les souvenirs d'une soirée de terreur. Je mentirais si je disais que j'ai tous les jours l'étincelle de vie en moi, mais je lutte. Je lutte tous les jours contre ce que le terrorisme a fait en moi. Il n'y a pas un jour où cette guerre perpétuelle contre mon traumatisme ne me fatigue pas. Alors j'écris, je mets des mots là où je n'en avais plus. J'en parle aussi à des collégiens, des lycéens, à la presse.

Aujourd'hui, les mots sont devenus de véritables alliés, notamment lors du procès, il y a un an et demi. La longueur de celui-ci m'a permis de me plonger une dernière fois dans l'eau froide, mais surtout d'y rester longtemps pour mieux comprendre comment j'ai pu basculer de simple spectateur d'un concert à otage, pour finir victime civile de guerre, le tout en deux heures trente. J'ai, au total, écrit plus de quatre cent mille signes, tout cela mis en forme comme un journal de bord pour France Info. Je

voulais que tout le monde puisse être à mes côtés dans le Palais de Justice de Paris pour que tous aient accès à la salle d'audience. L'attentat a transformé ma vie et continue de creuser ma réflexion sur le monde. Le procès a lavé une partie de ma douleur. Je ne me sens plus victime en tant que telle, bien que je lutte quotidiennement pour ne laisser qu'une place infime à l'événement. Le 13 est un monstre difficilement occultable, une montagne qui fait de l'ombre à la vallée. Mais je garde espoir, peut-être qu'un jour viendra où j'y penserai seulement comme de l'histoire ancienne.

La nuit du 13, la conjugaison des efforts de toutes les forces de sécurité autour du Bataclan a permis la mise en échec de la terreur dans les rues de Paris. Pour mieux comprendre, voir et retirer les images des hommes cagoulés, j'ai voulu aller à leur rencontre. Au fond, simplement pour leur tendre la main et prononcer ce mot simple et pourtant chargé de sens : merci. C'est quelques semaines après que j'ai rendez-vous au « service ». Nous échangeons cafés, repas, rires, et apprenons à nous connaître tout en débriefant la soirée. Au détour d'un des couloirs de la brigade, je rencontre aussi celui qui essuie les vingt-sept derniers coups de feu tirés par les terroristes le soir du 13 : le sarcophage Ramsès. C'est à son contact que je comprends l'abnégation, le sacrifice, l'engagement des opérateurs de la BRI. Chacun des trous dans le kevlar me ramène à une pensée foudroyante mais limpide : « t'es en vie. »

L'ŒIL DE L'EXPERT
Par Christophe Baroche

UNE FORCE TRÈS SPÉCIALE

Lorsque l'on intègre des unités d'élite, il y a une attirance pour le risque et les sensations fortes. Il y a déjà une pratique d'activités physiques avec un risque « vital » où le stress intense est déjà présent et géré : parachutisme, plongée, alpinisme, sport de combat, pilotage… Il y a un besoin de se mettre à l'épreuve, de se dépasser, de repousser les limites. Le choix pour un métier à risque va presque de soi et, pour certains, il faut aller au bout de la logique en rejoignant une unité spécialisée.

Pour ceux qui choisissent cette voie de la confrontation armée, le combat est un peu le stade ultime de leur quête, la raison pour laquelle ils ont été sélectionnés et entraînés. C'est d'abord une rencontre avec soi-même qui s'impose : *Suis-je à la hauteur ? Vais-je faire face ?* C'est ensuite un défi à la mort. *Vais-je survivre ?* Si cette épreuve de réalité est réalisée avec succès, cette rencontre peut laisser des sensations intenses incomparables. C'est une forme d'aboutissement psychologique.

Tous les efforts consentis sont récompensés à cet instant.

Les opérations à haut risque génèrent dans l'organisme, pendant l'action, des décharges hormonales importantes, dont l'adrénaline est la plus connue. À la fin de la confrontation réussie, on retrouve les effets d'une autre molécule appelée « dopamine », dite l'« hormone du plaisir », celle que l'on retrouve dans les addictions.

Constater que tout l'organisme est galvanisé, boosté, voire suradapté à l'événement, est une expérience peu commune. La « victoire » met fin à un doute, à une angoisse que l'on préfère appeler « stress », c'est un soulagement après des sensations hors norme d'une mort possible. L'opérateur peut vouloir revivre cette expérience où son potentiel est à 200 %. S'il enchaîne dans un temps relativement restreint d'autres opérations tout autant maîtrisées, on peut assister à un phénomène d'emballement, voire d'euphorie. C'est alors qu'il faut être suffisamment lucide pour ne pas se laisser emporter par cette force et/ou compter sur un encadrement avisé.

Lorsque la période de repos arrive, un autre phénomène peut se produire. La machine va tourner à vide, elle n'est plus dans le tempo du moment. Il faut

comprendre que tout l'organisme s'est adapté pendant la ou les périodes de confrontation à ces situations dangereuses. Il a été stimulé, voire surstimulé, par une succession de séquences de stress aigu à intervalles, là encore, plus ou moins rapprochés. Toutes ces stimulations vont modifier le fonctionnement du cerveau qui va impacter le cognitif (façon de penser), les émotions (expression), le comportement (réflexes, réaction).

Le retour hors d'une zone de danger ne veut pas dire que ce fonctionnement acquis va disparaître subitement. Plus l'intensité de la mission aura été élevée, plus elle aura duré dans le temps, plus le retour à un fonctionnement antérieur sera long.

Si la mise au repos est un peu longue avant un retour à l'action, il peut se produire un effet de manque. Certains diront qu'ils ont « besoin de leur dose ». Ne pas être sur le terrain, ne pas « faire de sortie », rester au calme de l'arrière, va vite devenir morne et sans saveur.

Le fonctionnement psychique est sous-stimulé ; le sport, le tir, l'entraînement d'une manière générale n'est plus suffisant, même une activité à risque ne l'est plus assez. Un désir de repartir, de retrouver le danger et le groupe peut se faire très pressant.

Si ce comportement est naturel, il n'est pas sans conséquence car il fait apparaître une forme de fuite en avant avec une recherche de danger, une forme de compulsion qui demande toujours plus (on retrouve la même chose dans la pratique des sports extrêmes). C'est alors que les accidents peuvent survenir. Il faut être attentif à cela, l'évaluer, en parler, pour ne pas faire la mission de trop.

Si ce besoin d'une nouvelle confrontation au risque arrive après un drame, notamment la perte d'un camarade, ce qui peut être recherché est plus de l'ordre de la réparation. Le besoin n'est pas de ressentir un état particulier. Il viserait plutôt à chasser un doute, un sentiment d'échec, à rembourser une dette. Il faut s'éprouver encore, s'exposer pour savoir si on mérite de vivre. Paradoxalement dans ce cas de figure, la personne saura mieux que dans l'autre cas que, en fait, elle n'est pas prête à repartir.

AFRIQUE

TÉMOIGNAGE 11

LOUIS SAILLANS, ANCIEN CHEF DE GROUPE COMMANDOS MARINE

« Le scénario du blessé ami tourne en boucle dans ma tête »

Depuis plusieurs jours, malgré les étirements après les séances de sport, je sens qu'une partie de mon dos refuse de s'assouplir et demeure contractée. Il s'agit d'un tout petit muscle qui relie la pointe de mon omoplate à ma colonne vertébrale. Malgré les massages, baumes et traitement locaux, rien n'y fait. Je commence à comprendre que ce muscle n'a pas été « choqué » lors d'une séance de sport, mais que c'est un voyant de cockpit qui s'allume discrètement, mais de façon distincte, pour m'envoyer un message. Je l'interprète comme l'expression de l'état de mon inconscient. Un stress profond devait probablement générer ce blocage inconscient. Stress de quoi ? Je ne sais pas. Mais il était bien là.

Je suis chef d'un groupe de commandos marine d'une dizaine d'hommes. Nous sommes déployés, avec mon groupe, depuis quelques semaines dans le Sahel. L'océan breton de notre maison mère Lorient a laissé place à de grandes étendues de sable et de rochers.

La rythmique de notre déploiement se passe bien, nous enchaînons les missions plus ou moins intenses. Nous suivons une routine quotidienne d'exercices physiques, d'entraînements en groupe et, parfois, d'une manœuvre en hélicoptère. Le rythme des missions est irrégulier mais l'une d'elles commence à poindre à l'horizon. Il s'agirait peut-être de l'interception d'un groupe de combat adverse.

Les infos sont diffuses, comme souvent. Nous ne savons pas combien de personnels sont en face, ni comment ils sont équipés. On me parle de motos et de pick-up, mais l'officier renseignement ne s'aventure pas trop à aller plus loin. Je fais régulièrement des allers-retours pendant la journée dans le centre opérations pour suivre les activités de nos forces sur le terrain et essayer de deviner si nous allons être engagés. Le soir, nous nous délassons dans les canapés de fortune que nous avons fait fabriquer dans le camp, autour d'une bière locale et de quelques cacahuètes salées.

Au moment où une nouvelle mission nous est attribuée, avec pour objectif un groupe de probables djihadistes qui navigue dans le désert, ma contracture s'estompe, et la mécanique de préparation prend le dessus : préparer l'équipement, organiser le groupe, anticiper un briefing et consulter les pilotes pour les trajectoires, les zones de poser et la capacité d'emport qu'ils nous offrent.

Toute cette petite musique occupe tout mon esprit jusqu'à l'arrivée sur la zone d'action ou je ne distingue que des petits arbustes, plantés dans le vaste désert sahélien. Une fois l'hélico posé et le nuage de poussière estompé, je lance une poignée d'ordres, et la progression vers nos adversaires invisibles commence.

Rapidement, les premiers tirs fusent parmi les branchages. Nous accrochons quelques terroristes que nous arrivons à vaincre. Tout mon esprit à ce moment est tourné vers la sécurité de chacun de mes hommes.

La tension est palpable. C'est une tension particulière. Lorsque nous sommes arrivés dans cette forêt, nous étions fraîchement reposés et

concentrés. Mais dès les premières rafales, la tension devient bien plus épaisse. Une tension dont on ne peut pas se défaire, au risque de commettre une erreur d'attention. Les responsabilités s'enfoncent sur mes épaules comme deux enclumes. Il n'y a plus de doute, l'ennemi est là, il nous attend.

Mon esprit ralentit, j'entre dans un état d'hypervigilance que je reconnais, mais que je ne contrôle pas. Mes yeux, mes oreilles, ma peau, augmentent soudainement leur sensibilité dans cet environnement où je ne vois pas plus loin que 5 à 10 mètres. Le scénario du blessé ami tourne en boucle dans ma tête à chaque mètre franchi. Je récite la petite litanie avec laquelle les instructeurs me tannaient pendant les cours de combat à l'école commando : « Et ici, s'il y a un blessé, comment est-ce que tu vas pouvoir manœuvrer ? Qu'est-ce que tu fais ? Quelles vont être tes priorités ? » Elle me garde en alerte et me rassure. J'ai l'impression de savoir quoi faire en cas de pépin.

Nous serpentons autour des arbustes et gros buissons à la recherche de nos ennemis. La chaleur du jour aveugle les senseurs des hélicos qui ont du mal à observer la zone.

Nous avons progressé d'une centaine de mètres quand nous rencontrons notre premier point dur. Des coups claquent un peu partout autour de chacun de nous. Nous répliquons hardiment pour reprendre l'ascendant sur l'adversaire que nous ne voyons pas. Nous avons seulement localisé l'angle de départ des tirs de la kalachnikov qui nous arrose copieusement. J'encourage les gars à la radio à bien se planquer et à appliquer des feux sur notre nouveau contradicteur.

Je m'attends à recommencer la progression rapidement. Mais en dépit de nos efforts, le combattant en face tient bon. Je décide de nous figer car le terrain ne se prête pas à un contournement. Je demande l'appui des tireurs d'élite depuis leurs hélicoptères Gazelle. Puis nous sollicitons le canon de 30 mm du Tigre, après avoir copieusement arrosé la zone au 40 mm de nos

fusils lance-grenade et de grenades à main. Tout y passe. Rien n'y fait. À chaque fois, le tireur embusqué réplique, comme pour nous narguer.

Je propose à l'autre groupe de commandos de l'air (CPA 10) de monter à l'assaut à son tour. La scène est ralentie, j'entends les tirs qui résonnent autour de moi, des opérateurs qui se hèlent entre eux, je distingue le vrombissement des hélicoptères qui tournent autour de la zone. Les opérateurs enjambent lentement les quelques mètres face à l'ennemi. La radio craquette à mes oreilles mais je ne l'entends plus. Je me souviens alors de mon dos, de ma contracture qui a disparu depuis que je suis sorti de l'hélicoptère. Je me sens en retrait de la scène tandis que le temps me paraît presque à l'arrêt.

Je sors de cette torpeur avec les tirs des CPA 10 qui craquent à quelques dizaines de mètres de nous. Ils se feront repousser une nouvelle fois. Nouvelle salve de tirs d'appui. Nous lançons encore quelques grenades. Enfin, après de longues minutes d'échanges de tirs, nous monterons de nouveau à l'assaut de notre ennemi invisible pour découvrir un corps recroquevillé au cœur d'un buisson très dense. Nous nous mettrons à trois pour l'extraire de son sarcophage végétal plus tard.

Les annonces à la radio d'autres points chauds devant nous épaississent la tension dans mon esprit. Je sais que tout le monde est dans un état semblable autour de moi. Un tir dans un buisson presque au niveau de mes pieds me fait bondir. Je me souviens avoir fait un mouvement de menton sur le côté en me disant que je l'ai échappé belle quand je comprends qu'il s'agit du tir d'un de mes opérateurs à mes côtés. Calibrée en 7,62 mm, sa gerbe est belle et le claquement bien sonore. Il a fait un tir de semonce par réflexe lorsqu'il a pensé distinguer une ombre ennemie dans le feuillage. Décidément, nous sommes tous à fleur de peau !

Après la fouille de quelques buissons et un dernier échange de tirs avec un adversaire que nous arriverons à faire prisonnier, ma tête continue de vibrer, avec les échanges d'informations et la prise en compte des

différentes situations. Avec l'arrivée de la nuit sur zone et une fois la menace réduite, mon état d'hypervigilance s'estompe au profit de la coordination d'un ballet de drones et d'hélicos pour préparer la récupération.

Je prends conscience que cette nuit qui nous enveloppe m'apaise et me ramène à mes classes, à Lorient. Lorsque j'avais entamé ma formation commando, la nuit était source d'angoisse et de peur. La perte de repères visuels, le froid, l'obscurité et les bruits inquiétants de la forêt au début des exercices de topographie, durant lesquels j'étais plongé, seul, au milieu de la campagne bretonne, me stressaient au plus haut point. J'avais peur de me perdre, de ne pas réussir l'exercice, de me blesser. L'absence de bruit dans les villages ou sur les routes contribuait à me faire sentir seul et oppressé.

Puis, progressivement, j'ai pris l'habitude de m'immerger dans cette mer noire et enveloppante au point d'en devenir familier, comme une vieille amie que l'on retrouve. J'apprendrai à en faire mon alliée de choix, préférant les opérations de nuit aux opérations de jour. Et, comble de la situation, je veillerai à distiller cette même peur nocturne dans le cœur de nos adversaires à chaque fois que l'occasion me sera donnée. Comme cette fois où nous saisirons un ennemi dans son sommeil, provoquant chez lui une expression de terreur à la vue soudaine de grandes masses noires interrompant ses rêves.

Je retrouve le sourire en observant les étoiles d'une voûte céleste splendide entre deux comptes-rendus auprès de mon chef. Malgré l'apaisement, mon esprit continue de fonctionner à plein régime sur le chemin du retour depuis la soute de l'hélicoptère, comme une toupie lancée que je ne peux pas arrêter. Je suis les échanges radio, de plus en plus lointains à mesure que je m'endors doucement, malgré les vibrations de l'appareil.

En arrivant sur la base, nous débriefons puis vaquons à nos activités. Je ressens le poids de la mission qui s'allège de mes épaules à mesure que

nous nous reconditionnons. Le petit pincement dans mon dos réapparaît. C’est comme une cloche dans mon inconscient qui sonne discrètement pour me dire « la mission n’est jamais finie ».

TÉMOIGNAGE 12

SEB, ANCIEN NAGEUR DE COMBAT COMMANDO HUBERT

« Joyeuses Pâques »

Avril 2009, au large de la Somalie, prise d'otages sur un voilier, nous allons être parachutés en mer avec le groupe après un décollage de Djibouti. On s'équipe dans l'avion après une petite sieste, la lumière rouge apparaît, les largueurs nous vérifient avec nos caisses étanches qui seront larguées en même temps (notre matériel pour la mission est dedans). La porte s'ouvre, le vert apparaît ainsi que la sonnerie stridente que tout parachutiste connaît lors d'un saut.

J'avais oublié le fameux choc à l'ouverture d'un parachute automatique, toujours cette petite boule au ventre avant le saut, que ce soit en ouverture retardée ou en automatique. On doit également se rappeler les petites choses à faire pour atterrir dans l'eau en espérant ne pas croiser la route d'un Jean-Louis (requin) – eh oui, il y en a quelques-uns dans l'océan Indien.

Après notre récupération par une frégate, on déconditionne le matériel et vérifie que rien ne s'est cassé ou noyé. Une personne du bord nous montre notre chambre qui sera l'endroit où nous pourrons faire le ou les

briefings. On nous fait un résumé de la situation et, par rapport à celui que nous avons eu en France, ce ne sont pas trois otages, mais cinq (quatre adultes et un enfant de trois ans). On nous apprend que les pirates sont cinq, armés, et font route vers les côtes somaliennes.

L'heure est alors aux négociations – il est question d'échanger la mère et l'enfant contre un officier avec une rançon – tandis que, de notre côté, nous préparons différents scénarios pour l'intervention, en choisissant le matériel adapté selon l'option choisie.

Nous apprenons que les négociations n'avancent pas dans le bon sens, car les pirates refusent la proposition et préfèrent atteindre la côte avec les otages. Voyant que les pirates se montrent peu coopératifs, il est décidé que les snipers effectuent un tir dans le mat afin d'affaler la grand-voile, ce qui devrait immobiliser le voilier.

Assis dans l'embarcation de transport rapide pour commandos (ETRACO) avec le reste de l'équipe, nous suivons les échanges à la radio, équipés lourds en plein soleil. Heureusement qu'une âme charitable nous a apporté de l'eau car, entre la chaleur, l'attente et l'impatience, tous les sentiments se chamboulent. À cet instant, je pense exactement à ce que je dois faire, tout en restant attentif à l'évolution de la situation. J'avoue que j'ai parfois des moments d'absence, en étant dans mes pensées, d'autant que je devais être chez moi en permission. Moment de pensée furtif interrompu par la radio.

La voile est affalée, mais les éléments ne sont pas de notre côté, car le courant pousse le voilier vers les côtes. À travers les écoutes radios se dessine la possible exécution des otages.

Le lendemain, nous y sommes, il est décidé que l'assaut serait mené en fin d'après-midi au plus tard. Les tireurs d'élite agiront en premier pour que l'on puisse monter à bord si toutes les conditions sont réunies.

Au réveil du matin, j'ai du mal à avaler quelque chose, je pense de façon permanente à mon rôle dans l'action. Je suis équipier, je ne dois pas

me louper pour monter à bord. Avec la présence d'un garde-corps pour enfant (sorte de filet), cela n'a l'air de rien, mais on ne franchit pas un obstacle comme ça facilement, avec tout notre attirail. C'est dans cette phase de préparation que j'ai le souci du détail, je checke et rechecke mon matériel pour contrôler que tout est au bon endroit et que rien ne manque.

Le pacha (commandant du commando) vient nous voir, afin que nous soyons prêts à intervenir. Il va s'ensuivre une attente interminable dans l'embarcation. Il fait chaud, la sueur dégouline de partout et cela me rassure car je ne suis pas le seul. Tout est si calme qu'on pourrait entendre les mouches voler.

On entend le décompte des tireurs d'élites à la radio, chacun prend sa place dans l'ETRACO et je me positionne à l'arrière à gauche. Trois, deux, un, zéro… On entend les tirs des tireurs d'élite, le pilote met les gaz en direction du voilier. La tension et la concentration sont à leur apogée.

J'ai la boule au ventre, l'embarcation arrive à couple du voilier, je souffle un coup et je saute à bord. Nous nous retrouvons à deux nageurs de combat à bord du voilier, j'attends le signale pour rentrer… ça y est, on y est !

Concentration, excitation, stress, tout y passe. Debout, prêt à pénétrer, on entend des claquements et le feu vert arrive. Une fois à l'intérieur, c'est exigu. En bas, deux corps de pirates gisent à terre et un troisième, face à nous, se met immédiatement à plat ventre. Dans la continuité chronologique de mes souvenirs, les deux otages de devant sortent par une trappe avec l'équipe qui était montée sur l'avant du voilier.

Un équipier prend en compte le pirate pour aller vers l'arrière. Je fais sortir l'enfant et la mère du voilier et les confie aux collègues sur le pont. Une fois retourné à l'arrière du bateau, je vois l'infirmier et deux autres personnes intervenir sur une personne au sol. Il s'agit d'un otage qui a été touché et on me fait signe de sortir. À ce moment, je ressens le besoin de me mettre à l'écart. En récupérant les armes des pirates, on s'aperçoit

qu'une des armes comporte une munition percutée dans la chambre, ce qui veut dire que notre ange gardien a veillé sur nous ce jour-là.

Nous avons libéré cinq otages, dont un blessé, et capturé trois pirates.

De retour à bord du bâtiment de la Marine, alors que nous débriefions, on apprend que l'otage est décédé. Malgré les autres vies sauvées, cela reste un échec pour nous tous. Un mélange de déception et de colère vient éclipser ma fierté intérieure d'avoir accompli une telle intervention en mer.

Au cours du débriefing, je ressens soudain des douleurs dans les jambes, comme si je venais de courir un marathon, elles sont devenues extrêmement raides ; et, pour couronner le tout, un mal de tête inexplicable s'empare de moi.

Je me dis que c'est la fatigue, car je n'ai pas trop mangé, et la tension qui retombe. Le soir, après une bonne douche, tout semble être revenu à la normale. Il est évident que j'ai gardé pour moi cette petite faiblesse passagère. Mais de retour dans ma chambre, j'ai dû demander à un gars du bord quelle date on était. Il m'a répondu en souriant : « Joyeuses Pâques ! nous sommes le 10 avril. »

De retour en France, après quelques permissions pour les vacances de Pâques, on a pu voir l'emballement médiatique autour de cette action, et franchement, il n'y avait pas de quoi.

Cette mission est un exemple parmi d'autres de situations que j'ai pu vivre dans ma carrière sur différents continents. Le stress ou les situations que nous emmagasinons lors de certaines opérations peuvent resurgir inconsciemment, c'est un mal invisible. En ce qui me concerne, c'est l'accumulation qui aura eu raison de moi, l'enchaînement des différentes missions à travers le monde.

On parle de certaines choses avec les gars du groupe, dont certains sont des amis, sur le ton de l'humour, afin d'évacuer.

En quittant l'unité pour remonter à la maison mère, j'ai retrouvé ma vie de famille, mon épouse, ainsi que mes enfants. Depuis tout ce temps, je

vivais en « célibataire géographique » dans le sud de la France. Il a fallu que chacun reprenne sa place, ce qui n'a vraiment pas été facile.

Ce retour au quotidien me donnait l'impression d'être mis au placard, je prenais cela comme une punition, ce qui amplifiait ma frustration de ne plus pouvoir partir en mission. Ma tête était plus en mission qu'à l'instruction, alors que j'étais dorénavant instructeur en école, ce qui met un terme aux départs en mission. Il m'a fallu au moins huit mois pour m'adapter, chose inconcevable car notre capacité d'adaptation à n'importe quelle situation, souvent mise en avant, est le point fort des forces spéciales. Eh bien, je vous le dis, ça n'était pas le cas !

Il me fallait dissimuler ce mal-être puisque j'étais instructeur et, bien sûr, les instructeurs doivent être un exemple sans faille. C'est ce que l'on appelle le fameux « charisme ». Au fur et à mesure du temps, je me rendais compte que quelque chose n'allait pas. Mais bon, on est commando, la pointe de l'épée, et le psy n'est pas fait pour nous, mais plutôt pour les cas sociaux, du moins, c'est ce que je pensais.

Je préférais être en mission qu'à la maison. Je me suis renfermé sur moi-même, je n'étais déjà pas un grand bavard, je le suis encore moins aujourd'hui. J'avais l'impression d'être dans mon monde. Une fois, un instructeur avec qui je travaillais m'a parlé pendant dix minutes pendant que nous préparions un cours. C'est lorsque j'ai entendu « tu m'écoutes ? » que mon esprit est revenu ; mon corps était bien là, mais ma tête ailleurs.

Je ne captais pas les messages subliminaux de mon épouse pour me dire sans me brusquer que je n'étais plus dans mon état normal. Qui d'autre que ma moitié pouvait identifier ce genre de choses ? Tout m'insupportait, une porte qui claque ou un bruit à l'extérieur de chez moi me faisait sursauter.

Je ne dormais plus, comme si j'étais en mode « veille », jusqu'à ce que l'épuisement me fasse tomber quelques heures. Faire des courses devenait pire qu'un parcours du combattant, au moins je saurais pourquoi j'étais fatigué. Même quand mes enfants jouaient, je ne supportais plus leur

présence. Quoi de plus horrible que de penser cela de ma propre chair, mon sang et ma vie ? Je m'efforçais de prendre sur moi, car un papa, c'est un superhéros, et eux n'ont rien demandé, si ce n'est l'amour de leur papa.

Lors de ma visite médicale annuelle, le médecin m'a fait passer des tests, et après résultats, il a confirmé qu'il était temps pour moi de faire autre chose. Bien sûr, je n'ai rien voulu entendre sur le moment, même s'il m'a fait remarquer que j'avais eu un comportement d'évitement, voire d'isolement sur la zone de saut. Chose à laquelle je n'ai rien répondu.

En discutant avec un collègue de cette visite chez le doc, lui-même m'a avoué être suivi et m'a dit que je ne devais pas avoir honte de cela. J'ai donc vu un médecin qui m'a expliqué ce qu'il était possible de faire pour aller mieux et m'aider.

Un jour, le psychiatre que je voyais a mis un nom sur ce que j'avais : un PTSD, un syndrome post-traumatique.

Je l'ai caché à mon commandement, de peur d'être considéré comme un faible. L'incompréhension était là : comment dire à mes collègues de boulot que je suis blessé, moi, nageur de combat, sans avoir aucune séquelle visible sur mon corps ? Je prenais des jours de permission pour me faire soigner en hôpital, si bien qu'un jour, le pacha de mon unité a découvert le pot aux roses. D'un côté, le médecin me disait de m'arrêter, mais de l'autre, dans ma tête, cela relevait de l'impossible, et je pensais même que le fait de travailler et faire du sport allait m'aider à combattre cette irritabilité qui ne cessait de grandir au fond de moi.

Ce qui devait arriver arriva. Suite à un pétage de câble, j'ai tout arrêté. La goutte d'eau : une remarque de mon chef à qui je m'en suis pris verbalement et presque physiquement. Heureusement que j'ai préféré taper dans la porte pour me calmer. Je suis ensuite rentré chez moi, afin de me calmer et surtout de ne plus l'avoir en face de moi. J'en avais marre de ces mecs qui passent leur temps à essayer de nous expliquer la vie.

Depuis quatre ans, je suis suivi et cela est nécessaire à mon équilibre. Je dois apprendre à vivre avec ce mal invisible, à l'apprivoiser. Continuer d'avancer et ne jamais s'apitoyer sur son sort.

Le plus dur dans tout cela, c'est de mettre fin au boulot que l'on aime et pour lequel on a fait tant de sacrifices. C'en était fini de la colonie de vacances pour les grands enfants.

Aujourd'hui, je suis civil, depuis un an officiellement, et officier de port adjoint de commerce.

L'ŒIL DE L'EXPERT
Par Christophe Baroche

L'ENNEMI INVISIBLE

La confrontation à la mort n'épargne personne dans ces métiers. On peut penser ou nous faire croire que cette rencontre sera sans effet. Si l'effroi ne nous cueille pas au premier instant, nous laissant sidérés sur place et incapables de continuer, nous pouvons penser que nous échapperons à cette fatalité du trauma.

Lorsque l'on a été sélectionné, entraîné, aguerri, spécialisé pour servir dans une unité d'élite, tant physiquement que psychologiquement, il est difficile de penser que l'on va être impacté par les événements violents que l'on rencontrera. Cette idée peut devenir une conviction et les capacités développées vont rendre ces personnels plus endurants, plus résistants. Cela va surtout les exposer à une multitude de facteurs traumatiques, plus longtemps et plus intensément. On pourrait comparer cela à un boxeur avec une forte constitution lui permettant de mieux encaisser les coups : le mettre K.-O. n'est pas facile, il lui en faudra plus que d'autres pour s'écrouler.

Cependant, à la longue, il aura reçu beaucoup plus de coups et d'une force plus importante que d'autres. Les dégâts sur son cerveau mettront du temps à apparaître mais ils seront catastrophiques.

Flirter avec la mort, ne serait-ce qu'y penser de façon répétée, parce qu'elle arrive dans notre esprit lors de multiples interventions, et s'en sortir sans blessure physique à chaque fois est un leurre sur le plan psychique. Cette pensée inscrira une ligne comme un sédiment dans notre esprit et notre organisme. Toutes ces perceptions morbides au fil du temps vont s'ajouter les unes aux autres en un millefeuille, ces couches sans bruit vont finir par peser.

La mort va pouvoir laisser sa trace sous toutes ses formes : images, bruits, odeurs, goût, sensations physiques. Elle va frapper amis, inconnus, adversaires, et devenir très concrète pour soi… mais nous allons nous oublier, et oublier beaucoup de choses, le voile de l'amnésie recouvrira la majorité de ces cadavres.

Nous aurons quelques flashs, ou sentiments bizarres, quelques souvenirs ou cauchemars épars, quelques douleurs physiques étonnantes, quelques dates particulières aussi, mais quoi de plus normal ? Pourquoi s'en inquiéter ? Continuons à oublier, allons de l'avant, continuons à faire ce que l'on aime, l'énergie est là, le corps tient le coup. Cela fait partie du paquetage.

Même lorsque tout va s'effondrer, se dire que l'on est touché peut être difficile, cela ne correspond pas à l'image que l'on a de soi. La prise de conscience peut être impossible tant l'ampleur de ce qui se passe nous laisse désemparés. On ne comprend pas ce fameux battement d'ailes de papillon, cette goutte d'eau qui nous rend étrangers à nous-mêmes. Nous avons changé sans nous en rendre compte, on ne se reconnaît plus, du jour au lendemain rien n'est plus pareil. Nous subissons les assauts des fantômes qui s'imposent à nous de jour comme de nuit. Nous nous débattons avec nous-mêmes, sommes prêts à nous battre avec tout le monde.

Le changement est pourtant apparu pour l'entourage beaucoup plus tôt, au fil du temps, les signes d'impact ont modifié nos réactions quotidiennes, nos émotions, nos relations, nos intérêts, profondément. Nos proches tentent de nous envoyer des messages, mais nous ne les entendons pas. Il y a déjà un moment qu'ils perçoivent la catastrophe arriver. Ils tentent de comprendre ce qu'il se passe sans avoir les éléments pour le faire. Ils pressentent les conséquences et imaginent les causes. Ils nous diront de lever le pied, de prendre du recul, voire de changer de job. Ils nous voient aspirés de plus en plus par une force qui nous dévore de l'intérieur et à laquelle nous ne résistons que par « plus de la même chose », un refuge dans le « travail », une fuite en avant. D'autre part, s'il est admissible d'avoir un traumatisme psychique suite à une blessure physique (alors qu'il n'y a pas forcément de lien), il est beaucoup plus difficile d'admettre les blessures psychiques sans lien avec une blessure corporelle.

Elles demeurent invisibles pendant longtemps, et leurs origines ont souvent été oubliées. « Il est difficile de penser que l'on est blessé quand on ne voit pas la blessure. » « Et puis, quoi ! j'en ai vu d'autres et je ne suis pas le seul, les autres vont bien. »

Réaliser avant le point de rupture que tout ce que l'on vit en lien avec la mort a un impact sur notre équilibre psychique est un enjeu important. Penser que c'est le prix à payer pour vivre ces situations est une autre façon de se leurrer. C'est un sujet dont il faut être conscient très tôt et s'en préoccuper de manière préventive. Ne mettez pas ce sujet de côté, documentez-vous, intéressez-vous aux programmes qui sont mis en place ou aux techniques existantes. Ne rejetez pas systématiquement les propositions de débriefing psychologiques, ou autres techniques… Plus le trauma aura mis du temps à s'installer plus il sera difficile à déloger (trauma complexe) : il faudra démêler des années d'événements potentiellement traumatiques.

Plus vite vous serez lucide sur les effets d'un traumatisme, plus vous serez attentif aux situations susceptibles de les créer, plus vite vous réagirez à certaines de ses manifestations et moins les conséquences seront importantes.

TÉMOIGNAGE 13

GASPARD, ANCIEN PILOTE DU 4e RHFS

« De la trouille bleue à l'évacuation réussie »

Cela fait cinq jours que nous sommes arrivés ici afin de participer à des évacuations de ressortissants. Nous avons participé à plusieurs exfiltrations sans encombre, dont deux opérations effectuées de nuit dans le quartier des ambassades pour extraire du personnel important. Cette mission est la première de cette importance pour moi ; je suis certes un pilote confirmé, mais il s'agit de mon premier engagement réel dans les opérations spéciales, un saut dans le grand bain. Cette phase d'opération est arrivée au bout d'un mois et demi de séjour opérationnel, où nous avons enchaîné beaucoup d'entraînements, par nuit très sombre et parfois dans des conditions de poussière intense. Les équipages sont donc parfaitement « drillés » (entraînés).

La fatigue se fait sentir, et ce matin le commandement nous demande d'effectuer une nouvelle mission, à nouveau en plein milieu du quartier des résidences des ambassadeurs. De jour, cette fois-ci. Peu de temps après le

début des préparations, nous obtenons un « rouge mission », la situation tactique est défavorable, il y a trop de miliciens dans le secteur. Cependant, dans le courant de l'après-midi, la situation permet à nouveau d'effectuer cette mission, de nuit. L'ordre émane d'en haut, ce qui rajoute une pression supplémentaire. Nous recommençons, perplexes, cette préparation car l'objectif est situé à cinquante mètres d'un de ceux effectués il y a deux jours. Certes nous connaissons la zone, les points de poser, les axes d'arrivée… mais l'ennemi, lui, sait où nous attendre dorénavant. En zone urbaine, les endroits favorables pour déposer et récupérer des commandos sont très peu nombreux. Après quelques propositions pour varier des zones précédentes connues, nous nous résignons à les garder, car les alternatives proposées promettent d'être de véritables pièges. Agir deux fois au même endroit et de la même manière est reconnu comme étant tout ce qu'il ne faut pas faire. L'ambiance dans laquelle s'effectue l'ensemble des préparations est particulière, avec une tension inhabituelle palpable. C'est excitant, certes, mais le risque est très élevé.

Le « briefing » final a lieu avec le général commandant la force en présence. Ce dernier prend la parole en fin de présentation en concluant par cette formule : « C'est un nid de guêpes, je vous envoie au carton. » Cette phrase met directement toute l'assemblée dans l'ambiance de ce qui va se dérouler.

Il est 2 heures du matin, nos cinq hélicoptères de manœuvre, tous bardés de commandos, sont prêts à décoller. Les rotors tournent et les checks radio sont faits. Deux Gazelle ont décollé un peu en avance pour assurer la sécurité de la dépose. Mais là, un des commandants de bord annonce : « présence d'un blindé sur zone ». Ces mots, indiquant une présence ennemie, me font écarquiller les yeux. L'ordre fuse dans la radio : « Détruisez. » La Gazelle tire un missile HOT pour détruire le blindé. La radio annonce alors : « Vert. » Notre module de cinq machines décolle enfin. La présence du blindé n'augurait rien de bon, et j'avais déjà la

sensation que cette mission n'allait pas se passer normalement. Cette sensation qui vous chatouille l'estomac et vous glace le dos. À bord de notre machine, un silence s'est installé, changeant des blagues habituelles. Les seules interventions sur le réseau de bord ne concernent que le déroulement de la mission.

Arrivant sur notre dernière phase d'infiltration, je vire à droite dans le petit bras de lagune prévu. Le silence à bord est troublé par des petits bruits intermittents, « clac », « clac-clac ». Je m'interroge, concentré sur ma trajectoire, je n'ose pas croire ce que j'entends. Ma gorge se tend, hésitant à demander aux autres s'ils ont entendu la même chose que moi. Je jette un petit coup d'œil à gauche pour intercepter un regard, mais personne ne parle dans l'équipage, probablement dans le même état que moi. Mais la question demeure, ces bruits sont-ils des coups de feu ? Passant à côté de l'épave du blindé en feu, je continue la trajectoire prévue et viens poser le Cougar sur un petit carrefour. Les commandos débarquant, les petits bruits s'intensifient et ma gorge se noue à nouveau, confirmant ce que j'appréhende. Je touche alors de ma main gauche l'épaule de Lucas, mon commandant de bord, et lui dis d'une voix étouffée : « Je ne sais pas ce que tu en penses, mais ça pue. – Je suis bien d'accord », répond-il.

À ce moment-là, la machine devant nous qui dépose son groupe en corde lisse s'immobilise, nous décollons alors en faisant demi-tour sur place. Le risque de prise à partie étant avéré, je vole au plus bas, le plus rapidement et le plus précisément possible. Alors que nous avons à peine entamé notre exfiltration, la machine qui déposait son groupe annonce qu'elle est prise à partie par des tirs nourris et est touchée. L'ambiance vient alors de changer radicalement, l'effet de surprise venant de nous échapper. Un cri émanant de la soute et hors du réseau sonore de l'hélicoptère nous interpelle tout à coup. C'est Moon, le quatrième homme qui hurle « Putain ! Merde ! » Nous l'appelons tous chacun à notre tour mais sans réponse… Nous pensons alors au pire, avec la drôle de sensation que cela peut

procurer. Steevie, le mécanicien navigant, se retourne et, après quelques gestes d'explication avec Moon, annonce qu'il s'agit simplement d'une panne de casque. Sans gravité, certes, mais rien qui n'apaise la situation. Alors que nous rejoignons la base au plus vite afin de ravitailler, nous suivons la situation par radio. La machine touchée a réussi à redécoller tant bien que mal.

Une fois posés, nous ravitaillons, rotor tournant. Pendant que Moon s'affaire à trouver un casque fonctionnel, je sens une boule se former dans mon estomac. Je vois les mécaniciens faire le tour de la machine avec des lampes de poche, afin de vérifier l'absence d'impacts de balle. La situation étant défavorable, la mission est annulée et les deux déposes supplémentaires qui devaient être effectuées n'auront pas lieu. Malgré tout, il faut retourner récupérer les deux groupes de commandos laissés sur place et qui sont en plein accrochage. Il est prévu que ce soient les deux Cougar qui y retournent, et je sens clairement une trouille bleue me glacer le sang. Une envie de ne pas y aller m'envahit, s'opposant à l'envie d'en découdre et la nécessité d'aller récupérer ceux laissés là-bas. L'attente au sol est longue, rendant cette sensation encore plus difficile à supporter et je réfléchis déjà aux endroits où nous pourrions récupérer les commandos. Aucune alternative ne me vient à l'esprit.

Nous recevons le « vert » et, dès le décollage, l'adrénaline et la concentration reprennent le dessus sur mes appréhensions. À l'approche de la zone d'action, je vois au loin les rafales de mitrailleuse envoyées par le Cougar d'appui. Je reste concentré sur ma trajectoire. Survoler une surface d'eau de très près est extrêmement exigeant. Sous jumelles de vision nocturne, la surface devient quasiment monochrome, il faut davantage surveiller ses paramètres et piloter avec le maximum de précision. À peine avons-nous rejoint notre zone d'attente que nous obtenons un « vert récupération ». Je prends alors l'itinéraire prévu, au plus près de l'eau pour ne pas être décelé. Mais arrivant au bout du petit bras de lagune, la radio

annonce : « Rouge, rouge, demi-tour ! » Il est alors hors de question de s'engager sur la zone d'action et de dévoiler la machine. Mon sang ne fait qu'un tour, d'un coup de manche je mets la machine sur la tranche, je tire sur le levier de pas général pour obtenir de la puissance moteur et j'accompagne en bottant au palonnier. La machine tourne au ras des flots dans un mouchoir de poche et nous repartons vers la zone d'attente.

Avec humour et en référence au film *The Matrix*, j'ai alors « l'impression de voir la Matrice ». En effet, grâce à l'entraînement de ces derniers mois et à la parfaite connaissance de ma machine, j'ai pu effectuer cette manœuvre exigeante de manière impeccable. Des palpitations me reviennent encore en écrivant ces lignes, les mêmes qui me parcouraient lors de cette manœuvre. Quelques minutes s'écoulent, on nous donne à nouveau le « vert » et nous repartons. Au bout du petit bras de lagune, il y a un boulevard éclairé.

Je ne fais alors qu'un avec ma machine et j'ai l'impression de littéralement sauter par-dessus pour aller me cacher au-dessus de la zone boisée qui, elle, est dans l'obscurité. Je vire à gauche pour aligner la machine sur l'axe de poser. Les commandos nous attendent un peu plus haut sur le boulevard. Lucas me guide, nous cherchons à les apercevoir, je scrute le sol en arrivant doucement. Une énorme gerbe d'obus traçants passe en travers de mes jumelles de vision nocturne, c'est le Cougar d'appui qui effectue des tirs pour appuyer notre arrivée. Après avoir marqué un temps d'arrêt en pensant que j'avais fait une ânerie, je reprends ma trajectoire. Les commandos sont devant nous, mais où ?

Nous arrivons en diagonale sur le boulevard, qui est en pente sur notre gauche avec des lampadaires espacés de manière régulière. Il y a entre chaque lampadaire des petits poteaux métalliques. S'ajoute à cela un mur de chaque côté du boulevard, des grands arbres débordant des terrains avoisinants et des lignes téléphoniques. Un vrai jeu d'enfant pour faire entrer un rotor de 16,50 m sans rien toucher. « Ils sont là », annonce Lucas.

Je botte à gauche. « Tu es sûr que ça va rentrer ? », lui dis-je. Plus expérimenté, il me répond « oui, t'inquiète », alors je me fie à son jugement. Moon me guide pour faire descendre la machine comme on fait entrer une pince dans un tube à essai. Alors que nous sommes pris à partie du côté gauche, Moon riposte avec la mitrailleuse de bord. Je suis tellement absorbé par mon pilotage que je m'en rends à peine compte, l'ambiance sonore est irréelle.

Au moment où la roue arrière droite touche le sol, à environ 3 m sur ma droite, j'aperçois un poteau métallique. Son extrémité est dangereusement proche du disque formé par les pales qui tournent. Je viens descendre aussi bas que possible jusqu'à garder un espace de 60 cm environ entre le rotor et le poteau. Je ne suis donc pas en mesure de poser complètement l'hélicoptère, la roue arrière gauche restant dans le vide. Pour la première fois de ma vie, je découvre alors une scène de guerre : des miliciens neutralisés jonchent le sol, çà et là, me laissant une nouvelle fois une boule dans la gorge. Les commandos sortent de leur cachette, ils étaient tapis dans un fossé le long du mur en face de nous et courent vers nous aussi vite qu'ils le peuvent. L'embarquement dure à peine quelques secondes. Je sens clairement un léger dérapage sur la gauche et je le contrôle immédiatement.

Je regarde en l'air pour apercevoir notre couloir de sortie, l'arbre qui était devant nous à droite me donne l'impression de s'être refermé sur nous, et c'est donc l'obstacle sur lequel je me focalise. Le dernier commando à monter dans la machine tape sur l'épaule de Moon, qui me donne alors le « vert décollage ». Les tirs reprenant sur notre gauche, je procède à une montée rapide. « Gaffe au lampadaire », annonce Moon toujours en train de riposter. Trop tard ! Un bruit fort accompagné d'une gerbe d'étincelles nous surprend, plongeant aussitôt le boulevard dans l'obscurité. L'incrédulité se saisit de moi, non ce n'est pas possible, ai-je heurté un obstacle ou sommes-nous touchés ? Je m'attends alors à sentir la machine embarquer d'un côté ou à tomber, mais rien de tel, elle reste stable malgré d'intenses vibrations.

Steevie scrute les indicateurs mécaniques et annonce : « Les paramètres sont corrects, tu peux continuer. – On se casse », reprend Lucas.

J'arrache comme je peux la machine blessée et j'emprunte l'itinéraire de retour prévu. Le poser d'urgence pouvant arriver à tout instant et la zone étant connue, je vole le plus bas possible et j'annonce tout ce que je vois et que je dois éviter. Dans mon esprit, avec nos avaries, nous devons aller nous poser sur l'aéroport, mais je suis choqué par ce qui vient de se produire et focalisé à deux cents pour cent par tenir en l'air une machine endommagée, mon jugement en est altéré. Lucas annonce : « On pose à Golf Hotel », il s'agit alors du seul confetti de territoire sécurisé dont nous disposons et distant de quelques kilomètres. Nous effectuons la manœuvre d'approche mais n'ayant pas le point dans mon GPS, c'est Lucas qui prend les commandes pour nous axer dessus. Une fois fait, je reprends les commandes pour effectuer l'atterrissage d'urgence.

J'exécute l'approche dans un grand champ herbeux. J'aperçois d'énormes trous dans le sol, certainement laissés par les lourds hélicoptères russes MI-8 qui ont dû poser là avant nous. La machine oscillant, je n'ai qu'une crainte : qu'une roue se bloque dans l'un d'eux et que l'appareil se couche. Mais rien de cela, le poser est doux. Je baisse le levier de pas général et Steevie procède à la coupure des moteurs : nous sommes sauvés ! Assis dans nos sièges, nous voyons le rotor ralentir, et attendons tous trois de pouvoir constater les dégâts sur la machine. La pâle la plus endommagée vient s'immobiliser juste devant moi à droite.

Hagard, j'enlève mon casque, je reste prostré et je prends mon visage dans mes mains, incapable de bouger. Des secondes, des minutes, que sais-je, une tempête vient de passer, je ne sais plus où je suis. J'ai l'impression de m'écrouler. D'un côté, je culpabilise d'avoir endommagé mon appareil, et de l'autre, je sens une déception qui m'envahit alors que je reprends doucement mes esprits, nous ne serons pas là pour la suite du match. « Merci les gars, merci ! » Ce sont les commandos qui viennent nous

remercier, une tape sur le genou ou sur l'épaule et même l'un d'eux nous dit : « Ah ! les mecs, je vous fais la bise. »

Je descends de mon Cougar et je me déséquipe, lentement. Je fais le tour de la machine pour constater les dégâts, toutes les pales sont touchées : pour nous, cela s'arrête ici. Au loin, au-dessus de la lagune, j'aperçois un autre Cougar qui passe en faisant un bruit bizarre, rentrant vers la base, il doit d'agir de Mat et Doume, qui, eux aussi, ont subi des dégâts. Il est suivi quelques minutes après par un troisième qui passe en vertical de notre position, il doit s'agir de Marty et Ed. Mais quelques secondes plus tard, ce dernier fait demi-tour et vient se poser à côté de nous. Son approche est bizarre, son poser se déroule sans stationnaire et ils coupent les moteurs sans traîner, eux aussi doivent avoir un problème. Une balle a sectionné une de leur durite hydraulique, rendant le pilotage difficile et le poser d'urgence nécessaire.

Une mission est organisée pour nous récupérer, c'est alors qu'un sentiment de défaite m'envahit en quittant la zone, laissant derrière nous nos machines blessées. Nous débriefons, Lucas me parle des fortes vibrations aux commandes, quand il les a prises quelques instants. Littéralement absorbé par le pilotage et malgré mon petit gabarit, je n'ai pas ressenti les vibrations avec la même intensité que lui. Avec le recul, je réalise que j'étais dans un état second, et incapable de prendre une décision correcte, tellement j'étais absorbé par le pilotage et certainement en état de choc. Après avoir pris un petit remontant, nous allons nous coucher. La petite nuit qu'il nous reste à passer est difficile, et je pense même que je n'ai pas dormi, culpabilisant de n'avoir pu anticiper le dérapage de la machine et revivant cette heure trente tumultueuse.

Cette mission m'a marqué au plus haut point, cette impression de ne pas être dans mon corps, mais aussi l'après et la redescente sur terre, avec ce poser dans un champ inconnu. Ma carrière a ensuite continué et les épisodes de stress se sont multipliés, mais aucun ne m'a marqué de cette manière.

L'ŒIL DE L'EXPERT
Par Christophe Baroche

COMBATS MODIFIÉS

Dans les cas extrêmes de situations vitales, on constate une adaptation toute particulière du fonctionnement du cerveau. Les modifications qu'il met en œuvre peuvent laisser perplexe, elles arrivent pourtant dans nombre de situations périlleuses où tout va se jouer en quelques secondes. Vous les avez vous-même ressentis, ces états particuliers, lors d'un accident de circulation, ou un saut en parachute qui se passe mal, lors d'une agression violente, perdu dans une tempête de neige, exposé à un ouragan ou un tsunami, etc. ; ce qui va faire la différence, c'est votre préparation à l'événement. Si vous n'êtes pas prêt, c'est-à-dire pas entraîné, ces états peuvent perdurer au-delà de la situation et devenir des symptômes difficiles à vivre. Votre esprit se met en mode « survie » dès que la menace est jugée ingérable et que vous êtes bloqué physiquement dans la situation.

Cet état modifié de conscience ou « transe » n'est pas réservé qu'aux situations extrêmes, c'est un mécanisme naturel par lequel votre cerveau se met en veille plusieurs fois par jour, lors d'actions routinières ou automatiques. Petits moments d'absence, rêveries, provoqués par la monotonie d'une situation. Face à un danger immédiat, ces états particuliers peuvent être uniques ou se cumuler. L'un des plus courants concerne la modification du temps. Face à un danger vital, l'accélération du temps n'est pas un signe de bon augure, car il s'accompagne d'une forme de confusion des idées. Les événements sont trop rapides pour qu'on puisse y faire face, les capacités sont en quelque sorte dépassées.

Lorsque le cerveau tente de faire face à une situation complexe, il y parvient mieux en « ralentissant le temps » et la perception des choses. Retenir les événements, voire tenter de les figer comme un arrêt sur image, lui permet d'une certaine manière de les contrôler et d'avoir (ou au moins de le penser) une réponse plus adaptée, même si elle est perçue, elle aussi, au ralenti.

Cet état peut s'accompagner d'autres modifications, comme une réduction du son (phénomène physiologique à partir de 145 pm du cœur). Cela augmente la focalisation sur la cible en stimulant la concentration tout en éliminant des sens parasites. Lorsque cela s'accompagne d'un blast lié à une explosion, une blessure ou un choc psychique, la perception peut passer en noir et blanc. Des sensations

de lourdeurs peuvent apparaître, donnant l'impression de se déplacer avec peine ou bien au contraire d'être d'une légèreté impressionnante, ne ressentant ni le poids de l'équipement ni la fatigue.

Le boost chimique du danger dope tout l'organisme et transforme tant les perceptions que les actions. Lorsque, rétroactivement, des faits sont évoqués avec des partenaires, les sensations perçues peuvent paraître fantaisistes ou saugrenues.

Certains pourront dire avoir vu leur cœur battre au travers de leur gilet pare-balles ou d'autres avoir été touchés par des tirs tant la distance était courte, et s'effondrer pour constater qu'ils n'ont rien. Certains ne verront pas une menace, une arme, fonceront tête baissée sur le danger, et resteront persuadés qu'il n'existait pas. D'autres agiront au milieu des combats comme si rien ne se passait, donnant des instructions, faisant feu en étant très calmes, comme au stand de tir, se déplaçant sans précautions particulières « en pilotage automatique », comme invulnérables ou dans un autre monde. Ils vous diront qu'ils contrôlaient l'événement. Un phénomène très courant est de vivre l'action comme si la personne se regardait d'en haut, qu'elle s'était détachée d'elle-même et que cela lui permettait de mieux appréhender le contexte. Ce phénomène de « dissociation » permet au cerveau de se mettre en sécurité et de contrôler les émotions tout en étant focalisé sur l'action à mener. « Il n'y a rien de mieux sur un champ de bataille que de voir la situation d'en haut pour prendre les bonnes décisions, cela m'a sauvé la vie » (soldat parlant d'un état de dissociation). Beaucoup de personnes restent dubitatives au constat de ces états « seconds », peu en parlent et elles peuvent en être gênées. Cependant la majorité d'entre elles sont entraînées et dotées d'automatismes d'action, ce qui va leur permettre de garder le contrôle de soi et de la situation. Généralement nous ne choisissons pas ces mécanismes, ils s'imposent d'eux-mêmes et resurgissent aux détours d'une nouvelle situation périlleuse.

TÉMOIGNAGE 14

MATT, ANCIEN CHEF DE GROUPE AU CTLO TRÉPEL

« Tu as de la chance, mon cochon ! »

Nous sommes au début de l'année 2018. Je suis affecté au commando Trépel en qualité de chef de groupe avec, pour fonction, chef de *small team* au sein du CTLO (contre-terrorisme et libération d'otages). Le groupe et moi-même sommes un peu tendus aujourd'hui car nous attendons avec impatience la décision de l'état-major quant à notre mission future. La fin de journée est là, un briefing s'impose avec notre chef de mission. Il nous annonce que nous partirons au Mali en juillet prochain pour aller traquer l'ennemi, dans le cadre de l'opération Sabre au Sahel. Les sourires s'affichent sur nos visages, mais nous savons tous que cette opération est très délicate et qu'il va falloir que nous restions soudés pour faire face à l'adversité qui nous fera, tôt ou tard, douter de nous.

Les semaines s'enchaînent très vite. Nos journées sont rythmées par deux heures d'entraînement physique le matin, de longues séances de tir le midi, et des exercices collectifs l'après-midi et parfois en soirée, au plus proche de la réalité. Car oui, nous savons exactement où nous mettons les

pieds. Le groupe a été formé et construit grâce à l'expérience de chacun. Nous avons une moyenne d'âge de 32 ans, avec des personnalités très différentes. Les ingrédients parfaits pour créer un groupe de combat prêt à tout pour réussir la mission qui nous sera confiée.

Nous sommes fin juillet, je suis prêt mais je me sens stressé, il est temps pour moi de dire au revoir à ma belle-fille, ma femme et de faire un bisou sur son ventre, car oui, grande nouvelle, je vais devenir papa… C'est une première pour moi, partir en mission et laisser derrière moi mon fils encore bien au chaud. C'est une sensation particulière, par moments je me dis que je commets peut-être une erreur et, la seconde qui suit, je me replonge déjà dans ma mission. Oui, la mission commence déjà, c'est le cas pour toutes les forces spéciales, notre mission commence dès que la porte de la maison se referme, le doigt sur l'œil pour sécher cette larme, une bonne inspiration et c'est parti, direction le commando Trépel, Paris-Charles-de-Gaulle, puis Ouagadougou pour finir.

Le voyage se passe comme à son habitude. Chacun raconte ses vacances, ses sorties, ses travaux, et nous avons l'oreille attentive aux histoires et diverses rencontres plus ou moins agréables de nos célibataires du groupe. L'avion pose ses roues sur le tarmac, le pilote nous indique qu'il fait 33 °C dehors avec un taux d'humidité supérieur à 80 %. Nous y sommes, bienvenue à Ouagadougou.

Nous prenons nos marques sur le camp de base et faisons le nécessaire pour préparer notre matos afin d'être prêts à monter dans l'avion ou dans l'hélico au coup de sifflet. Notre installation et notre mise en condition dure assez longtemps pour s'entraîner une dernière fois à sauter en parachute, effectuer des séances d'aérocordage, de multiples séances de tir, avec l'intelligence d'esprit de s'ouvrir au maximum aux autres unités FS en place ici pour le même objectif.

Cela est nécessaire et primordial car nous sommes, pour cette mission, liés aux membres du CPA 10. Nous formerons dans quelques jours un

groupe uni et soudé grâce à cet entraînement et à nos diverses soirées à nous remémorer nos anciennes actions. C'est mon quatrième déploiement au Burkina Faso, il est donc normal de croiser de nombreuses têtes connues, et cela me réconforte. Je connais parfaitement les points forts et les points faibles de chacun ; si un gars est en train de marcher devant moi en pleine nuit, je peux facilement le reconnaître, juste en analysant sa démarche. Nous passons énormément de temps ensemble ; d'un coup œil, d'un geste, ou par un mouvement d'arme, nous savons exactement ce que désire notre partenaire.

C'était une mission très calme, il y avait très peu de missions à effectuer. Je crois même avoir passé deux mois sans rien faire, uniquement des exercices, en attendant ce fameux coup de sifflet. C'est une situation très complexe à gérer. Frustration, lassitude, questionnement, et cette boule au ventre qui est là, comme un sportif de haut niveau qui attend une seule chose, pour réaliser son match, son combat, ce pour quoi il a quitté son pays, sa famille.

C'est d'ailleurs grâce à elle que le temps paraît un peu moins long. J'avais personnellement un mot code avec ma compagne pour lui signaler mon départ en opération. Pourquoi ? Car pour moi il est très important de savoir communiquer à distance sur des sujets très délicats, comme celui de monter dans un avion pour partir neutraliser un ennemi de la France. Cela évite que nos proches se posent trop de questions, « Pourquoi ne répond-il plus au téléphone ? Que s'est-il passé ? Est-il blessé ? » Avec ma compagne nous avions décidé que la meilleure des solutions était celle de la transparence, de la communication, en gardant des réserves sur les détails. Je pense qu'il est important de dire les choses avec humilité et respect. Cela nous permet de vider un peu notre sac, et de pouvoir échanger sur des situations délicates, et cela permet également à nos proches d'éviter de s'imaginer des choses irréelles, ou même le pire.

Écouter, échanger, comprendre, soutenir, c'est le rôle d'une femme ou d'un homme quand il y a un départ en mission. J'ai l'intime conviction qu'il est psychologiquement plus facile de gérer un départ en mission pour un commando, car nous partons avec une bande de potes dans un pays chaud pour faire notre devoir, et accomplir notre métier de passion. Alors que celui ou celle qui reste se retrouve seul à la maison et récupère toute la charge mentale, et le stress des tracas de la vie. Boulot, enfant, maison à gérer et questionnement permanent sur l'état de santé de son conjoint parti en opération.

Ma réalité aujourd'hui, c'est que je me trouve dans un pays instable politiquement, un pays qui a besoin de la France pour lutter contre un terrorisme très actif dans le nord du Burkina Faso et du Mali. Le groupe et moi-même n'avons qu'une seule envie : poser le pied sur ce sable chaud et endiguer cette tyrannie qui sévit dans ces pays. Je le sens, notre tour arrive.

Je vais vous révéler le moment qui pour moi a été le plus stressant dans ma vie de commando marine. Ce matin-là, je reçois un coup de téléphone inhabituel de ma mère. Après quelques minutes d'échange banal entre une mère et un fils en mission, je lui demande la raison de son appel.

« Maman, pourquoi m'appelles-tu ?

– Matt, il s'est passé quelque chose en mission récemment ? Tes collègues vont bien ? Tu es blessé ?

– Non, tout va bien, c'est très calme ici en ce moment, nous attendons d'ailleurs un peu d'action !

– Matt, j'ai fait un rêve, tu étais dans un bois, il y a eu un grand bruit, tu avais mal, et tu essayais de m'appeler en vain, dis-moi ce qu'il s'est passé !

– Non, je te le répète, tout va bien, et tu sais que je te dis tout le temps la vérité. Crois-moi, je suis en pleine forme. »

Une fois la ligne coupée je me souviens très bien avoir souri et m'être dit qu'être parent ne doit pas être chose facile à gérer. Trois jours plus tard,

la teneur de cette conversation téléphonique devenait réelle et changea ma vie à jamais.

Nous sommes le 11 novembre 2018, jour de l'armistice, la « fête des barbus », comme nous aimons à le souligner entre nous, c'est un hommage à nos barbus des tranchées de la guerre de 14-18 – je ne vous cache pas que nous avions également de belles barbes plus ou moins bien taillées. Il est 7 heures du matin, je me lève tranquillement et me dirige vers la popote pour y prendre mon petit déjeuner, mais je me rends compte que le camp et anormalement animé, il se passe quelque chose. Le temps pour moi de me faire un café et de me diriger vers le centre opérationnel. Quelques minutes plus tard, nous voilà tous rassemblés en salle de briefing, avec les chefs d'unités, les chefs de mission et les deux groupes au complet. Le stress monte.

« Le CPA ?

– Complet !

– Les marins ?

– Complet !

– OK, les gars, il y a eu du mouvement cette nuit, on va partir dès que possible, je vous donne la situation. »

Cette nuit-là, grâce à des drones, nous avons pu voir des mouvements ennemis dans une zone sanctuaire et d'intérêt pour notre mission. Plusieurs véhicules, une dizaine de terroristes et de l'armement dans une zone boisée. Nous ne savons pas si les terroristes vont rester longtemps sur place.

Je décide donc de vérifier et de préparer une dernière fois mon matos en fonction de la mission qui nous a été assignée. On nous a demandé d'être et de rester le plus agile possible, le poids est un ennemi pour nous dans ce genre d'opération. Nous savons que face à nous il y a entre cinq et dix terroristes armés. Ils se sont planqués dans un bois, et d'après les images drone, j'en conclus très facilement que ces hommes ont l'habitude de combattre.

Notre mission : nous devons neutraliser un chef opérationnel, émissaire du Rassemblement pour la victoire de l'islam et des musulmans (RVIM), impliqué dans des attaques de forces armées nationales et internationales ainsi que dans des enlèvements d'Occidentaux. En urgence, nous planifions un assaut héliporté de nuit à quelques centaines de mètres de la position ennemie pour exécuter notre assaut. Nous serons appuyés par un hélicoptère d'attaque Tigre et le CPA 10.

Très rapidement, nous obtenons le « vert »… Action ! Le temps pour nous d'enfiler rapidement le pare-balles et nous voilà tous réunis dans le camion nous amenant vers la DZ[1] pour monter dans les hélicos. Avec excitation nous attendons la nuit, l'hélico est là, les regards que nous échangeons en disent long. Comme à notre habitude, on se tape la main et nous prenons place progressivement dans la carlingue. Ce moment est particulier pour moi, il est toujours un peu stressant, car il n'y a plus rien à faire. L'inactivité avant le combat est un moment stressant, tu te joues le scénario prévu des dizaines de fois dans la tête, tu t'imagines toutes les situations possibles de cas non conformes, tu essayes de déchiffrer les images de la caméra dans le cockpit, et tu trouves le temps trop long, un vrai moment de plaisir !

Dans mon oreille et à la radio, j'entends « cinq minutes », l'hélico bouge de plus en plus. Nous reprenons nos esprits, certains se mettent à genoux d'autres restent assis à la porte pour appuyer dès que possible notre sortie. « Les gars, trois minutes ! » Nous perdons subitement de l'altitude et nous accélérons. « Une minute ! » Le moment de se tenir prêt à un solide atterrissage, la poussière envahit l'habitacle, les roues sont au sol, c'est parti, place à l'action. À ce moment précis, le stress disparaît complètement de mon corps, je me sens propulsé et ne ressens aucune fatigue. Une montée d'adrénaline m'envahit et m'aide à réaliser cette opération.

Nous sommes à quelques centaines de mètres de notre objectif, l'ennemi sait que nous sommes là, c'est un face-à-face. Nous décidons de

nous écarter au maximum de l'hélicoptère et de patienter quelques minutes pour retrouver une situation stable et en notre faveur. Face à nous, un long glacis grand comme deux terrains de foot, très plat et sans obstacle naturel. La situation est dangereuse, en pénétrant dans cette zone, le groupe devient une cible facile. À la radio, les ordres sont lancés : « Les gars, debout et en avant, allure rapide, nous devons atteindre la lisière de bois face à nous, action ! » Atteindre les bois, zone beaucoup plus favorable pour nous, est devenu notre priorité, tout en gardant à l'esprit que l'ennemi est là, face à nous. Dans mes jumelles à vision nocturne, je vois parfaitement bien le laser du drone désignant notre cible. Là-bas devant moi, en plein milieu de ce bois.

Pendant notre progression, les informations nous parviennent très rapidement. L'ennemi est regroupé sous un arbre, ils sont sept et ont tous une AK-47 à la main. À ce même moment, nous arrivons à la lisière du bois. Nous voilà tous réunis, un genou à terre, les yeux rivés sur chacun des arbres devant nous. À la radio :

« Les gars, les terros sont tous immobiles sous l'arbre à cinquante mètres, désignés par le drone, visuel ?

– Alpha bien pris !

– Bravo bien pris !

– Le CPA est sur notre gauche, attention au secteur de tir, restez groupés, en avant, silence radio. »

Le bois est très dense, il est impossible pour nous de nous déplacer sans faire un minimum de bruit, je sens le stress monter. Je me rends compte que ces cinquante mètres vont être les plus longs de ma vie. Mais il en est ainsi, les ordres sont les ordres, nous devons avancer et tenter de neutraliser ce chef terroriste. Je me déplace tant bien que mal d'arbre en arbre en essayant de garder une ligne correcte avec le groupe. Par chance, je trouve un petit chemin qui m'emmène droit sur la position ennemie, droit sur cet arbre. Je ne suis plus qu'à trente mètres. Je décide malgré tout de rompre le silence

radio et de communiquer : « De Matt, visuel deux terros face à moi, distance trente mètres. » Je le ressens immédiatement, le combat va être inévitable. Les deux ennemis sont face à moi, adossés contre cet arbre, je distingue parfaitement la silhouette des AK-47, ils sont prêts à tout pour leur idéologie, je suis prêt à tout pour défendre tout un peuple, défendre les intérêts de la France, et sortir vainqueur de ce face-à-face.

Je sens près de moi les gars du groupe, j'avance lentement, je suis à vingt mètres, mon doigt est sur la détente. Les deux terroristes ne bougent pas. Je décide d'effectuer un tir de sommation juste devant leurs pieds pour leur laisser une dernière chance. Au même moment, le terroriste de gauche me voit et lève son arme dans ma direction. C'est le « vert action » pour moi, je peux réaliser ma mission et neutraliser ce terroriste. Instantanément, je me rends compte qu'il y a les cinq autres terroristes allongés devant cet arbre, à l'abri derrière un tronc d'arbre mort. Les balles sifflent de partout, et deux secondes plus tard une balle m'impacte au niveau du cœur.

En plein tir, me voilà propulsé en arrière comme un pantin, un choc indescriptible, tout se passe très vite, et en même temps très lentement. Je me souviens très bien de ma première réaction : « Ça y est, c'est mon jour, c'est fini », ce sont littéralement les mots qui sont sortis de mon esprit à ce moment précis. Puis une douleur terrible m'envahit, je touche le sol, et décide de continuer le combat quoi qu'il puisse arriver. Les terroristes sont là, face à moi et bougent, je décide de faire un transfert d'appui sur mon épaule droite et de vider mon chargeur dans leur direction. À la fin de mon chargeur, je pense que la balle ne m'a pas touché mortellement. Je décide de ne pas bouger car le groupe est derrière moi, à quelques mètres, en train de neutraliser le reste des ennemis couchés derrière le tronc d'arbre.

« De Matt, je suis touché ! De Matt, je suis touché !

– OK, Matt, je te vois, tu peux te relever et partir à gauche, quand tu veux, je t'appuie ! »

À ce moment-là, je ne sais pas grand-chose. Je sais que j'ai très peu de temps pour réagir face à une plaie par balle. Un stress énorme m'envahit, je suis en état de choc. C'est une sensation très difficile à expliquer, comme si j'étais en pilote automatique. Je réalise parfaitement ce qu'il se passe autour de moi sans avoir pour autant une influence dessus. Grâce au reste du groupe, à une parfaite réaction et maîtrise du feu, me voilà protégé derrière Mich. Le moment pour moi d'inspecter avec ma main gauche si je vois, ou ressens une hémorragie. Mich, lui, est focalisé sur les ennemis face à nous, et pourtant, il prend le temps de me demander si je suis prêt à bouger sur l'arrière.

« Putain, Mich, j'ai une chance de dingue la balle est dans la plaque !

– Tu as de la chance, mon cochon ! »

Un fou rire de quelques secondes nous prend tous les deux. À peine le temps pour nous deux de nous échapper sur l'arrière, que j'entends à la radio : « Plaquage au sol ! Le Tigre effectue dans dix secondes une passe canon sur position ennemie ! » Sans attendre, nous effectuons un joli saut à l'abri derrière un arbre. Le Tigre effectue son tir, les impacts sont tellement proches que j'ai l'impression qu'il tire sur nous.

Vingt secondes en enfer. Puis le silence, plus rien ne bouge, personne ne parle à la radio, nous attendons. Pendant ce temps, Vivi, l'infirmier de groupe, est, lui, parvenu par je ne sais quel moyen à venir me voir. Il sort un poncho le place sur nous deux et se permet d'allumer une lampe pour être sûr à 100 % que je ne suis pas blessé. Il me regarde dans les yeux, sourire au bord des lèvres :

« Tu as eu beaucoup de chance, Matt, la balle est dans ta plaque à un centimètre du bord. Ça va, sinon ? Une autre douleur ?

– Oui, j'ai l'impression que mon téton gauche est en train de brûler. » La force d'impact a été tellement énorme que cela a produit une chaleur intense.

La poussière des tirs du Tigre retombe. À la radio : « Les gars, en avant. Reprise de la progression. Restez attentifs, sur votre gauche, nous avons visuel sur un véhicule ennemi à cent mètres. »

Je peux vous assurer que, à ce moment précis, je n'avais pas envie de bouger, j'étais toujours en état de choc, la douleur de l'impact était très forte, et mon esprit commençait à divaguer. J'étais dans un état de stress incroyable. C'était la première fois que je ressentais cela. Yo, le chef de groupe, est venu à ma hauteur :

« Matt, ça va ?

– Franchement, Yo, là c'est dur, j'ai du mal à respirer, je me sens faible.

– Bro, c'est normal, prend ton temps, souffle un coup, j'arrête le groupe, on t'attend. »

Ces quelques mots m'ont fait un bien fou ; je me suis tout de suite recentré sur moi, mon corps, ma respiration. Je me suis tout simplement dit que ce n'était pas encore fini, et qu'il était impossible pour moi de ralentir le groupe. Je vous avoue également que, le temps d'un instant, j'ai pensé à mon fils. Des frissons me parcourent le corps encore aujourd'hui lorsque je pose ces mots sur le papier. Le fait de rester positif, de respirer profondément, d'avoir un temps pour moi, même au milieu de ce combat, m'a permis de recouvrer mes forces et ce courage qui nous unit tous.

Après avoir retrouvé mes esprits, nous avons repris notre progression, reconnu le véhicule ennemi rempli d'explosifs et d'armes lourdes. Puis nous sommes revenus sur les lieux des combats pour récupérer un maximum de renseignements sur les corps. Je me suis senti très faible une nouvelle fois, l'odeur particulière de la poudre et du sang m'a énormément gêné. J'ai tout de suite compris que je devais m'écarter et laisser cette tâche à d'autres. En une seconde, les gars autour de moi ont compris mon état, et que je devais rester à l'écart de cette zone. Je me suis donc rendu disponible pour prendre un appui sur les extérieurs. Assis près d'un gars du groupe, j'ai

éprouvé au plus profond de moi un sentiment indescriptible, celui d'être fier d'avoir remporté ce face-à-face et heureux d'être en vie.

À un centimètre près, j'aurais pu finir entre quatre planches sans avoir pu rencontrer mon fils, en laissant ma femme et ma belle-fille seules…

Intéressé depuis des années au dialogue intérieur, j'ai, sans hésiter, pris le temps de me répéter des centaines de fois ces trois phrases :

– Je n'ai pas le droit de m'apitoyer sur mon sort.

– Je ne garderai que le positif de ce combat victorieux.

– Je ne laisserai jamais ce moment avoir une influence négative sur ma vie future.

L'hélico arrive, une vision agréable pour un groupe après une nuit passée à combattre. Je décide de rester à la porte et de continuer mon dialogue intérieur tout au long du vol retour, en me disant que, une fois arrivé sur base, le rotor de la machine éteint, je serai un homme libre de toute pensée négative, libre de vivre ma vie la tête haute et sans séquelles.

Par chance ou grâce à cette technique, je suis aujourd'hui un homme comblé, en pleine forme et fier d'avoir pu vivre vingt ans dans les forces spéciales françaises.

Une fois sur base, une bière bien méritée à la main, je prends le temps d'envoyer un SMS à ma mère : « Tu avais raison à propos de ton rêve, je t'appelle dans dix minutes… »

1. *Drop Zone*, aire d'atterrissage pour les hélicoptères.

TÉMOIGNAGE 15

SCOUB, ANCIEN CHEF DE GROUPE DU CTLO CPA 10

« Je ne te verrai jamais grandir, mon pépère »

Même de nombreuses années après cet événement, il m'arrive, en regardant mon fils âgé désormais de 17 ans, de repenser à ce moment-là où, s'imposant à moi, mon cerveau lui adressait un dernier au revoir…

Afrique dans la période 2003-2010. J'étais déployé avec mon groupe dans le cadre du Groupement de forces spéciales (GFS). Nous étions sur le théâtre depuis maintenant plus de deux mois et avions une connaissance très pointue de la situation générale dans laquelle nous évoluions. Le camp dans lequel nous étions regroupait en son sein uniquement l'ensemble des composantes du Commandement des opérations spéciales. Non pas que les forces spéciales n'aiment pas se mélanger, bien au contraire, mais nous avions besoin de prévenir toute fuite de préparation de mission – sans compter que le fait de vivre en autarcie nous permet également de nouer des liens forts les uns avec les autres.

Un jour, mon groupe et moi-même recevons l'ordre de faire mouvement plus au nord de notre position avec un groupe du 1er RPIMA (1er régiment

parachutiste d'infanterie de marine) pour sécuriser une zone d'intérêt particulier. Cette zone avait la particularité de mixer en son sein la population locale et les forces militaires locales, qui n'avaient de cesse de harceler les habitants, mais aussi de les brutaliser et de les racketter.

En Afrique comme dans beaucoup de parties du monde, il y a ceux qui sont du bon côté du canon et les autres… Par une belle matinée, nous quittons en convoi notre campement pour rejoindre la position située plus au nord. À proximité de celle-ci se trouvait un camp qui nous servirait de base pour planifier et étudier les missions à venir. Quelques jours à peine après être arrivés, nous recevons notre première mission. Une mission somme toute relativement simple mais, comme vous le verrez, elle s'avérera beaucoup plus complexe que nous l'avions imaginé. À une distance d'environ 20 km de notre lieu de campement, des exactions de l'armée régulière avaient été perpétrées dans un village. Le renseignement récolté faisait état du passage à tabac du chef de village, et le J2 (officier renseignement) nous demandait de nous rendre sur zone pour recueillir davantage d'information.

Il ne nous a fallu que peu de temps pour monter à bord de nos véhicules, enfiler nos équipements, gaver les GPS avec les coordonnées et décider de l'itinéraire le plus rapide pour rejoindre le village. Arrivés sur zone, nous avons découvert un chef de village encore sous le choc de cette agression dont il portait encore des stigmates bien visibles, le passage à tabac avait été fait dans les règles et les menaces de revenir les tuer le lendemain étaient prises au sérieux par l'ensemble de la population qui, apeurée, nous demandait de l'aide. Un rapide briefing a eu lieu à l'ancienne entre le chef TU (chef du dispositif) et les deux chefs de groupe. Bien loin des PowerPoint parisiens, le capot d'un véhicule dont on a débarrassé la poussière d'un geste rapide de la main, a fait aussi bien l'affaire ! Nous sommes rapidement tombés d'accord que l'avantage tactique nous serait donné lors des déplacements en véhicules des forces militaires qui, si elles

maintenaient leurs menaces du lendemain, passeraient par un itinéraire obligé pour rejoindre le village.

Décidés à ne pas repartir de la zone en laissant les villageois sans défense, nous avons mis un dispositif d'interception à la sortie d'un virage depuis lequel nous étions invisibles et qui nous dévoilerait à seulement dix mètres en avant du véhicule. Une fois stoppés, nous n'aurions qu'à bénéficier de l'effet de surprise pour désarmer les occupants du ou des véhicules. Autant vous dire que vous retrouver sans vous y attendre avec quatre mitrailleuses 12,7 mm pointées dans votre direction à la sortie d'un virage, ça doit chatouiller un peu de bon matin !

Sur cette opération, nous étions appuyés par une Gazelle (hélicoptère) qui nous renseignerait de l'approche du véhicule à distance. Leur altitude leur permettrait de prévenir longtemps à l'avance des déplacements en véhicule, qui dégageaient un nuage de poussière facilement reconnaissable depuis les airs. J'avais convenu avec le pilote qu'il nous informe de la distance du véhicule par rapport à notre dispositif en nous annonçant clairement les kilomètres ou mètres restants pour, en final, faire un décompte en secondes juste avant le contact ! Le cadre était posé, il n'y avait plus qu'à attendre.

Plusieurs heures défilent sans que rien ne se passe, l'ambiance est relativement détendue, la couverture que nous assure le moyen aérien nous permet d'avoir un ange gardien de qualité au-dessus de la tête. Soudain, brisant le *squelch* (bruit de fond) de la radio, le pilote prend contact avec nous, un véhicule est repéré avec, à son bord, huit *pax* (personnels) armés ainsi qu'une 14,5 mm montée sur l'affût central arrière du pick-up. Le véhicule prend notre direction et se trouve à 3 ou 4 km au plus. Il n'en faut pas plus pour que les discussions internes cessent et que chacun prenne position, prêt à l'intercepter, s'il le faut par le feu si celui-ci tente de forcer le barrage. À ce moment-là nous pouvons entendre les mouches voler,

chacun est suspendu à la radio qui annonce les kilomètres restant… « Un kilomètre ! » « Cinq cents mètres ! » « 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1, contact ! »

Dans un épais nuage de poussière et un coup de frein brutal de la part du conducteur, le véhicule se fige devant nous. L'ensemble des occupants sont projetés depuis la partie arrière vers l'avant de leur véhicule lors du freinage. Ils sont surpris, mais conscients de ce qui se joue, leurs visages dégagent une haine féroce à notre égard. Outre nos injonctions de descendre du véhicule, près de trente canons de fusils automatiques braqués dans leur direction suffisent à les décider de passer à l'acte. Leur chef est le plus dur à contenir, car il veut rendre compte à sa hiérarchie des événements ! Il brandit son téléphone et tente de l'utiliser malgré nos injonctions. En cas d'appel, nous ne sommes pas prêts à voir débouler sur notre position des renforts massifs aussi facilement.

Après quelques minutes, l'ensemble des *pax* sont immobilisés au sol, menottés dans le dos, et nous les remettons à une autre unité de l'armée française. Le calme revient sur notre position et nous rions de la situation en relatant nos impressions à chaud de ce qui vient de se passer. Ces petits moments permettent de faire redescendre la tension et ne sont en aucun cas des signes de légèreté vis-à-vis de ce qui aurait pu se jouer quelques minutes plus tôt. Une fois le compte-rendu effectué auprès de nos autorités, ordre nous est donné de rester en position afin de sécuriser le périmètre. Petite précision très importante, la composante forces spéciales que nous représentons est, sur cette opération, sous OPCON (commandement opérationnel) d'un échelon militaire non FS.

Dans l'après-midi, vers 15 heures, nous recevons l'ordre de récupérer les personnels saisis le matin même et de les ramener à leur autorité, dont le camp se situe à environ 5 km de notre position. Cette décision ne nous enchante guère : quelle était la plus-value d'avoir intercepté ces hommes un peu plus tôt dans la journée pour finalement les ramener à leur point de départ ? La logique nous dépasse tous ! Soumis aux ordres qui viennent

d'en haut, nous comprenons vite que la décision ne nous revient pas et que nous devons exécuter les ordres, point barre ! Le franc-parler au sein des unités couplé aux forts tempéraments des opérateurs donne lieu à bon nombre d'insultes critiquant cette manip dans laquelle on nous embarque ! Il faut dire que les deux groupes présents sur zone sont deux groupes de CTLO (contre-terrorisme et libération d'otage), donc plutôt habitués à avoir l'ascendant psychologique sur l'ennemi et non pas l'inverse. Pour le coup, nous avons la sensation d'être utilisés comme des militaires de base plus que comme des forces spéciales.

Nos véhicules, accompagnés d'un blindé transportant les *pax* saisis le matin même, prennent la route du poste avancé afin de procéder à la restitution des personnels comme cela nous l'a été demandé. Autant vous dire que les *pax* saisis ont passé la journée en plein soleil dans le blindé et qu'ils n'affichent pas une mine réjouie au regard de leur situation (j'en aurais fait de même, remarquez…). Arrivés aux abords du poste, nous plaçons nos véhicules de manière à appuyer les éléments au contact. Il nous a été demandé de ne pas afficher d'agressivité à leur égard, et d'envoyer uniquement un groupe au contact. Pour ma part, je me tiens en retrait, au niveau du véhicule transmission, et je me charge de la liaison avec le pilote de l'hélico (Winn, qui témoigne dans ce livre) et Juju, qui assurent à l'aide de leur Gazelle HOT (missile) notre sécurité aérienne.

Conformément à la décision des autorités, une unité est partie en véhicule en direction du poste afin de ne pas afficher trop d'agressivité. Ces éléments se tiennent à environ 200 m de ma position. Dès leur arrivée au contact, on sent que l'accueil cordial n'est pas au rendez-vous ! Les sons sont inaudibles, mais les gestes expriment beaucoup de nervosité et la tension est palpable. Le groupe grossit autour de nos gars venus au contact, mais leur présence au milieu de ce groupe rend tout appui impossible, au risque de les blesser, voire de les abattre ! Et pour le moment, rien de plus que de l'agitation. Le groupe, rejoint par des autorités militaires locales, se

met en mouvement et prend la direction d'une habitation non loin de là afin de discuter de la situation.

À partir de ce moment-là nous n'avons plus aucune liaison radio avec nos éléments au contact, malgré nos appels incessants ! Il doit être aux alentours de 17 heures et les militaires présents sur zone affichent un taux d'alcool et de drogue au-delà du raisonnable. Leurs attitudes ne laissent rien présager de bon, me dis-je… Quelques minutes après, les gardiens du poste sont rejoints par un véhicule de type 4 × 4 Toyota armé d'une 14,5 mm qui se place juste en face de nous, avec un soldat vociférant des insultes à notre égard et prêt à ouvrir le feu sans aucun doute ! Des renforts locaux sont aussi arrivés sur zone et nous les observons se faufiler telles des ombres furtives tout autour de nous, au milieu des habitations. Face à cette situation, je prends le combiné de la transmission et tiens à peu près ce langage à destination de l'hélicoptère :

« Winn de Scoub, tu vois la 14,5 mm au milieu du village ? »

– Oui, me répond Winn.

– Sans que je t'en dise davantage, si je te dis "vert" tu lui balances un missile, et normalement, après, je ne serai plus en mesure de parler. »

Silence.

« OK, reçu. »

Même si nous sommes bien loin des procédures classiques d'appui aérien par un hélicoptère d'attaque, dans ce genre de situation, la relation des hommes du Commandement des opérations spéciales prime, avant toute chose. Winn était et est toujours un ami et nous savions compter sur notre professionnalisme mutuel dans ce genre de cas. Il ne m'en a pas demandé davantage et est resté fixé sur la 14,5 mm pendant un long moment…

La situation au sol ne décompresse pas, on peut même dire qu'elle prend de l'ampleur ! Les forces militaires locales nous font une démonstration de leurs armements, en simulant des tirs dans notre direction, un peu comme du « air guitare » mais en plus couillu, disons ! J'en rigole,

désormais assis devant mon ordinateur à vous relater ces faits, mais je peux vous dire que la gorge était sèche et les sens en éveil maximum à ce moment-là…

C'est à ce moment-là que je perds le contrôle de mon cerveau, pourtant ultra-sollicité par l'observation de la scène, la recherche d'information, la gestion du réseau de communication interne, et je m'éloigne l'espace d'un instant de ce chaos, comme si je m'élevais dans les airs, quand soudain, une pensée s'impose à moi… « Mon pauvre pépère, jamais je ne te verrai grandir. »

C'est ainsi que j'appelais mon premier fils, âgé de cinq mois lors de mon départ, chaque fois que je m'adressais à lui. Au moment où cette pensée s'est imposée à moi, je me souviens avoir été parcouru d'une sensation de froid qui s'est propagée à l'ensemble de mon corps. Cette sensation n'était pas désagréable en soi, mais elle tranchait particulièrement avec la météo africaine. Mon cerveau était comme déconnecté du réel pour m'envoyer cette pensée à la fois consciente et inconsciente que je ne saurais expliquer ! Quand cette pensée m'est apparue, j'ai revu la relation aimante qui m'unissait à mon jeune fils. Pas réellement un visage, ni même une apparition, mais un sentiment de plénitude qui m'a arraché un sourire, tellement cette pensée m'était agréable. Que s'est-il passé à ce moment-là ? Je ne saurais l'expliquer, mais tout ce dont je me souviens, c'est que, d'une certaine façon, je dédiais à mon fils une dernière pensée, au vu de la situation tactique qui ne nous laissait que peu de chances de nous en sortir tous vivants… De la peur ? Non, je ne décrirais pas la situation sous cette forme, je dirais davantage que j'étais prêt à accomplir mon devoir jusqu'au bout, pleinement conscient de la situation.

Cet état ne s'est pas prolongé. Il a d'ailleurs été très bref, et j'ai agrippé la poignée pistolet de mon fusil automatique comme pour m'assurer qu'il était bien là, prêt à faire feu si ça dégénérait. Une fois la situation réglée, nous sommes repartis au camp et, de retour, allongé sur mon lit, je me suis

interrogé sur cette pensée. Pourquoi ? Comment ? Suis-je le seul à avoir ressenti cela ? Je n'ai jamais eu réellement la réponse car je n'ai jamais osé aborder ce sujet avec mon groupe.

Aucun témoignage ne m'a permis de retrouver pareille situation à laquelle me raccrocher. En revanche, la seule fois où j'ai vu aborder réellement un phénomène similaire, c'est dans le film *La Ligne rouge* de Terrence Malick, où, durant la bataille du Pacifique, les soldats américains plaqués contre le pan d'une colline subissent les tirs incessants des Japonais. L'un d'eux s'échappe du chaos l'espace d'un instant en visualisant sa femme et lui, enlacés, faisant l'amour ; des moments tendres qui lui permettent de s'échapper de la dure réalité des combats ! La comparaison peut paraître légère entre les deux situations, mais le fait d'aborder ce genre de manifestation dans un film m'a beaucoup rassuré sur le fait que, non, je n'étais pas un cas isolé.

Même de nombreuses années après cet événement dont l'issue fut positive pour nous tous, il m'arrive de repenser à cet instant où mon psychisme faisait ses adieux à la chair de ma chair ! Étonnamment, lors de ma blessure par balle en 2010 sur l'opération Blacksmith Hammer, que j'avais abordée lors de notre premier livre[1], je n'ai pas connu ce genre de sensations. Ou plutôt si, mais de manière complètement différente ! Rien à voir avec la sphère familiale. Je me revois me tenir la main droite, un genou à terre, observant la plaie alors que mon cerveau disait : « Ton détachement s'arrête ici, c'est terminé pour toi. » Cette pensée, à la fois consciente et inconsciente, m'amène à cette réflexion : pourquoi s'impose-t-elle à nous sans aucun contrôle ? Pourquoi là, pourquoi dans cette configuration ? Le fait de subir sur le plan tactique la situation a-t-il joué un rôle ce jour-là en Afrique ? Je ne le saurai jamais. Beaucoup de questions restent et resteront encore sans réponse et peut-être est-ce mieux ainsi.

Je terminerai ce témoignage en vous disant combien j'ai été heureux de servir ce pays, et combien je serais prêt à revivre cette vie encore

aujourd'hui s'il le fallait. Le métier des armes est bel et bien un métier à part, je généraliserais d'ailleurs avec les métiers du service aux autres (pompiers, soignants, primo-intervenants, etc.). Vous, jeunes lecteurs ou plus vieux encore en service, soyez conscients que lorsque l'uniforme retournera une dernière fois au placard, seul l'homme ou la femme qui aura servi demeurera. Vous emmènerez avec vous vos cicatrices passées, et des plaies béantes, malheureusement, pour d'autres. Donnez-vous du temps, libérez la parole, les mots ne sont aucunement une faiblesse, bien au contraire, ils sont la plus puissante des forces.

L’ŒIL DE L’EXPERT
Par Christophe Baroche

EN BOUCLE

Lorsque l’on sort d’une épreuve, d’une compétition, d’une confrontation, a fortiori d’un combat, on ne revient pas tout de suite à la normale. L’esprit et le corps sont « chargés », ils peuvent rester attachés à ce qui vient de se passer. Le moment s’impose, défile, il agite encore le corps, chacun va refaire le match dans sa tête. Le moteur lancé, boosté par l’adrénaline, ne peut refroidir d’un coup.

Il va falloir redescendre. Cela peut durer un moment. Si l’on est sorti victorieux, ce peut être exquis de repasser la bande, de revivre ce que l’on a fait, le ou les moments cruciaux.

Le stress généré par la situation nous empêche de fixer dans notre mémoire tous les éléments de la situation. Dans les heures qui suivent, nous pourrons récupérer des bribes, des flashs. Notre état « chargé » va rendre difficile une pleine remémoration, il faut au moins soixante-douze heures pour récupérer le maximum enregistré et, de toute façon, il y aura des trous, des manques dans le déroulé des événements. Pendant ce laps de temps, vous pouvez refaire le film avec ce que vous avez ; le reste, c’est votre logique voire votre imagination qui comblera le flou. Les faux souvenirs peuvent aussi s’inviter et c’est peut-être le plus perturbant. On peut être certain d’avoir fait certaines choses, de s’être vu agir.

Échanger avec des coéquipiers est un besoin, une nécessité qui aide à combler ce qui manque et à se libérer, à ventiler les émotions, à partager ce trop-plein d’énergie. Cela peut aussi être source de perplexité et vous perturber. Ce que vous entendez autour de vous ne correspond pas à vos souvenirs. Vous risquez de vous arc-bouter sur votre position, les autres feront de même. Restez zen, souvenez-vous que, en matière de mémoire, sous stress, l’incertitude demeure. Un « passage en revue » est toujours nécessaire, ne serait-ce que pour remettre en ordre la séquence avec tous les protagonistes et permettre une cohérence et une mise au point des faits. Sans ce petit exercice, vous risquez de rester dans l’incertitude et le doute ou, pire, de créer des tensions au sein du groupe.

Dans tous les cas, le film des événements est en boucle, il s’impose à vous, surtout quand vous êtes seul, il va tourner et retourner. C’est un procédé qui peut paraître envahissant, c’est ainsi que l’esprit tente de contrôler et d’évacuer le trop-

plein d'énergie produit par l'événement en le repassant, mais cela génère aussi une surcharge. Tant que les images sont là, on peut considérer que vous n'êtes pas encore en phase de récupération.

Après des heures de tension et de décharge hormonale, de fatigue physique, vous n'aurez pourtant qu'une envie, c'est de revivre l'événement ou de le fêter, pas d'aller dormir. Ne pensez pas que la victoire efface la récupération, notamment sur le plan psychique. Tout comme le physique, il a besoin de cette phase. Si vous repartez tout de suite sur une autre action ou compétition, cette phase sera certainement « escamotée », au moins pour un temps ; il faudra penser à la traiter avant qu'il y en ait trop.

Si l'événement s'est mal passé, ce mécanisme va exister de façon beaucoup plus désagréable et sera plus perturbant, il va faire revivre des moments difficiles. Vous risquez de lutter contre ces souvenirs qui vous embarrassent. Les questions vont être beaucoup plus nombreuses, tout sera axé sur ce qui n'a pas fonctionné ou sur ce que l'on a mal fait. Dans ce cas de figure, on assiste souvent à une fixation sur certains points du film, suivie d'un « et si j'avais fait ça ? », ce qui va vous empêcher de clore l'histoire. Cependant il est très important qu'elle ait une fin. Pas n'importe laquelle, celle qui vous a ramené en sécurité, quoi qu'il soit arrivé d'autre.

On peut déployer beaucoup d'énergie pour ne pas penser à un événement négatif, ou se perdre dans beaucoup d'activités et on finira épuisé ; le film, lui, continuera à tourner dans le vide. Si cela vous arrive, il faut prendre le problème au corps, planifier un moment pour y penser volontairement. Si cela ne suffit pas, il faudra consulter pour éviter que cet événement se colle à ceux qui viendront par la suite.

Il faut vérifier, comme on décharge une arme avant de la ranger, que l'événement est lui-même déchargé.

1. *Forces spéciales & unités d'élite : des parcours d'exception*, Solar, 2022.

SYRIE

TÉMOIGNAGE 16

ÉNORA CHAME, ANCIEN OFFICIER DE RENSEIGNEMENT DES FORCES SPÉCIALES[1]

« Je lui montre le mur, où des éclats d'os et la cervelle des soldats sont collés jusqu'au toit »

En 2012, alors que la Syrie semble en voie de sombrer dans la guerre, il m'est demandé de faire partie des trois cents observateurs internationaux d'une mission des Nations unies, considérée comme celle de la dernière chance pour ce pays. Je suis la seule Française et seule femme militaire projetée sur le terrain, entre les combattants rebelles et les militaires du gouvernement syrien. J'ai été choisie pour ma connaissance de la région et mon expérience de nombreuses opérations extérieures. Les observateurs évoluent au sein de la population. La mission a pour objectif initial d'observer la réalité du cessez-le-feu que l'on est parvenu à instaurer entre les parties. Très vite, elle ne consistera plus qu'à documenter une guerre, dans une mission que la violence des combats finira par emporter, comme le sera toute la Syrie.

Syrie, 2012 (mai à août) – Poste de soldats syriens de Deir ez Zour.

J'enfile donc mes gants médicaux désormais toujours dans mes poches, sous mon gilet pare-balles, et me mets à genoux afin d'aider les soldats qui luttent avec les couvertures : nous en écartons difficilement les bords tant elles sont rendues rigides par le sang séché. Puis les soldats maintiennent les bords ouverts et je prends les photos. Pour la première fois mes mains tremblent, et je dois faire plusieurs clichés afin de m'assurer qu'ils ne sont pas flous. Les corps des soldats sont dans un état épouvantable. Je suis certaine que les soldats qui m'aident voient devant eux non seulement leurs camarades, mais aussi et surtout en quel état ils seront peut-être eux-mêmes quelques jours plus tard. Comme je l'ai ressenti au Liban, ils se disent que leurs parents les verront peut-être ainsi, que d'autres camarades ouvriront leur couverture, et d'autres observateurs prendront leur photo en tremblant. Les photos prises, je tends mon appareil à un soldat et me penche sur le premier corps. Je recouvre les restes en refermant doucement les couvertures, et prends le temps pour chacun de faire une ou deux petites caresses sur celles-ci avant de passer au suivant. Au deuxième corps, auquel il manque les deux tiers de la tête, je pose ma main, dans un instant de recueillement, sur ce qu'il en reste. Mes mains ne tremblent plus, le fait d'être une femme en uniforme me facilite ces gestes. Les observateurs, l'attroupement de soldats et le lieutenant-colonel me regardent sans un mot.

Combats – Deir ez Zour.

Logiquement, nous finissons par prendre une ou deux rafales d'AK-47 sur la voiture, ce qui augmente encore la panique. Nous passons difficilement à côté d'un camion militaire en flammes. Il est impossible de s'en approcher. Un soldat syrien prisonnier de la cabine brûle. Ne pas le regarder serait l'abandonner plus encore.

Gouvernorat de Deir ez Zour.

EG m'informe que, d'après l'officier syrien, la tête des soldats a « explosé » et qu'il se demande si c'est bien vrai. Je lui montre le mur, où des éclats d'os et la cervelle des soldats, devenue marron avec la poussière et le sable, sont collés jusqu'au toit, à côté d'impacts indiquant l'utilisation d'une mitrailleuse lourde. Je lui montre aussi nos pieds : nous marchons dans le sang et les morceaux d'os. Nous avons de la cervelle de soldat sur nos chaussures.

Gouvernorat de Deir ez Zour.

Soudain, Ahmed, qui conduit, se crispe. Il n'a que le temps de dire, à voix basse et calme : « Nous sommes morts. » Le temps qu'il prononce ces quelques mots, et c'en est fait. Une camionnette arrêtée en travers de la route nous bloque le passage, au milieu d'un pont sur lequel nous nous sommes engagés. Des mobylettes nous entourent. D'où sortent-elles en plein désert ? Nous venons de tomber dans une embuscade, sans aucun doute préparée et coordonnée depuis notre passage du matin par le conducteur dont le comportement m'avait inquiétée. Nous sommes désarmés, contrairement à ceux qui nous entourent. Les voitures blindées des Nations unies, dont les vitres exploseront au deuxième ou troisième chargeur d'AK-47, ne nous protégeront pas longtemps. Il n'y a plus qu'à sortir, et parlementer. Nous sommes entourés par des jeunes barbus agressifs aux regards mauvais, le visage caché par leur keffieh. Ces jihadistes arrivent d'Irak. Leur agenda est celui d'Al-Qaïda. Puis on nous informe que l'on va nous égorger. J'ai la sensation d'être dans un four, sous le soleil de plomb, mais d'avoir froid. Nos interlocuteurs ne parlent désormais plus que d'égorgement, quasiment en boucle, et la négociation que mène Muhannad, relayé par Ahmed, est irréelle. Nous discutons, de façon rationnelle et calme, des avantages et des désavantages qu'il y aurait à nous égorger. Nos négociations ne sont pas vaines, puisque personne ne passe encore à l'acte, mais nous ne progressons pas. Un jeune homme mince ne cesse de me regarder en souriant. Un sourire lumineux, quasi

chaleureux. Il s'adresse à moi et m'indique que c'est lui qui m'égorgera personnellement, ce qu'il ne cesse de répéter ensuite, toujours en souriant. À cette déclaration, Muhannad et Ahmed reprennent immédiatement la négociation. Nos interlocuteurs ressemblent à des disques rayés, répétant constamment les mêmes discours et paroles, et nous craignons que, faute d'avoir autre chose à dire, ils ne passent à l'acte si la conversation s'arrête. Les observateurs de la patrouille sont des Arabes musulmans, à l'exception du Kirghize dont je sais qu'il vit cette mission dans l'angoisse d'être pris pour un Russe et tué. Et il y a moi : non musulmane, femme, militaire, officier, Française. Rationnellement, il est envisageable que la négociation finisse sur une décision des jihadistes permettant la libération des trois officiers arabes, mais pas celle du Kirghize ni de la mienne. Je m'éloigne doucement et me dirige vers la deuxième voiture. Je m'assois à côté du Kirghize. Nous ne nous parlons pas. Démarrer en trombe en marche arrière, écraser les motos qui nous entourent serait sans doute faisable puisque nous n'avons pas vu de RPG dans l'armement de nos interlocuteurs, mais ce serait livrer nos deux camarades et EG aux jihadistes.

Alep.

Je vais mal. Je me sens mal depuis que nous avons quitté Idlib, sous la brûlure insupportable du regard de ceux que nous abandonnions. En milieu d'après-midi, ça ne va plus du tout. Je m'isole dans ma chambre. Assise sur mon lit, j'éprouve une sorte de douleur au cerveau, comme si celui-ci était une pierre sur le point d'éclater. Je ressens également un engourdissement puissant que je devine toxique, qui m'incite à m'endormir. J'ai besoin d'échanger avec quelqu'un sur ce que nous avons dû faire le matin même, à savoir abandonner des gens à leur sort, trahir leur confiance et la parole donnée. Je repense à Hélie Denoix de Saint Marc, décrivant le moment où ses camarades et lui avaient dû cogner à coups de crosse sur les doigts, accrochés aux ridelles de leurs camions, de ceux qui leur avaient été loyaux et qu'ils abandonnaient pareillement à leur sort, en Indochine et en Algérie.

Que l'on ne me dise pas : « Ce n'est pas grave », car c'est grave. Ni : « Ça va aller », car ça ne va pas. Ni : « Ils s'en sortiront », car personne ne peut le savoir. Moins encore : « Tu as obéi aux ordres, tu n'avais pas le choix », car le courage consiste précisément à s'en autoriser, des choix.

Hôpital al Kindi – Alep.

C'est une petite pièce sinistre, sans fenêtre ni ouverture, faiblement éclairée au néon et baignée d'une lumière glauque. Murs et sol sont recouverts d'un vieux carrelage. Il y a trois lits sans draps ni couverture, juste des matelas recouverts d'une housse en plastique bleue. Le blessé est un jeune homme vigoureux. Il a été blessé par balles dans le ventre, et l'un de ses amis, devant l'urgence manifeste, n'a eu d'autre choix que de l'amener à l'hôpital. Il a été stabilisé, opéré, et nous pouvons voir un drain sortir de son abdomen, des poches qui pendent sous le lit et une perfusion dans le bras. Cet isolement en attendant d'être emmené par les moukhabarats constitue en soi une torture. Il est épouvanté du sort qui l'attend, même si nous n'en parlons pas. Notre blessé transpire de douleur et de terreur. Il n'a presque aucune chance de s'en sortir. Marcus continue à lui parler à voix basse, par l'intermédiaire de Basma qui, elle aussi, chuchote, lui demandant sans doute s'il doit informer sa famille de sa situation. Je n'écoute plus, les yeux fixés sur le drain et les poches qui se remplissent rapidement de sang, ce qui n'était pas le cas à notre arrivée. Des sutures ont dû lâcher, peut-être parce qu'il bouge beaucoup. Il fait une hémorragie. Je n'ai aucune idée de la gravité ou non de ce que je regarde, tout en me doutant que c'est certainement sérieux. Que faire ? Signaler son état immédiatement pour qu'il soit soigné et plus vite livré aux autorités ? Laisser sa santé se dégrader et lui faire gagner un peu de temps de vie pendant qu'il sera de nouveau opéré ou soigné ? Le laisser mourir, échappant ainsi à la torture ? Le lui dire ? Ne pas le lui dire ? Des gens mourront-ils de ce qu'il ne pourra s'empêcher d'avouer pendant son interrogatoire ? De ma décision dépendent possiblement sa vie un peu prolongée ou ses souffrances plus

vite abrégées, ou pas, le moment de sa torture, de sa mort. Ce choix envers cet être humain qui nous parle gentiment, transpirant de terreur, est abominable. Y aurait-il une chance qu'il perde connaissance sans s'en rendre compte et ne se réveille pas, faute de soins immédiats ? Que souhaiterais-je si j'étais à sa place ? Marcus et Basma n'ont pas vu l'hémorragie d'où ils se trouvaient, penchés sur le blessé. Je décide de ne rien leur dire non plus, afin de leur épargner au moins ce fardeau-là. De nouveau, nous abandonnons un être vivant, en toute connaissance de cause, le laissant livré à un sort abominable. Nous sortons en tremblant.

Damas – État-major des Nations unies.

Alors que nous discutons tous les trois, fenêtres ouvertes et télévision allumée, nous prenons soudainement conscience de ce qui passe en direct à la télévision syrienne, filmé depuis les quartiers qui jouxtent le nôtre. Le gouvernement montre en boucle les combattants de l'ASL tués, s'attardant sur les visages, les corps et les blessures. Nous voyons des cadavres empilés dans des pick-up. Des corps ont été mutilés, un homme au pantalon baissé a été émasculé avant d'être tué ; de nombreux combattants ont une plaie d'arme à feu dans la tête, exécutés à courte distance, mais aussi d'autres plaies visibles reçues avant la mort. Des hommes d'âge mûr – des médecins ? – sont alignés le long d'un mur, tournant le dos aux soldats d'élite qui jouent avec leurs armes devant la caméra après en avoir déjà exécuté un. D'autres images sont prises, de très près, de prisonniers accroupis, les mains derrière le dos, qui tournent vers les caméras des regards d'hommes déjà morts. Nous comprenons ce que signifient ces « tirs d'armes légères », « sporadiques », que nous ne cessons d'entendre par la fenêtre ouverte, à quelques pâtés de maisons de nous ; nous avons les images sous les yeux, en direct, des exécutions en cours. Cette télévision n'émettant peut-être qu'en Syrie, je me force à regarder des images épouvantables, entreprends de rédiger des comptes-rendus. Jusqu'à ce que

je ne puisse plus continuer à prendre des notes sur des gens que l'on tue devant moi.

Alep – Hôpital al Kindi.

Le courage de cet interne, qui tente de sauver les habitants d'Alep en signalant à l'ONU la dangerosité de l'hôpital, est extraordinaire. Il ne peut pas ne pas savoir que sept médecins d'Alep ont récemment été arrêtés, torturés à mort et certains brûlés vifs par des agents de renseignement.

Le jeune médecin est à nouveau à nos côtés, proposant de nous raccompagner à l'extérieur. En pleine lumière, en public, devant les services de renseignement de l'Armée de l'air et la sécurité, j'ai l'impression de marcher à côté d'un homme déjà mort. J'éprouve des difficultés à rester concentrée sur ce qu'il nous dit. Je ne trouve plus de mots pour répondre à cet homme qui se sacrifie. Il nous fournit d'autres informations importantes. D'une voix claire, il déclare enfin qu'il ne peut ni ne veut plus supporter les massacres et les violences, la peur des arrestations et des tortures. Il ne veut plus soigner des blessés pour qu'ils soient ensuite torturés et exécutés. Devant les pires tortionnaires du gouvernement, il se dit « au-delà de la peur », que son sort ne l'effraie plus. Nous sommes pétrifiés.

*
* *

Ma carrière d'officier a été souvent solitaire. Quelle que soit la confiance accordée par mes camarades ou frères d'armes au milieu desquels j'ai pu évoluer, vivre et combattre sur le terrain, le fait d'être une femme, officier, spécialisée dans le recueil de renseignement m'a, de fait, tenue en marge. Les sources de stress ont été multiples. À commencer par celles du quotidien, sur le terrain, pour être et paraître « à la hauteur », aussi bien professionnellement que physiquement et mentalement. Seule femme au milieu de combattants aguerris, enchaînant les missions sur le terrain, je me suis constamment attachée à cacher ou à relativiser ma fatigue, les

blessures, la douleur et les effets du manque de sommeil. Mes camarades étaient dotés d'un physique particulièrement solide. Ils étaient attentifs à mon état. Je redoutais leur jugement autant que leur éventuelle inquiétude à mon sujet. Dans les moments de danger les plus intenses, ou après des chocs psychiques importants, je n'avais pas la ressource réparatrice d'appartenir naturellement à un groupe soudé par les entraînements, les missions communes, les peurs surmontées. Quels que soient les dangers et les situations, professionnelle parfaitement intégrée à mes camarades de mission, je n'en suis pas moins toujours demeurée un élément extérieur, devant gérer son « stress » en solitaire.

En tant que professionnelle du renseignement, il m'a aussi été donné de devoir assumer des responsabilités que certains pourraient qualifier de lourdes : des décisions prises dans une incertitude partielle et dont dépendra, dans quelques heures, la sécurité d'opérateurs, parfois des amis, dans des zones très dangereuses ; le devoir d'assumer un compte-rendu destiné à des autorités militaires ou politiques pour lesquelles l'erreur ne me serait pas pardonnée, au regard de l'importance des enjeux et des moyens engagés. Enfin, en tant qu'officier, j'ai ressenti la solitude du commandement, qui éloigne des « potes » et expose aux malveillances ; et, parfois, le sacrifice assumé de devoir mettre ma carrière en péril. Dans ces moments, j'ai souvent eu recours à une stratégie de régulation de mon stress à la fois difficile, simple et extraordinairement efficace dans l'adversité : me mettre en condition de… tout perdre, sincèrement, calmement, sans regret.

Sur le terrain, j'ai eu la chance (le mot est assumé) d'avoir connu la souffrance d'un syndrome post-traumatique, et surtout d'en avoir été soignée ainsi que de bénéficier d'une expérience solide sur de nombreux théâtres d'opérations : je me suis découvert des ressources psychiques insoupçonnées qui m'ont fait concevoir et mettre en œuvre des processus de préparation et de protection mentales. Mes « protocoles » m'ont aidée, par-delà la fatigue, la peur, la tentation du découragement, à vivre des situations

de combat, à faire face à des foules en colère, aux tiroirs de morgues, à des charniers et des lieux d'attentats. Ces processus mettent en action le cortex cérébral (siège de la cognition, de la réflexion, du raisonnement), limitant ainsi les risques de sidération et d'« hémorragies » émotionnelles générées par le cerveau « limbique » (centre des émotions). Ainsi, face à des massacres d'enfants et de civils, je me suis efforcée de mener rationnellement des « enquêtes », en m'appuyant sur des fiches de médecins légistes envoyées de France ; à proximité de combats ou de bombardements, je me suis imposé de toujours apprendre et m'instruire, notamment auprès de mes camarades, voire simplement de compter ou de me réciter des textes dans les moments de stress les plus intenses, afin de ne pas rester passive ni subir une situation. Je me suis attachée à ne jamais m'endormir après des scènes difficiles, à m'astreindre à l'activité physique, même rudimentaire, à dormir et m'alimenter dès que j'étais en mesure de le faire ; conserver en tout lieu des lunettes de soleil foncées, ranger mes gants chirurgicaux sous mon gilet pare-balles, dans des poches d'accès difficile afin de me donner le temps de travailler ma respiration. J'ai été attentive à me préparer avant toute mission sur le terrain : visualisation de photographies, les pires possible, durant les trajets, afin de ne pas laisser prise à l'imagination et limiter le choc émotionnel à l'arrivée sur les lieux d'un massacre, par exemple. La connaissance de l'histoire et la culture, qui offrent une meilleure compréhension des situations et des comportements, m'ont également été des sources de résilience puissantes. Enfin, j'ai été portée par des valeurs et des missions à accomplir.

Pourtant, il est un traumatisme qui ne s'évacue jamais tout à fait : l'abandon de ceux que l'on avait la mission de défendre – civils vulnérables, combattants courageux, promis à des sorts épouvantables, des bombardements à venir, la mort inévitable par exécution, la torture sous tous ses aspects. Au traumatisme dû à sa passivité forcée vient s'ajouter celui de la culpabilité : un mélange de honte, de tristesse, de mépris et de

colère, alors que l'on se juge responsable ou complice d'une entorse majeure aux valeurs que l'on s'est données. Pour cela, je ne connais aucun protocole de préparation ni de gestion de ce type de situation. Il faut du temps, et parfois des soins, pour accepter. Comprendre qu'impuissance n'est pas synonyme de lâcheté, et pour se pardonner, un jour, d'avoir abandonné, sans recours, aux armes des tueurs ceux que l'on était venu protéger.

1. Des parties de ce texte sont déjà parues au sein du livre d'Énora Chame, *Quand s'avance l'ombre. Mission à haut risque en Sy*rie, Mareuil, 2022.

NOTA BENE

Certains opérateurs préfèrent rester dans l'anonymat pour diverses raisons. C'est pour cela que vous ne verrez pas leur visage et qu'ils signent leur témoignage d'un pseudonyme. Ils ne sont pas à la recherche de notoriété et veulent tout simplement partager leurs expériences.

Tous n'ont pas repris une vie civile ordinaire et continuent de collaborer dans des milieux opérationnels, ce qui leur impose de rester discrets.

Caisse à outils

LE STRESS

Le stress est lié à une émotion : la peur. Elle est une réaction naturelle face à un événement ou un environnement extérieur et déclenche des mécanismes de réponse, accompagnés de symptômes physiques et psychologiques. Lorsqu'un l'individu est confronté à un événement violent, ressenti comme particulièrement traumatisant ou terrifiant, durant lequel l'intégrité physique ou psychologique (ou celle de l'entourage) a été menacée ou atteinte, le choc psychique peut se transformer en trouble de stress chronique s'il n'est pas ensuite correctement ressenti, pensé et intégré (« digéré ») par le cerveau.

LA THÉORIE (FAUSSE, MAIS PRATIQUE) DES TROIS CERVEAUX

La théorie du cerveau triunique (trois cerveaux) a été développée par le neurobiologiste américain Paul D. MacLean au cours des années 1950-

1960. Selon ce modèle théorique, le cerveau humain se serait développé au cours de l'évolution de l'espèce humaine en étapes successives, en trois cerveaux distincts :

- Le cerveau reptilien serait apparu il y a 400 millions d'années. Ce supposé cerveau archaïque serait le siège de l'instinct, de la survie et de la mémoire mécanique inconsciente.
- Le cerveau limbique se serait constitué il y a 64 millions d'années et serait le centre de l'affectivité, des pulsions et du plaisir. Il traite les émotions et la mémoire émotionnelle à court terme. L'amygdale y est l'un des principaux lieux de la formation des émotions, et fonctionne comme un puissant système d'alerte.
- Le néocortex (ou cortex pré-frontal) daterait de 4 millions d'années. Il est le siège de la réflexion, du raisonnement logique, du langage, de la mémoire associative et comparative. La partie pré-frontale est particulièrement impliquée dans les capacités cognitives.

En réalité les recherches scientifiques ont invalidé l'hypothèse (populaire) de l'existence d'un cerveau reptilien ainsi que celle du développement du cerveau en couches successives. Elles attestent de l'interdépendance des différentes fonctions cérébrales dont aucune n'agit de façon autonome. Mais les fonctions limbiques et celles du cortex ici brièvement décrites, notamment dans la gestion des émotions et des capacités cognitives, restent à titre pédagogique opératoires.

CERVEAUX SOUS STRESS : TUYAU D'ARROSAGE OU SERPENT ?

Face à la perception d'une menace, le cerveau se met en mode « stress » pour répondre à ce qu'il perçoit comme une menace. Deux circuits de

traitement de l'information sont alors activés :

Une voie « rapide », immédiate, réflexe, destinée à garantir la survie : la peur active l'amygdale dans le système limbique. Cette hyperactivation déclenche la production d'hormones (adrénaline, noradrénaline et cortisol) qui agissent comme un accélérateur brutal de l'organisme (augmentation de la fréquence cardiaque, de la vigilance, de la respiration). Avant même toute pensée conscience (activation du cortex), le corps s'est déjà mis en action (cerveau limbique). Tous les sens en alerte, le cerveau devient plus perceptif et se désengage du langage.

Quelques millièmes de secondes après l'activation de cette voie « courte », une voie « lente » se déclenche, qui correspond à l'évaluation de la menace par le cortex pré-frontal. Si la menace est avérée, l'ensemble du cerveau reste mobilisé en mode « accélération » pour adopter la réponse de survie adéquate (fuir, se figer, attaquer). Si la menace est non avérée, l'extinction de l'amygdale agit sur la production d'hormones : l'organisme se régule en rétrocontrôle, et retrouve son calme.

Dans le cas d'un stress chronique, le cerveau perçoit une menace constante, la biochimie du stress reste enclenchée, l'organisme saturé de cortisol n'a pas la capacité de se réguler. L'amygdale reste activée, la réponse émotionnelle est maximale et permanente (hypervigilance, palpitations, hyperventilation, etc.). Bloqué en situation de survie et d'urgence, le cerveau n'est alors pas en mesure de traiter et d'assimiler une information fondamentale : la chronologie de l'événement, pour en conclure que la menace n'existe plus.

LES TECHNIQUES D'OPTIMISATION DU POTENTIEL (TOP)

Si la gestion du stress a pour socle une solide hygiène de vie (sommeil, alimentation, activité sportive, vie sociale), le développement des approches cognitivo-comportementales a permis la mise à disposition d'outils d'aide psychique efficaces. À titre d'exemple :

Les techniques d'optimisation du potentiel (TOP)

D'accès aisé bien que nécessitant un apprentissage avec un professionnel puis un entraînement régulier, ces techniques, qui permettent une autonomie rapide, ont été développées par le Dr Édith Perreaut-Pierre[1] au bénéfice des militaires, pour prévenir et gérer la fatigue et le stress opérationnels, ainsi que des sportifs de haut niveau. Elles sont aujourd'hui à la disposition du grand public. Il s'agit de protocoles psycho-cognitifs, corporels et comportementaux individuels permettant de mobiliser de façon optimale ses capacités cognitives, physiologiques, émotionnelles et comportementales dans des contextes difficiles (stress, fatigue).

Hypnoses

L'hypnose vise à créer un état de conscience modifié chez le sujet afin d'activer les ressources internes de son inconscient. Il existe deux grands types d'hypnose, complémentaires mais distinctes :

- Les hypnoses « dissociantes » (hypnose ericksonienne, nouvelle hypnose, entre autres) : elles visent à dissocier volontairement le conscient de l'inconscient ; le mental, « bruyant », parfois même « toxique », est temporairement mis de côté, distrait par les suggestions

du thérapeute qui active les mécanismes inconscients du patient pour en modifier le comportement ou les ressentis. Le sujet est passif, les changements s'opèrent sans qu'il en ait la conscience immédiate. Les séances peuvent être suivies d'une sensation d'engourdissement et de calme.

- L'hypnose « associante » (humaniste) : elle vise au contraire à opérer une connexion forte entre le conscient et le corps (la conscientisation de toutes les sensations corporelles et émotionnelles), en lui permettant de percevoir pleinement le moment présent. Le thérapeute accompagne et explique la démarche. Le sujet est actif et change en toute conscience, en modifiant les symboles de ses processus psychiques. Le ressenti après la séance est souvent une sensation de légèreté, de vivacité, voire d'euphorie.

L'hypnose doit être pratiquée avec un professionnel formé et expérimenté, en préparation physique et mentale au stress, ou pour en soulager les effets, jusqu'aux plus sévères. Il est également possible de se former à l'autohypnose dans un centre de formation ou auprès d'un professionnel.

Le protocole 6C

Ce protocole israélien de soins de première urgence psychologique, dont l'acquisition est rapide et aisée, sera utilisé en cas de sidération, de débordement émotionnel ou de sentiment d'impuissance de nature à susciter un traumatisme sévère. Par l'application de techniques simples mais maîtrisées, il vise à « déchoquer » un individu en situation de stress intense, et à le rendre de nouveau opérationnel en quelques minutes. Il permet également d'activer les mécanismes de résilience mentale et de réduire les risques de développement d'un syndrome de stress post-traumatique.

L'EMDR (*Eye Movement Desensitization Reprocessing*)

Conçue en 1987 aux États-Unis pour guérir les traumatismes psychiques et les chocs émotionnels, cette thérapie se révèle également très efficace dans le traitement des phobies, angoisses, états dépressifs et des syndromes post-traumatiques. Elle repose sur les mouvements de l'œil, qui revêtent une importance essentielle dans la gestion neurologique de la mémoire. Visant à stimuler la zone du cerveau où sont stockés les émotions et les souvenirs des traumatismes vécus, elle permet de dissocier le souvenir douloureux de l'émotion : le souvenir de l'événement demeure, sans la souffrance qui y est associée. Une fois enseignée par un professionnel du soin, l'EMDR peut se pratiquer efficacement seul.

Ces quelques outils puissants, qui permettent souvent un soulagement rapide, voire immédiat, peuvent être associés à des traitements médicamenteux ou des soins de plus longue durée prodigués par des professionnels du domaine médical, à commencer par les médecins généralistes.

1. Dr Édith Perreaut-Pierre, *Comprendre et pratiquer les techniques d'optimisation de potentiel,* InterÉditions, 3e édition, 2019.

Remerciements

Antoine
À Gwen, Koko, Damien et ses plus solides gaillards. Au personnel soignant. À Corto et GT.

Livre conseillé : Capitaine Barril, *Missions très spéciales*, Presses Pocket, 1986 (inspiration toute particulière de la page 89 à 93).

Enora
Mes remerciements les plus sincères à ma famille, que mes aventures et missions ont beaucoup éprouvée. Et à tous mes camarades, amis, supérieurs et subordonnés, ces frères d'armes avec qui j'ai partagé ma vie.

Scoub
Un profond remerciement à tous les anciens du commando parachutiste de l'air 10, dont j'étais le digne héritier. Rien de mon parcours n'aurait été possible sans eux, sans leur travail, sans leur dévotion et, pour certains, leur sacrifice. Un grand merci également à la CABEMEF (cellule d'aide aux blessés de l'AAE) ainsi qu'au SMPCAA (Service médico-psychologique de l'hôpital Percy) pour leur aide précieuse apportée quelques années plus tard dans la gestion de mon dossier : vous êtes un maillon essentiel du processus de reconstruction non pas du militaire mais des hommes et des femmes que nous sommes. Et pour finir, un grand merci à ma femme Sandra, digne héritière de tout ce passif opérationnel qui modifie considérablement l'être

aimé ; elle est mon équilibre, mon soutien et mon refuge indéfectible de chaque instant sans qui rien de ma vie actuelle ne serait possible.

David
À Doris, femme de tous mes combats, ainsi qu'à Didier K., l'ami de toujours.

Romain
Remerciements à Catherine Courcier, mère courageuse, Brun Rémi, Fabien Lemé, Kévin Gave, Christian Durand & Yohan Jacquemin, Lindsay & Teddy Giacalone.

Matt
Je remercie les guerriers du CTLO Trépel, et du CTLO du CPA 10.

Je vous conseille le livre *Objectif : Forces spéciales*, Éditions Pierre de Taillac, 2021.

Louis Saillans
Je remercie mon épouse et mes enfants.

Sly
Je tiens à remercier mes enfants qui ont été mon plus grand « pourquoi » avec leur maman, qui a fait au mieux pour gérer mes absences. Tous ces hommes avec qui j'ai pu partager des moments si intenses et qui ont cru en moi. Enfin merci à Teddy P. qui nous permet de nous extérioriser et de nous aider dans notre reconstruction au travers de ces témoignages, tous plus poignants les uns que les autres.

Winn
Pour ma part, j'ai mis un petit remerciement au service de Santé des armées pour m'avoir aidé à retrouver le sommeil, et l'institution militaire pour

m’avoir grandement facilité la vie dans ma reconversion.

Et même si j’ai envie de remercier ma famille, mes amis, ainsi que tous les gars exceptionnels que j’ai croisés durant les dix-huit années que j’ai effectuées dans les forces spéciales françaises, et sans vouloir être prétentieux, dans les situations extrêmes, on se retrouve seul face à soi-même, alors celui que j’ai envie de remercier le plus, c’est moi.

Lionel

À mon épouse, qui, inconditionnellement, a toujours été présente, même dans les moments les plus ardus, pour mener à bien cette mission de tenir notre meute familiale sur la bonne voie. À nos enfants, qui ont également vécu leur partie d’histoire pas toujours facile à comprendre.

À mes camarades de peloton, ces héros de l’ombre, qui sont les anges gardiens de nos démocraties.

À Teddy, pour m’avoir donné cette opportunité d’expliquer les choses d’un autre point de vue.

Seb

Je remercie mon épouse et mes enfants d’avoir su maintenir le cap pour me permettre de faire ce métier hors du commun, souvent loin d’eux, de continuer aujourd’hui à me soutenir dans mon combat et ma nouvelle vie. Ainsi que le personnel soignant.

Luis

Je remercie mes parents et mon frère de m’avoir toujours suivi dans mes choix qui imposent parfois de la souffrance morale ; mes cousinous pour leurs présences et leurs sourires dans les moments les plus durs ; mon fils, pour avoir redonné de la couleur à ma vie ; mais surtout ma femme, pilier indéformable, qui a supporté tous les événements malgré la peur et l’inquiétude et qui a su m’aider à refermer les blessures.

Sans cette équipe solide, je n’aurais jamais fait de mes rêves ma vie.

Je remercie également mes frères d'armes qui ont toujours protégé mes fesses comme j'ai toujours protégé les leurs. Je vous aime, les frangins.

Julien
Merci à ma famille ainsi qu'à mes amis pour leur soutien et confiance durant toutes ces années.

Tatiana
Un profond remerciement à mes camarades négos et psy sans lesquels tout cela n'aurait pas pu être possible. Merci pour ces belles années et pour la puissance de ce collectif.

Bibliographie

Forces spéciales & unités d'élites : des parcours d'exception, Solar, 2022

BARRIL (Capitaine), *Missions très spéciales*, Presses Pocket, 1986

BARROIS Claude, *Psychanalyse du guerrier*, Hachette, 1993

BARROIS Claude, *Les névroses traumatiques : le psychothérapeute face aux détresses des chocs psychiques*, Dunod, 1988

CHAME Énora, *Quand s'avance l'ombre. Mission à haut risque en Syrie*, Mareuil, 2022

D. Lionel et BULTÉ Annemie, *Chasseur de terroristes*, Racine, 2021

GROSSMAN Dave (Lt. Col.) et CHRISTENSEN Lauren W., *On Combat : the Psychology and Physiology of Deadly Conflict in War and in Peace,* Warrior Science Publications, 2008

HOLMES Richard, *Acts of War : The Behaviour of Men in Battle*, Orion publishing group, 1985

KAËS René, *Le complexe fraternel*, Dunod, 2009

LEBIGOT François, *Le traumatisme psychique*, Fabert, 2011

MANIGUET Xavier, *Les énergies du stress : du quotidien aux conditions extrêmes*, Robert Laffont, 1994

MANIGUET Xavier, *Survivre : comment vaincre en milieu hostile*, Albin Michel, 1988

MATT, *Objectif : Forces spéciales*, Éditions Pierre de Taillac, 2021

OWEN Mark, *No Hero*, Seuil, 2014

SIDDLE Bruce K., *Sharpening the Warrior's Edge : the Psychology Science of Training*, PPCT Research Publication, 1995

VAN DER KOLK Bessel, *Le corps n'oublie rien*, Albin Michel, 2020

© 2023, Éditions Solar

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

EAN : 978-2-263-18574-8

Code éditeur : L18574

Retrouvez-nous sur www.lisez.com

Solar, un département d'Édi8

Directeur : Didier Férat
Direction éditoriale : Jean-Philippe Bouchard
Édition : Corentin Bréhard
Directeur de collection : Guillaume Morel
Directeur d'ouvrage : Teddy Palassy
Mise en pages : Nord Compo
Fabrication : Emmanuelle Laine

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.